

LETTRES

DE

FADETTE

—

CINQUIÈME SÉRIE



Des éditions du *DEVOIR*
43, rue St-Vincent
MONTRÉAL.

1922

LETTRES

DE

FADETTE



CINQUIÈME SÉRIE



Imprimé au *DEVOIR*
43, rue St-Vincent
MONTREAL.

1922

Les Ames que se Fanent

Nous voudrions croire que ce n'est pas l'automne encore, mais que de fuites d'oiseaux et quelles plaintes dans le vent, le soir, quand les feuilles sont mordues par le froid !

Et sans le vouloir nous reprenons notre âme d'automne qu'alanguissent les ciels gris et les fins brouillards. Entre le regret des verdure lumineuses dans les coulées d'ombre verte et l'imprécise inquiétude qui accompagne tous les déplacements, nos âmes s'amollissent et caressent leur tristesse.

Défions-nous, il y a un danger, là.

Les femmes courageuses réagissent contre l'ambiance énervante : elles font de grands nettoyages de maison, elles reprennent contact avec la vie courante et renouent leurs relations mondaines et charitables. Peu à peu le regret de la liberté estivale, le souvenir des grands espaces et de l'air parfumé des bois et des grèves perdent leur vivacité, il n'en reste plus qu'un plaisir réconfortant et elles continuent leur vie réelle qui ne peut être ni un rêve ni un plaisir !

Celles-là sont les sages, il faut les envier et les imiter. Mais il y a les autres dont les

âmes s'appesantissent au contact des premiers frôlements de l'automne, et qui, insouciantes, laissent tristement passer les journées vides et les soirées froides.

A celles-là je veux rappeler que les pauvres aussi voient avec angoisse revenir la mauvaise saison. Pour eux, c'est le froid des maisons mal closes et peu chauffées, c'est la faim et les maladies des petits peu vêtus et mal nourris. Ils ont peur et ils sont inquiets, non de l'inquiétude vague dans laquelle se complaisent les personnes inactives et rêveuses, mais d'une crainte poignante de la réalité déjà vécue et endurée, les années passées.

Pensons plus à eux et moins à nous ! Ils ne sont pas des personnages imaginaires, mais des êtres humains qui vivent près de nous privés du nécessaire et nous pouvons et nous devons les aider puisque nous avons plus que le nécessaire.

C'est très bien de nous joindre aux organisations charitables par lesquelles nous atteignons les malades, les sans abri, les enfants abandonnés ou souffrants, mais ô vous, qui qui vous ennuyez, faites un peu plus ! Toutes, nous devrions nous faire une clientèle de pauvres à nous, à qui nous offrirons plus que nos secours matériels. Nous leur donnerons un peu du sourire de notre joie, un peu du courage de notre force, un peu du Dieu de notre piété, nous leur donnerons enfin du meilleur de notre cœur qui consolera et éclairera leurs âmes délaissées et déçues.

J'ai reçu hier une lettre d'une lectrice inconnue de l'Ouest lointain : elle me demandait un mot aidant pour les âmes faibles, mal entourées et qui se "fanent." Comme c'est trouvé cette expression ! On voit la fleur encore belle dont la tige molle s'abandonne, dont les pétales se froissent. C'est de l'eau pure à la racine qui va la redresser et lui rendre sa beauté. Mais dites-moi, quelle est l'eau vivifiante et forte qui rarime une âme de femme si ce n'est l'amour, le sentiment généreux et profond qui, s'accrochant au ciel, la tient debout sur la terre au milieu de ceux avec qui elle vit, de ses devoirs, de ses épreuves, de sa vie active et féconde ?

Non, les anges ne vous ont pas abandonnée et vous n'êtes pas seule regardant votre âme fragile et triste. Ce sont eux qui ont gardé votre rêve et qui vous chuchotent que les fleurs et les âmes négligées dépérissent; ce sont eux qui vous disent que la vie est grande et qu'il ne faut pas la vivre mesquinement en reculant devant les devoirs difficiles, en partageant ce qui doit être donné tout entier à ceux qui y ont droit. Ecoutez les anges, mon amie, et quand vous aurez rempli votre âme de leurs suggestions vous n'aurez plus de tristesse à la regarder !

II

Revenants

Quand on a l'âme bien lasse, un trou dans la tête autour duquel les idées tournoient sans pouvoir se fixer, ce devrait toujours être le signal du départ pour s'en aller loin de la vie trépidante et anormale des villes. Si, en cédant à cette impulsion sage, on tombe dans un petit village comme celui où me conduisit ma bonne étoile la semaine dernière, c'est d'un effet merveilleux et immédiat. Je me vois encore arrivant le soir à la petite station éclairée au pétrole. Mon hôte, propriétaire d'une maison de pension, fermée l'hiver, mais qui avait consenti à me louer une chambre, m'attendait avec sa voiture. Les chemins étaient mauvais et nous allions au pas, sous la lumière des étoiles qui frissonnaient dans l'eau noire et calme du fleuve. On prête naturellement ses propres sentiments à la nature et j'eus l'impression d'assister au grand repos des choses après une journée d'activité. Le vent avait dû courir comme un fou, les vagues rouler en écumant, et les feuilles sèches monter, descendre et tourbillonner sans but, et maintenant tout reposait, et l'apaisement de toutes ces agitations absorbait ma fatigue déjà.

On m'installa dans une chambre dont la porte ouvrait sur la grande salle, où la fa-

mille vivait le jour et où, le soir, les "veilleux," parents et voisins, se réunissaient souvent. Et c'est ainsi que, sans indiscretion, simplement par nécessité de prendre ma part de la bonne chaleur du poêle, j'étais quelquefois le témoin invisible, attentif et amusé de conversations et de récits qui, peut-être en raison de l'angoissante épidémie, me parurent singulièrement macabres et lugubres. Si je m'en amusais, c'est que j'y apportais un scepticisme qui eût bien scandalisé ces bonnes gens dont la croyance aux revenants est inébranlable : bon gré mal gré, je fis connaissance avec ces revenants authentiques, puisque chaque conteur avait vu le sien !

Un des plus familiers avec ces âmes en peine et errantes était naturellement le bedeau ;— aussi bavard que crédule, il avait un grand succès avec ses histoires ! En avait-il vu des esprits rôder dans son église, glisser le long des murailles et soupirer devant les quatorze stations ! Un frisson de l'autre monde passa sur son auditoire quand il raconta, qu'étant un soir à disposer les ornements pour la messe du lendemain, il vit un fantôme couvert des vêtements liturgiques s'avancer au pied de l'autel et dire par trois fois : "Y a-t-il quelqu'un ici pour servir ma messe ?" La voix de plus en plus basse mourait dans l'ombre sacrée... et puis ?

Le bonhomme épouvanté s'était enfui en laissant grande ouverte la porte de la sa-

cristie : "et ce que j'me suis fait ramasser par M. le curé pour c'te porte pas fermée ! Il voulait rien entendre et après m'avoir bien disputé, il riait de mes imaginations, qu'il appelait ça."

Bien entendu que, sauf le curé incrédule, personne ne doutait de la vérité de cette apparition : c'était évidemment l'ancien curé qui demandait des prières ! Pour eux les visions sont choses ordinaires dont personne ne s'étonne. Quand on est mort et enterré, on revient..... c'est ainsi, et ceux qui le nient auraient besoin d'une bonne petite apparition pour les remettre dans la vérité.

Lequel d'entre ces crédules n'a pas vu ses défunts revenir en blancheur indécise, en flamme phosphorescente au pied du lit, en ombres sur le miroir quand les lueurs du poêle sont éteintes et que les tisons deviennent gris dans les cendres ?.....

Les âmes simples ont le don poétique par excellence et à nous inconnu, qui est de croire à leur propre poésie. Aussi créent-elles sans cesse de nouvelles légendes. Comment ? Comme les anciennes ont été créées, d'une manière inconsciente et naïve, comme on se rappelle et comme on oublie. On se fait des fantômes avec des réalités.

Et tous tant que nous sommes nous leur ressemblons. Quand le temps a passé son estompe sur les contours atténués de leurs images, les êtres et les événements du passé

ne deviennent-ils pas, hélas ! de plus en plus semblables à des songes, tel qu'en s'éloignant dans la brume, un homme prend l'apparence d'un fantôme ?

III

Le Souvenir

Tout un monde nous reste fidèle quand celui dans lequel nous vivons nous trahit et nous décourage. Ce refuge s'ouvre toujours aux coeurs las, tristes ou tentés, et ils peuvent s'y enfermer quand ils n'en peuvent plus, après une journée harassante : ils ferment enfin les yeux et ils appellent les chers souvenirs, ils les revivent, ils se perdent dans leur douceur.

Les gens raisonnables et pratiques nous prêchent le culte des réalités présentes : "Le passé est mort disent-ils, l'avenir ne ressemblera pas à vos rêves; ne vous amollissez donc pas dans les chimères." Ces sages ont peur de la rêverie qu'ils considèrent l'ennemi de l'action, comme si les plus belles actions n'avaient pas leur source dans les plus grands rêves. Mais que ces énergiques et ces lutteurs soient blessés et trahis à leur tour, et la mémoire bienfaisante leur ouvre, comme aux autres, le refuge béni où ils retremperont leur courage et reprendront un nouvel élan vers l'action qui les appelle.

Il y a toujours dans le présent, des beautés que nous ne pouvons apprécier, car elles apparaissent au milieu des soucis, des tracassas, de l'agitation, du désordre de nos vies mouvementées... alors ces beautés semblent glisser inaperçues, mais elles ne sont pas perdues; la mémoire attentive les retient et nous les donne plus tard, et leur lumière éclaire nos obscurités. C'est la mémoire qui imprime sur nos pensées et sur nos actes le sceau de leur valeur réelle : ce qu'elle a dédaigné était insignifiant, nous n'y avons rien mis de notre âme profonde, bonne ou mauvaise.

Par contre, elle a recueilli le souvenir des jours qui nous parurent vides et ternes, et voilà que nous les retrouvons étrangement transformés et nous acheminant vers les résolutions fortes et décisives. Si nous ne sommes pas très attentifs, nous ne soupçonnons même pas tout ce que la mémoire fait pour nous. Elle est une Puissance en nous, tout à fait indépendante de notre pauvre petite logique: sa logique, à elle, est plus subtile et plus juste, car elle n'a aucun de nos calculs mesquins. Elle tire ses inspirations de nos intérêts véritables que nous méconnaissons trop souvent. Son action lente témoigne d'une telle sagesse, qu'il est impossible de ne pas la voir comme un don divin, un refuge merveilleux où nous pouvons oublier nos dégoûts, nos grandes fatigues, nos déceptions, tout le triste du présent où nous lut-

tons pied à pied contre tant d'inlassables ennemis.

Hélas ! les mauvais souvenirs aussi habitent le Refuge. Est-ce que pendant dix ans, vingt ans, et plus, ils nous regarderont de leurs yeux hostiles qui crispent le cœur ? Disons-nous qu'ils sont un bienfait aussi ? je le crois. Malgré leur amertume, peut-être à cause de leur amertume, ils purifient en brûlant, et la mémoire, clémente et juste, peu à peu atténue certaines choses, en excuse d'autres, et doucement les pardonne toutes. Elle est aussi indulgente que juste, aussi bonne que clairvoyante, cette grande amie des pauvres hommes faibles et tentés.

Que ne pratiquons-nous mieux le culte de la mémoire ! Nous hésiterions à lui créer de mauvais souvenirs lourds à porter. Ceux qui nous blessent et nous angoissent ne sont pas ceux de nos épreuves et de nos chagrins. Non, ce qui nous fait plus mal, c'est la mémoire de nos lâchetés, de nos trahisons d'un idéal librement choisi.

Il y a des méchants qui ne reculent pas devant l'indignité de salir les souvenirs dans une âme qui en conservait précieusement le culte. C'est un crime, le pire des crimes : c'est tuer l'âme de ceux qui vivent et tuer de nouveau ceux qui sont déjà morts. Il suppose tant de malice et d'habileté qu'il est rare. Nous gardons nos souvenirs si jalousement ! Pour les protéger nous les entourons de silence, ils habitent notre âme

comme des amis nécessaires à notre bonheur et à notre vie morale complète. Nous les voulons hors d'atteinte et nous les enfermons dans une arche sainte, et c'est dans cette solitude que nous les évoquons, que nous les questionnons, que nous appelons leur témoignage. Quelques-uns sont pour nous plus présents, plus réels que les réalités quotidiennes qui ne font que nous effleur.

La plus grande preuve d'amour qu'un être humain puisse donner, et la plus rare, c'est d'admettre quelqu'un dans l'intimité de ses souvenirs. Tant de confiance et de tendresse sont requises pour introduire une autre âme dans le sanctuaire qui renferme les êtres et les choses que nous aimons par-dessus tout. Ceux qui ont un ami pour qui ils ouvrent toutes grandes les portes de la mémoire où sont gardés tous leurs souvenirs en lui disant : "Je n'ai plus rien de caché pour vous," ont trouvé le trésor dont parle l'Imitation. Qu'ils le conservent en le bénissant.

IV

Le Roman de la Vieille tante

Il y a quelque chose par où toutes les femmes se ressemblent. C'est qu'elles ont une personnalité double. Si cette dualité se retrouve chez les hommes, elle est moins marquée et moins intéressante. Un homme

s'identifie avec sa race, sa famille, son état, sa dignité, plus, infiniment plus que ne le fait une femme. De celle-ci on ne connaît presque rien si l'on sait seulement où elle est née, quelle éducation l'a formée, quelles aspirations elle a reçues de son milieu, de quels intérêts elle a rempli sa vie. C'est là presque tout l'homme, et c'est absolument le tout de bien des hommes, mais je le répète, au risque d'exagérer un peu, ce n'est presque rien de la femme ! Il y a chez toutes un être très intime, très mystérieux, tout à fait différent de ces autres êtres qui s'ajoutent à elle, auxquels elle s'adapte, et qui en reste toujours distinct.

Connaître cet être infiniment caché d'une femme, c'est l'avoir observée avec autant d'intelligence que d'amour, car elle se tient en garde contre toutes les incompréhensions et contre toutes les indifférences. Elle a la pudeur de ses émotions et de ses sentiments profonds, et même à ceux qui croient la bien connaître, elle réserve d'étonnantes surprises. Celle que l'on croit toutes simples sont quelquefois bien compliquées, et celles qui nous paraissent des merveilles de bon sens sont souvent aussi déraisonnables que leurs soeurs moins sages.

Moi qui suis une femme je sais tout cela, et cependant j'eus, hier encore, une de ces révélations qui renversent toutes les idées préconçues que l'on se forme sur les personnes que l'on croit bien connaître.

Je vous ai déjà parlé de cette vieille parente si fine, si calme, si juricieuse: j'ai appris qu'elle avait eu son roman, un pauvre petit roman désolé, où sa jeunesse s'est meurtrie et dont le souvenir fait encore trembler sa voix.

C'est en me racontant la mort de tous les siens, père, mère, frères et soeurs qui revenaient mourir dans la vieille maison familiale, qu'elle me dit gravement : "Ceux-là qui sont morts ne sont qu'absents : je vis avec leur souvenir et ils me tiennent compagnie. Mais les autres ! Les vivants dont le souvenir écrase le coeur comme le couvercle d'un cercueil ! Ceux qui ont menti, trahi, qui se sont enfuis comme des voleurs en emportant ma jeunesse, mon adorable confiance, mon amour si pur, mon pouvoir d'aimer la vie, ceux-là sont les vrais morts et ce fut long d'apprendre à penser à eux doucement !"

Elle se tut quelques secondes, et reprit plus bas : "Je suis bien vieille, j'ai eu des deuils et des chagrins, mais rien qui se puisse comparer à l'horreur d'avoir été trahie par mon fiancé qui épousa une de mes cousines, continuant jusqu'à la fin de me faire croire qu'il m'aimait. J'aurais dû le détester puisque je le méprisais, mais non ! A toute ma douleur s'ajoutait l'humiliation de l'aimer encore, de l'aimer si longtemps. Et ça, ma petite, c'est avoir l'enfer dans le coeur. On vieillit tout d'un coup à endurer ce supplice, et à vingt-quatre ans j'étais plus vieille

qu'aujourd'hui, car l'amertume remplissait mon âme : j'en voulais à l'univers entier de mon malheur, je ne savais ni oublier, ni pardonner : j'étais devenue méchante.

Puis, avec les années, le passé a reculé dans l'ombre, il est devenu comme un rêve cruel dont l'évocation me brisait, mais que peu à peu la vie active effaçait.

Quand j'appris qu'il n'était pas heureux, j'eus tant pitié de lui que je vis bien que je lui pardonnais et je retrouvai mon cœur : je compris tout ce qu'il importe de comprendre pour aimer la vie que Dieu nous donne et qu'Il prolonge à sa volonté. Je vais mourir bientôt... je puis bien te dire ma dernière folie, ma petite : C'est que j'aimerais ne pas être trop loin de lui, au paradis !"

Elle souriait, mais il y avait des larmes dans ses yeux où il s'était vu quand elle avait vingt ans. Et voilà les femmes ! Cette vieille demoiselle si digne, si sage, minutieuse et prosaïque, a dépensé beaucoup de sagesse au cours de sa longue vie, mais dans un coin secret de son cœur, elle a gardé l'amour de sa jeunesse et un de ses derniers souhaits c'est de "n'être pas trop loin de lui au paradis !"

V

Pendant L'Epidemie

J'aimais tant les cloches qui mettent dans l'air de grands frissons harmonieux : elles

m'apportaient la joie, la prière, et leur tristesse même m'était douce. Aujourd'hui elles me font peur : je tremble quand leurs coups espacés et lugubres se dispersent dans l'air. Du matin au soir les glas sonnent et les cloches des églises se remplacent pour sonner les adieux de tous ceux qui s'en vont ! Partout il y a des rumeurs de mort et le fléau guette et désigne ses victimes de son doigt terrible : elles tombent, luttent, et trop souvent, hélas ! elles ne se relèvent pas.

La tristesse nous enveloppe et quand nous ne pleurons pas sur nos deuils, nos amis sont frappés et nous nous désolons avec eux. Les tentations d'apathie découragée n'ont jamais été si fortes : rien ne semble valoir la peine d'être fait et nous vivons inactifs dans l'attente de choses terribles. C'est mal, c'est le geste de la mollesse égoïste qui ne sait pas se vaincre. C'est quand tout va mal qu'il faut hausser son courage à la hauteur de l'épreuve, et c'est quand il y a tant de malheureux que nous leur devons notre activité, notre énergie et l'espérance toujours vivante des âmes chrétiennes.

C'est dans les grandes épreuves publiques que nous sentons fortement que nous n'avons pas le droit de vivre seuls, à l'écart, dans une paix égoïste qui ne s'inquiète que de ses propres besoins. Et cette sympathie qu'éveille le malheur ne doit pas être un simple mouvement de notre sensibilité. Laissons-la s'extérioriser dans tous les actes de charité, de-

puis l'aumône matérielle si facile à faire, jusqu'à l'aumône spirituelle que nous hésitons trop souvent à offrir à ceux qui pleurent désespérément.

Les hôpitaux, l'Assistance Maternelle, l'hôpital Sainte-Justine, toutes les organisations improvisées pour combattre la grippe ont besoin d'argent, de hardes, de victuailles etc'est à ceux qui ne donnent pas leur temps en exposant leur vie, qu'on demande de donner généreusement leur argent.

Mais n'oublions pas les détresses morales. Allons à ceux qui ne tendent pas la main mais qui se renferment dans leur douleur, et demandons aux anges de nous accompagner et de nous inspirer les paroles qui ouvrent les coeurs blessés.

Ce qui rend la douleur insupportable, c'est de la porter seul, de la sentir cruelle et inexplicable, de ne pas comprendre que même quand Il frappe, Dieu nous aime.

Si vous avez compris cela, vous qui me lisez, vous devez aux malheureux de le leur faire voir, non en prêchant, mais en offrant une sympathie si délicate et si *compréhensible*, que les âmes douloureuses vous admettent librement dans l'intimité de leur chagrin. Alors, sans effort, laissant simplement déborder la vérité qui remplit votre coeur, vous la communiquerez à ceux qui ont besoin de secours pour sortir des ténèbres du doute et de la révolte.

Toutes les âmes ont faim de Dieu : les unes

le savent et Le cherchent; les autres l'ignorent et quelquefois Le fuient. Ces dernières nous attendent peut-être : n'ayons pas, la "timidité du Divin" nous dit le poète : nous nous taisons en effet , quand nous devrions faire rayonner au dehors la vérité qui nous fut donnée gratuitement pour la répandre.

VI

Automne

Le soleil éphémère de novembre est voilé par de grands nuages menaçants, un vent aigre siffe dans les branches nues et les feuilles sèches tournoient avec ce bruit triste, ce bruit de plainte qui pleure le déclin des choses, et mon âme en détresse s'est sentie soudain pareille à ce jour de novembre avec son vent froid et ses rondes de feuilles mortes, j'ai partagé la désolation des choses qui se sentent impuissantes contre les forces lentes qui les fanent, les effeuillent et les dispersent! C'est l'étonnante histoire de nos âmes! Elles aussi, après les griseries des printemps radieux sentent qu'elles se modifient : elles assistent navrées aux transformations de leurs idées et de leurs sentiments. Si elles pouvaient rapprocher l'âme de leur jeunesse avec celle qui, dans le soir de novembre entend venir la mort, elles ne reconnaîtraient plus ce que fut autrefois leur esprit et leur coeur.

Quel douloureux mystère que celui qui nous oblige à changer d'âme et de visage et qui change également ceux que nous aimons !

Avez-vous déjà pensé à la béatitude d'un être qui n'aurait dans sa vie qu'un seul sentiment, un seul amour qui, sans fin, se renouvellerait et renaîtrait comme, sur un très vieux rosier, fleurissent sans cesse des roses nouvelles ?

J'y pense, c'est bien cela que sera le ciel : nous serons fixés dans un bonheur toujours le même et sans cesse renouvelé. Quel repos après toutes nos vacillations et tous nos tourments !

C'est ce besoin de trouver le bonheur dans un sentiment unique qui fait la ténacité des illusions de certaines femmes : elles résultent de leur volonté inconsciente de ne pas les perdre. Elles en ont besoin comme elles ont besoin l'air respirable. Elles sont des idéalistes que le vrai attire mais que la chimère séduit. Elles souffrent de voir s'évanouir leurs rêves, mais avec une persévérance touchante elles les recommencent. Elles ont besoin de croire : de croire en un Dieu qui protège parce qu'elles se sentent faibles, et de croire en ceux qu'elles aiment parce qu'elles ne peuvent se passer d'aimer !

Et c'est parce qu'elles sont ainsi qu'elles sont plus vibrantes et plus bonnes, et que l'âge, loin de diminuer leur sensibilité et leur tendresse, les rend plus délicates et plus généreuses. Leur jeunesse passe, mais une

jeunesse survit à celle de leur âge, c'est celle de leur esprit et de leur coeur. On est toujours jeune quand on attend, et elles attendent toujours ! Sous leurs cheveux blancs elles sourient encore à l'avenir, et leur sourire est plus confiant, plus doux et plus simple que lorsqu'elles attendaient d'impossibles bonheurs pour elles-mêmes : elles attendent les bonheurs possibles pour ceux qu'elles aiment et qui ont l'avenir devant eux !

On dirait que la vie use l'âme des hommes : à souffrir, ils émoussent leur sensibilité ; à être déçus, ils deviennent amers et sceptiques ; à lutter sans cesse, ils apprennent à chercher surtout leurs intérêts ; et quand ils sont bien las, bien enfoncés dans la routine monotone à laquelle ils sont résignés, ils deviennent indifférents et ils perdent contact avec l'infini et le divin.

Heureux ceux qui ont près d'eux les compagnes qui n'ont pas cessé de sourire avec confiance à Celui qui mène le monde et dont les âmes ont gardé des fraîcheurs de sources vives. On a dit d'elles qu'elles "sont les soeurs voilées de toutes les grandes choses qu'on ne voit pas."

VII

Etes-vous Riche ?

"Il est sûrement riche celui pour qui la vie est une perpétuelle découverte."

Il dépend donc de nous d'être riches et je me demande pourquoi il y a tant d'âmes pauvres, mornes, qui ne se doutent pas qu'elles vivent au milieu de merveilles bien à elles, si seulement elles veulent les voir et s'en emparer. Car posséder, c'est connaître et comprendre : or, le monde tout entier s'offre à nous, et les choses et les âmes ; il ne tient qu'à nous d'être riches, et c'est ce que je disais à la femme indolente et triste qui se lamentait hier : "je m'ennuie partout ! tout m'est égal et une vie comme la mienne ne vaut pas la peine d'être vécue !" Elle a bien raison, car c'est une vie gaspillée, mais sa vie monotone et inutile n'est pas la vie, et parce qu'elle ne fait rien de la sienne, il ne s'ensuit pas qu'elle ait raison de s'en plaindre.

Nous faisons chacun notre vie. La vie n'est pas un être arbitraire et dur qui nous domine, et les événements les plus tristes peuvent passer et nous laisser encore un grand amour de la vie.

Aimer la vie, c'est découvrir chaque jour quelque chose de nouveau à admirer et quelqu'un à aimer : c'est trouver l'âme des choses et le mystère des âmes. C'est donc renoncer à s'occuper uniquement de soi, de ses ennuis et de ses joies, pour regarder les autres et les aimer, c'est-à-dire, les comprendre et les aider au besoin.

Les grands égoïstes, enfermés en eux-mêmes, n'aiment pas la vie et ne sentent

que ses blessures : n'ayant jamais su entrer en communion avec les êtres et les choses, sans cesse ils sont isolés et se croient négligés et abandonnés.

C'est souvent après une épreuve que l'âme, s'ouvrant à une vie intérieure qu'elle ignorait, apprend à comprendre et à aimer la nature et les autres âmes.

Emprisonnée dans un bonheur exclusif et jaloux, elle avait joui de la beauté des choses sans les comprendre. Elle avait également profité de la bonté des coeurs sans s'arrêter à penser à leur valeur et à leur vie mystérieuse, tellement inconnues d'elle.

C'est dans sa propre transformation, opérée par la douleur, qu'elle a trouvé son âme à elle, que la vie a pris à ses yeux son véritable sens, qu'elle est devenue attentive et chercheuse de beauté.

Chercher la beauté, c'est y croire; et y croire c'est la trouver partout où elle se cache; c'est pourquoi il est vrai qu'"il est sûrement riche celui pour qui la vie est une perpétuelle découverte."

Qu'ils sont à plaindre ceux qui ne sont frappés que par les côtés mesquins, vulgaires et tristes de tout ! Désabusés, ils ferment obstinément les yeux à la beauté faite pour eux, mais qu'ils doivent chercher et découvrir.

Nous qui savons voir et entendre dans ce monde si rempli de mystère, soyons secourables aux aveugles et aux sourds. Les pau-

vres gens, las et déçus, n'attendent peut-être que notre intervention amicale pour reprendre confiance; leur amertume vient de l'abandon où ils se trouvent, ne leur tendrons-nous pas la main? Il faut si peu d'intérêt sincère pour émouvoir une âme triste: si elle sent une sympathie inattendue, elle s'ouvre à l'espérance et c'est une vie nouvelle qui commence pour elle, une vie dans la lumière et qu'elle vous devra.

Ceux qui sont sans cesse à la recherche de toutes les parcelles de beauté sont riches, mais ils ont le devoir de partager leur fortune intérieure. Plus encore que l'aumône matérielle, l'aumône spirituelle est commandée, et en priver ceux qui en ont besoin, c'est presque les voler.

VIII

Lettres Anciennes

Le roman d'imagination me semble terne quand je tiens entre les mains des pages manuscrites, lettres, confidences intimes si vivantes encore quand ceux et celles qui les écrivirent dorment du grand sommeil depuis quatre-vingt ou cent ans.

De ces feuillets il se dégage tant de vie qui les colore, les anime et nous donne la sensation ou l'illusion de nos propres sentiments, que l'abîme qui sépare les morts des vivants

se trouve comblé pour un moment. Après m'être penchée sur ces âmes pour en recueillir ce qu'elles eurent de plus délicat, de meilleur et d'immortel, je me relève attendrie et pénétrée de la valeur inestimable de la vie intérieure, mystérieuse et profonde, dont je viens de trouver l'écho dans ces pages jaunies par le temps, et qui, soudain, me mettent en contact avec ceux qu'une sorte de légende me rendait presque inaccessibles.

Oh ! chères lettres charmantes et fragiles, coupées dans les plis, d'où s'exhale le parfum d'un passé où l'amour, l'amitié, les épreuves, les joies sont si étrangement ressemblantes à ce que nous éprouvons nous-mêmes. Un siècle a passé sans affaiblir l'émotion arrachée à l'intimité de ces correspondants que nous appelons des ancêtres : nous nous les représentons vieux, sages, austères, et ils surgissent devant nous, jeunes, amoureux, un peu étourdis, bavards, tourmentés des mêmes passions qui nous agitent, animés des mêmes bonnes intentions, remplis des mêmes illusions, rebutés par les mêmes obstacles, déçus par les mêmes faiblesses, si humains, si palpitants de vie, que je relis des pages entières pour essayer d'en extraire tout le mystère.

L'impression qui domine après des heures de pèlerinage parmi les âmes de ce passé familial, c'est celle d'une vie forte, à base de foi profonde qui gouverne leur vie et s'y mêle intimement et toujours.

La phrase alerte, châtiée, si française, ajoute à ces lettres un élément de finesse et de distinction ravissantes. Je rencontre des contrastes inattendus et délicieux : par exemple, cet ancêtre, "honcrable ministre," qui de ses bureaux au parlement, indique par le détail, à ses fils, comment ensemençer ses différentes pièces de terre et qui gronde parce que certains de ses conseils précédents ont été négligés. Puis le ton badin reparait, petite chronique de la ville, entrevue avec le gouverneur, remarques piquantes sur la morgue du personnage, et dernières recommandations pour diriger de loin les travaux de la ferme !

Naturellement, les lettres de femmes sont encore plus évocatrices d'un passé que nous devrions apprendre à connaître, tant pour l'admirer que pour en retirer des leçons utiles

Ne vous imaginez pas que ces mères de nombreux enfants, ces maîtresses de maisons hospitalières, ouvertes aux parentes pauvres et aux amis sans famille, nous apparaissent accablées de soucis et de responsabilités ! Elles sont enjouées, spirituelles, au courant de la politique, confidentes de leurs maris et de leurs frères, délicieusement ironiques quand elles critiquent les Anglais ou les taquinent. Tout cela ne les empêche pas d'être très femmes, gentiment sentimentales et curieuses de la mode : elles se renseignent auprès des citadines complaisantes dont les révélations sont des plus amusantes.

Que dites-vous d'une petite fiancée, dans une campagne perdue, qui charge son frère, étudiant en droit à Montréal, de lui acheter "un chapeau de noces élégant, des gants blancs, du point et de la dentelle pour confectionner une mantille ?"

L'étudiant s'acquitte si bien de ses commissions, que huit mois après, une autre soeur qui va se marier à son tour, le prie de faire les mêmes achats : chapeau, gants, mantille, "exactement semblables à ceux de Louise."

Lire ces chroniques est bien plus intéressant que d'en écrire chères lectrices !

IX

Près de la Crèche

Un ciel pesant où la neige est suspendue, des arbres nus que le vent fait frissonner, une rue déserte aux lointains indécis sur laquelle une lune drapée de brouillards se penche : c'est un des mille soirs de notre hiver trop long, mais comme il ressemble peu aux Noël's traditionnels !

Dans quelques instants les cloches de minuit carillonneront. Tous les enfants ont dû demander de la neige et Jésus ne leur refuse rien ce soir : elle se prépare, et en lentes tombées, bientôt, elle ouatera davantage le silence et coiffera de capuchons blancs tous les

pignons de chez nous ! En attendant, une tristesse plane sur la campagne grise, sur l'âme et sur les choses. Comme les nuages où se condensent les flocons légers, le temps paraît suspendu... Le ciel gros de neige, le coeur gros d'ennui attendent.

Je marche en regardant les nuées rouler sur la lune qui s'efface. Pour les astres dans leur cours régulier, le temps est une vérité, mais pour nous, le temps me semble parfois une illusion ! Une année n'est pas égale à une année et certaines heures valent toute une vie !

Le temps, c'est peut-être un beau livre blanc que nous recevons à notre naissance. Les pages seront plus ou moins remplies, comme seront plus ou moins remplis nos jours et nos années... C'est nous qui faisons notre vie, c'est nous qui faisons notre temps plus court ou plus long. Les grands vides, les années monotones où notre âme dolente s'engourdissait, que de temps passé, que de temps perdu ! Ce temps donné, nous le laissons nonchalamment glisser à l'abîme d'où rien ne remonte et dans notre livre de vie, il y a beaucoup de pages indistinctes et tant de pages blanches !

C'est qu'il y a trop de choses parmi lesquelles nous vivons comme si elles n'existaient pas, et notre âme se rétrécit dans le cercle mesquin où elle s'enferme. Si nous vivions pleinement, profondément, le temps serait doublé pour nous et nous l'avons

expérimenté : le souvenir de certaines heures de notre existence ne s'effacera jamais, c'est que nous les vivions avec toute la puissance de notre âme ardente et active. Pendant que je réfléchis, non sans remords, la neige mollement s'est mise à tomber, elle attache le ciel à la terre avec ses flots de tulle léger et flou : les maisons silencieuses s'animent, les fenêtres s'éclairent et les portes s'ouvrent : le clocher se détache comme une flèche noire sur le ciel si blanc, les saints du portique ont des auréoles d'étoiles et les cloches chantent éperdument : Noël ! Noël ! Venez tous !

Et nous allons dans cette douceur de l'air et de la neige nouvelle vers la douceur infinie de la crèche. Là, déposant le fardeau des journées lourdes et des coeurs las, nous avons oublié ce qui trouble et ce qui blesse, car tout cela passe. Redemandant des coeurs d'enfant humbles et obéissants, et la paix promise par les anges de Bethléem aux hommes de bonne volonté, nous avons attendu dans nos âmes, plus pauvres que la crèche de bois, la venue du Sauveur.

Et l'orgue et le chant s'élevèrent en prière, disant pour nous l'indicible, ce qui palpite au fond de nous par delà tous les mots. Rien ne demeura des vaines images et des vains bruits : les vieux cantiques naïfs déroulaient leurs ondes qui remplissaient nos yeux de larmes et la vieille église, de visions d'Orient.

X

La Chaine

Pendant toute l'année, nous avons marché sur le vieux chemin connu, reprenant chaque matin la tâche quotidienne, déposant le soir les mêmes fardeaux, et de saison en saison, quelquefois las, quelquefois tristes, nous regardions pourtant les jours monotones, s'enfuir trop rapidement. Maintenant, aux dernières heures de l'année, nous nous retrouvons avec les mêmes sentiments contradictoires : lassitude de ce que nous connaissons, appréhension du mystère de demain, et je me demande s'il n'y a pas plus de tristesse que de joie dans les souhaits de bonheur que nous amis nous adressent avec tant d'entrain ?

C'est, au fond, que ni les uns, ni les autres ne croyons à la réalisation des vœux qui voltigent dans l'air par ce temps des fêtes; nous serions désappointés tout de même, si nos amis négligeaient de nous les faire et nous sentons le besoin de dire à ceux que nous aimons notre espoir que l'année nouvelle leur soit douce.

Cette tristesse du "Jour de l'an" éprouvée par un si grand nombre est naturelle : chaque année, les aimés se font plus rares au rendez-vous familial, et après avoir compté les absents, les larmes empêchent parfois de voir

ceux qui les remplacent. C'est bien imprudent de choisir ce jour-là pour s'absorber dans ses souvenirs ; je crois aussi que c'est égoïste !

Si nous évoquons les Noël's et les "jours de l'an" de notre jeunesse, nous sourions encore à la lumière et à la joie qui s'en dégagent. Ceux qui nous les préparaient étaient-ils donc exempts de soucis et de chagrins ? Non, ils nous aimaient assez pour les oublier et nous faire du bonheur avec les larmes qu'ils refoulaient dans les profondeurs de leur âme. C'est ce même courage qu'il faut que nous ayons à notre tour. Notre tristesse serait de l'ingratitude. La jeunesse autour de soi, c'est bon : il y a tant de malheureux qui vivent et qui meurent dans la solitude désolée des sans-famille. Je me faisais ces réflexions, en tisonnant le feu dans la pièce, tout à l'heure remplie de si jolis éclats de rire, et les pensées graves, invitées par le silence, remplaçaient les plaisanteries envolées.

Si nous comprenions mieux que nous sommes, chacun, l'anneau vivant de la chaîne ininterrompue des générations, quelle valeur profonde prendrait notre vie que nous disons remplie d'insignifiances ! Par deux longs chaînons, toute l'histoire de mes ascendants aboutit à moi : rien ne s'est perdu de leurs pensées, de leurs oeuvres bonnes ou mauvaises, tout cela passe par moi, me fait ce que je suis, s'augmente de ce que j'y mets de bon ou de mauvais, et continue : c'est la

chaîne qui s'allonge. Mon histoire personnelle influera sur toute ma lignée, rien de ce que j'ajoute à la série ne sera perdu. Dans le présent, je travaille pour la beauté morale ou le bonheur futur de ma famille et de mon pays... mais je travaille aussi peut-être pour sa déchéance et son malheur ?

Il est évident alors que si je modifie en mieux ma nature, si peu que ce soit, il sortira de mes efforts du bien qui vivra après moi, et toutes les fois, au contraire, que je déchois, je sème des difficultés et des misères pour les miens.

Quand nous serons pénétrés de cette vérité, nous n'oserons plus parler de notre vie monotone, du temps perdu à d'humbles tâches, d'actions insignifiantes... Il ne devrait pas y en avoir, en réalité il n'y en a pas, puisque en chacun de nos actes il y a des germes de vie ou de mort que nous semons dans le moment présent et qui lèveront, tôt ou tard, mais infailliblement.

Voilà de quoi chasser l'ennui de toutes les vies. Ce qui cause l'ennui, c'est la sensation d'isolement... regardons en arrière, regardons en avant et nous ne nous sentirons plus seuls et tout ce que nous ferons offrira le plus grand intérêt. Nous agissons avec intelligence, parce que tout est important, avec ardeur, parce que notre action vivra toujours, et surtout, nous nous défendrons de la tristesse.

La tristesse est déprimante et nous avons

besoin de toutes nos forces pour être un bon anneau solide dans la chaîne qui s'étend si loin en arrière et qui s'allongera peut-être encore bien, bien longtemps.

XI

Petites Filles

Petites filles, fleurs délicates, bijoux précieux que les mains pâles de vos mères regurent dans l'extase de la maternité nouvelle, vous n'êtes pas longtemps en sécurité dans les bras protecteurs, et dès que vos petits pieds vous éloignent des berceaux, votre destinée serre le coeur de ceux qui observent votre quasi-abandon ! Car elles sont abandonnées, les milliers de fillettes qui poussent dans le monde comme les fleurs sauvages le long des routes, à la merci du soleil, du vent, des frimas et des passants ! Leurs parents leur donnent les stricts soins matériels , et encore !

On les rencontre dans les villes, si petites et si faibles devant tant de dangers qui les menacent... elles sont chargées de paquets, parfois même de bébés, dont le poids fait ployer leur petit corps frêle, ou bien elles graminent comme les moineaux à qui elles ressemblent. La maman les a mises dehors dans le but d'en débarrasser la maison : elle est harassée, surchargée de travail, elle a des

tout petits, et elle croit sincèrement que sa fille de six ans est une personne responsable et tout élevée comme elle le dit volontiers : elle marche, elle a toutes ses dents, elle parle, elle est prête à se tirer d'affaire !

Chez ceux que le souci du pair quotidien et le travail incessant n'absorbent pas, les coeurs des petites filles ont-ils plus de chances d'être connus et cultivés afin de s'épanouir ?

Il y a certes beaucoup de femmes qui sont mères jusqu'au bout et qui enfantent les âmes comme les corps de leurs enfants et je demande qu'on ne m'accuse pas de trop généraliser : je n'ai qu'à louer les vraies mères et c'est des autres que je parle.

Hélas ! chez trop de riches et chez trop de pauvres, on soigne plus ou moins bien les corps des enfants et on ignore tout à fait leur âme.

Les uns les traitent comme des petits animaux savants dressés à coups de friandises ou de rudesse suivant l'humeur des jours ; d'autres se font une parure de leur beauté et une gloire de leur parure. Il y en a beaucoup qui ont de la bonne volonté et qui voudraient sincèrement les bien élever, mais ils ne savent pas. Ils ne comprennent pas la nature de l'enfant : ils ne se donnent pas la peine de l'étudier dans toutes les manifestations inconscientes de sa petite personnalité, et à l'aveugle, leur appliquent une méthode invariable, ils tentent de les conduire, de les

éduquer, mais sans lumières, sans cette patience fine, douce et ferme qui devine, qui corrige en ménageant, suggestionne plus qu'elle ne corrige et enseigne plus qu'elle ne commande. Et combien d'autres qui, par tendresse mal entendue et sensiblerie, gâtent leurs enfants ! Se rendent-ils compte de l'égoïsme que recouvre leur bonté courte et oublieuse de l'intérêt de l'enfant ? Par leur faiblesse ils s'épargnent eux-mêmes ; c'est leur tendresse trop sensible et trop molle qu'ils ménagent, et l'enfant choyé paiera bien cher probablement la coupable lâcheté de ses parents.

D'autres encore pensent que les enfants doivent être traités comme des grandes personnes raisonnables et ils leur demandent, inflexiblement, des vertus qu'ils savent mieux exiger que pratiquer...

Et voilà pourquoi, en haut, en bas, dans les familles, dans les maisons d'éducation, il y a tant de coeurs de petites filles que Dieu fit exquis, mais dont les qualités ignorées ou écrasées sont réduites à l'inaction, pendant que germent en ces coeurs négligés la sécheresse, l'égoïsme, l'orgueil, le mensonge, tous les vices que développent la mauvaise éducation, la fausse éducation et l'absence d'éducation.

J'entendis hier quelque chose de délicieux. Il avait neigé dans la nuit, mais le froid était grand. En sortant de la maison avec sa maman, Jeannine fut ravie de

l'éblouissante blancheur : posant avec précaution son petit pied dans la neige :—Jeanne va-t-elle salir la jolie neige en marchant dedans ? — Rassurée par sa mère, elle fit quelques pas. . . — Oh ! maman, s'écria-t-elle inquiète, nous faisons mal à la neige, elle crie !

C'est cela, la délicatesse et la sensibilité des coeurs de petites filles, mais que de tact pour ne pas les froisser sans leur permettre de devenir excessives; avec quelle sincérité et, quelle droiture on doit s'adresser à leur âme naïve et crédule; que de raison, d'intuition, de prudence pour éveiller leur conscience et la faire vivre !

Car c'est dans les coeurs des petites filles que doivent s'accumuler les trésors de tendresse, de générosité, de pitié, d'indulgence, de raison où viendront puiser ceux qui souffrent et ceux qui sont faibles, quand elles seront devenues des femmes dont le vrai rôle est celui d'anges gardiens et de protectrices même de ceux qui se croient forts.

XII

Le Filleul

Les innombrables correspondances de guerre entre marraines et soldats français ou belges, furent l'occasion de petits romans, légers comme le papier sur lequel ils étaient

écrits, mais elles créèrent aussi des drames silencieux, plus nombreux que ne le supposent ceux qui ignorent avec quelle facilité les femmes s'attachent, et ce que veut dire pour elles ce commerce d'âmes où le meilleur de soi passe presque à son insu. On écrit si facilement les pensées profondes que la timidité empêche de dire et on se révèle plus intimement dans une série de lettres que dans de longues conversations.

Ces correspondances transformèrent certaines vies : les lettres au petit timbre bleu ouvraient les cœurs à une vie sentimentale qui ne fut pas sans danger.

Une jeune fille de vingt ans, infirme à la suite d'un accident d'enfance qui arrêta la croissance sans nuire au développement de l'esprit et du cœur voulut, au commencement de la guerre, adopter un filleul comme le faisaient toutes ses amies. Il se trouva que son filleul était un homme cultivé et bien élevé.

Les lettres de France devinrent bientôt le grand événement de la vie de la petite malade. Dans cette vie chimérique qu'elle se créait en dehors de la réalité monotone, elle oubliait ses tristesses et elle résolut de n'en jamais parler à son nouvel ami. Quand elle écrivait, elle était une autre, celle qu'elle eut été sans l'affreux accident. Son esprit, libéré temporairement des misères de son corps auquel elle refusait de penser, devenait un esprit de lumière qui rayonnait la joie, une

joie mystérieuse et ineffable dont elle ignorait la source et qui, peu à peu, remplissait son cœur en attendant d'empoisonner sa vie. Ses lettres étaient exquises : sa jeunesse isolée, sa beauté perdue, son inaction forcée avaient développé en elle une vie intérieure intense. Son cœur, somnolent jusque là, s'éveillait avec des réserves de tendresse pure et d'adorables ignorances qui devaient charmer le brave soldat, et de son côté, il s'attachait insensiblement à cette amie lointaine.

Les années se succédaient : il avait été blessé et elle l'avait comblé d'attentions délicates, et sans cesse, les lettres se croisant d'un côté de l'océan à l'autre, nouaient entre eux des liens dont ils ne sentaient encore que la douceur.

Chez la jeune fille cependant, le remords de n'avoir pas été vraie avec son ami, grandissait avec l'affection qui l'envahissait. C'est un besoin si impérieux de dire la vérité entière quand on aime... elle ne se décidait pas, pourtant, à avouer à l'homme loyal qui avait confiance en elle, que celle qu'il appelait sa meilleure amie était laide et infirme, et qu'elle le lui cachait depuis quatre ans ! Elle tentait parfois de se rassurer : "Il ne le saura jamais !" se disait-elle, mais dans son cher bonheur il entrait maintenant une angoisse qui la torturait, car elle était droite et fière.

La guerre terminée, les lettres continuèrent, et un jour il en vint une, où, dans une griserie de joie, il lui annonçait que l'offre d'une situation inespérée l'amenait à Montréal pour s'y fixer, et pour la première fois, il laissait entrevoir des projets d'avenir. La pauvre enfant connut alors une détresse sans nom... elle n'osait confier son secret à personne et elle se sentait défaillir à la seule pensée de rencontrer celui qu'elle aimait, — elle savait à cette heure à quel point, — et qu'elle trompait depuis si longtemps par son silence.

Ce mensonge se dressait entre eux dans toute sa laideur et lui faisait horreur, et elle ne savait que faire dans cette situation sans issue.

De toutes façons, c'était la fin de son bonheur, la disparition de la seule joie de sa vie, celle qui lui avait révélé son âme de femme.

Elle s'arrêta enfin à la seule chose digne d'elle: L'aveu, la confession douloureuse et prudente où elle s'efforçait de dissimuler l'amour qui la possédait. Il reçut la lettre au moment de son départ.

Quand il la vit, plus tard, si petite, si fragile, il lui pardonna trop bien, hélas, puisqu'il s'éprit de sa jeune soeur et l'épousa sans se douter de la cruauté d'un tel dénouement. Il se disait sans doute, que pour la petite infirme, la correspondance avait été un jeu littéraire, car elle savait, elle, que l'amour

entre eux était impossible, comme si de savoir qu'un amour est déraisonnable et n'apportera que de la souffrance, pouvait empêcher d'aimer !

XIII

Perdu dans la Neige

Les dernières tempêtes m'ont rappelé une histoire de tempête de neige dont j'ai connu le héros, un petit homme de onze ans, dont le père était bûcheron dans les montagnes du Nord, près de Val-Morin, et passait dans la forêt une partie de l'hiver. Il partait le lundi avec des provisions pour la semaine et il revenait le samedi. Il "faisait du bois" à trois ou quatre milles dans la montagne. Un lundi, il prévint sa femme qu'il terminerait son travail afin de revenir définitivement et il lui demanda de lui faire parvenir de nouvelles provisions à la fin de la semaine.

Jean rêvait depuis longtemps d'accompagner son père au bois, mais il eût fallu pour cela manquer l'école, et ça, M. le curé l'interdisait sévèrement, et la maîtresse ne plaisantait pas sur l'exactitude !

Entendant les projets de son père, il eut vite combiné une excursion qui ne lui ferait pas perdre une heure de classe et il décida facilement sa mère de profiter du congé du samedi pour l'envoyer porter les provisions :

il coucherait à "la campe" et reviendrait le dimanche.

Le temps était doux et la distance n'était pas pour effrayer un gamin du pays. Jean partit joyeusement, curieux de revoir en hiver la forêt, où, l'été, il chassait les écureuils, dénichait les oiseaux et dormait sur la mousse quand il était las de courir.

Quand il laissa la grande route pour prendre le sentier qui conduisait, à travers bois, à l'endroit que l'on déboisait, il eût désiré un peu de soleil. Sans l'inquiéter, ce temps sombre lui faisait sentir sa solitude dans la forêt glacée et muette, et peu à peu, sa joie s'en allait. Il se mit à siffler pour rappeler les pensées gaies, mais l'ombre s'étendait, épaisse, presque hostile et un instant, le petit fut tenté de revenir sur ses pas... Mais quoi! ne pas se rendre après avoir tant insisté pour partir! On dirait qu'il avait eu peur? Il secoua ce qu'il appelait sa poltronnerie et qui n'était que l'instinct sûr l'avertissant d'un danger réel, et il continua sa route.

Une heure ne s'était pas écoulée quand la neige commença de tomber en larges étoiles si douces que Jean oublia ses craintes vagues, tout à la joie de ses visions de glissades, de promenades en raquettes avec la belle paire toute neuve qu'il n'avait pu chausser encore faute de neige.

Mais le vent s'éleva et souffla bientôt en tempête; la neige devenue piquante, drue et dure tournoyait, balayée par le vent d'est.

Jean repris par l'inquiétude, eut froid jusqu'au coeur, mais il n'était plus question de revenir, le camp étant plus rapproché que le village. Il essaya de marcher plus rapidement, mais c'était déjà difficile, la neige nivelait tout, effaçant les lignes du sentier.

Soudain une angoisse l'étreignit : suivait-il la bonne route ? Mais il était brave et réfléchi : il parvint à s'orienter et reprit avec assurance sa marche interrompue quelques minutes. Il avançait péniblement au travers des grandes vagues blanches où il enfonçait jusqu'à perdre pied, rudoyé par la poudrierie qui l'aveuglait et l'étouffait. La fatigue vint, il s'assit haletant, le front couvert de sueurs et le corps secoué de frissons. La neige tombait implacable et glacée, les arbres, agités par la rafale, ressemblaient à des squelettes qui menaçaient de le saisir, le vent passait dans les sapins en se lamentant et une terreur folle saisit le petit, le mit sur pieds et le voilà parti en courant, tête baissée, ne regardant ni à droite ni à gauche, buttant, se heurtant aux arbres, fouetté et égratigné par les branches : il tombait, se relevait, tombait encore et s'épuisait rapidement... enfin il ne put se relever, et couché dans la neige, il se reposa un peu. Ces minutes d'immobilité lui permirent de se ressaisir, mais ce fut pour se rendre compte du grand danger où il se trouvait, si loin de tout secours. Le froid augmentait, ses jambes ne pouvaient plus le soutenir. Il se sentait perdu dans

cette mer de neige qui menaçait de l'ensevelir, mais le courage lui était revenu et il fit la seule chose raisonnable qu'il lui restât à faire. Avec son bâton et ses mains, il creusa un trou dans la neige, il enveloppa sa tête de son foulard et accrocha solidement son bonnet de laine à une branche au dessus de la fosse où il se blottit. Puis ses idées se brouillèrent et il s'engourdit dans cette angoisse de mourir là, tout seul, comme une petite bête abandonnée.

Dans l'après-midi, la tempête s'apaisa, et le père ayant vainement attendu des vivres se décida à revenir. Imaginez le cri de la mère quand elle le vit seul et leur inquiétude en devinant ce qui s'était passé!

L'alarme fut donnée au village et on partit à la recherche du pauvre petit. Ce fut long, il avait tant neigé qu'il ne restait aucune trace sur la neige où les hommes enfonçaient jusqu'aux genoux. Enfin, en s'écartant du sentier que Jean avait perdu, ils aperçurent le gland rouge de la petite tuque que le vent agitait au-dessus de l'enfant complètement recouvert par la neige. Il n'était qu'engourdi par le froid heureusement et il se réveilla dans la tiédeur de son lit et la bonne tendresse de sa maman : ils en furent quittes pour la peur.

XIV

L'Aumone Ingenieuse

Je ne sais où j'ai lu cette petite parabole qui m'est revenue aujourd'hui.

Un pauvre vieil homme, très vieux, très pauvre, très déguenillé, descend une côte. Pour toute nourriture, il n'a que des radis dans son panier défoncé. Il les mange un par un et jette les petites feuilles vertes. De temps à autre une plainte s'échappe de ses lèvres : "Seigneur ! Seigneur ! Personne n'est aussi malheureux que moi sur la terre !"

Voici que, se retournant par hasard, il aperçoit, derrière lui, un autre vieil homme, plus vieux, plus déguenillé que lui encore et qui ramasse les feuilles de radis et les mange avec avidité. — "Seigneur ! Il y en a donc de plus malheureux que moi et qui se nourrissent de ce que je dédaigne !" Oui, il y a toujours plus malheureux que soi, c'est notre égoïsme qui nous empêche de le voir.

Qui ne se plaint aujourd'hui de la cherté des vivres, des hardes, de tout ? Les plus riches se lamentent autant que les pauvres, et pourtant eux, ils n'ont qu'à donner plus d'argent, ils ne songent jamais à se passer des objets dispendieux. Ceux même pour qui la vie est devenue plus difficile ont-ils le droit de tant se plaindre quand ils mangent à

leur faim et qu'ils sont vêtus convenablement ?

Derrière eux, en longues files désolées, il y a les misérables, ceux qui n'ont rien et qui se nourrissent de ce que nous laissons tomber. Il ne faut pas jeter avec nonchalance, mais avec la charité qui met son coeur dans son aumône, apprenons à recueillir avec soin ce qui peut être utile aux plus pauvres que nous.

Ayons notre "armoire des pauvres" où nous déposerons tout ce qui est hors d'usage, ce que nous avons conservé inutilement dans les coffres pendant des années et aussi la part que nous pouvons faire à la charité de nos provisions et de nos conserves.

Je ne l'ai pas vue moi, cette pièce d'un vieux manoir détruit et appelée le "magasin des pauvres," qu'une grand'mère au coeur d'or ne laissait jamais se vider : hardes, couvertures de lits, remèdes, confitures et compotes, légumes, beurre, oeufs remplissaient les armoires et elles étaient toujours pleines. Les pauvres n'avaient pas même à demander et les paniers du "magasin" montaient et descendaient la côte du village pour approvisionner tous les affamés qui payaient avec des prières la bienfaitrice qu'ils adoraient.

Savez-vous qu'il s'agit moins, pour être charitable, d'avoir de l'argent que de penser à l'usage que les pauvres feraient de ce qui

ne nous est plus utile. On apprend à être ingénieux en ce sens si on croit à la véritable misère et sion la voit. Tant qu'on ne la voit pas, y croit-on ? Veut-on admettre qu'il y a des gens qui sont affamés et qui n'osent sortir parce qu'ils n'ont pas de chaussures ? Si quelqu'un le dit devant nous, n'essayons-nous pas de nous convaincre qu'ils exagèrent ? Si nous étions vraiment et sincèrement charitables et remplis de bonne volonté au lieu d'être pétris d'égoïsme, nous irions la regarder, cette misère, et je vous l'assure, nous ne pourrions plus l'oublier !

Faire une part de ses biens, ce n'est pas seulement donner de la nourriture et des vêtements aux misérables. Nous avons tant d'autres biens que d'autres n'ont pas ! Nous pouvons prêter nos livres, donner un peu de notre temps, distribuer nos fleurs, faire jouir de notre bonne humeur. Si dans notre cœur nous avons une bonne provision de bonté, pourquoi n'en pas donner à ceux qui mesquinent en se servant de la leur. Vous êtes "en froid" avec une personne, vous ne savez ni l'une ni l'autre où sont les torts, et au fond ils sont insignifiants : c'est à la plus riche en générosité et en esprit d'aller au devant de l'autre, avec une bonté souriante qui déborde et de lui dire : "J'ai eu tort, vous êtes trop bonne pour ne pas l'oublier."

Mangeons nos radis sans nous lamenter, et ne laissons pas tomber les feuilles sur les chemins poussiéreux ; conservons-les pour

les donner à ceux qui sont plus pauvres que nous.

XV

Le passant

Le feu brûlait en s'amortissant dans le gros poêle sur lequel la bouilloire chantait sa chanson fine, pendant que dans l'ombre du jour finissant, la vieille femme, frileusement, serrait autour d'elle son tricot en tirant son fauteuil près de la fenêtre. Aucun bruit ne troublait le calme de l'étendue blanche, qui, peu à peu, se voilait derrière les carreaux à demi-glacés. Une tourmente de neige menaçait et le vent, par tourbillons capricieux, soulevait des colonnes de poussière de neige. Son vieux tardait à rentrer : voilà que la boîte à bois était vide, et cette tempête qui s'élevait, vraiment il devrait être de retour ! Inquiète, elle égrenait, avec ses Ave, tout un chapelet d'accidents possibles, lorsque la silhouette d'un homme grand, mince et vieux se profila sur la route se dirigeant rapidement vers la maison. Mue comme par un ressort, la vieille fut debout, une terreur mystérieuse la clouant à sa place pendant que la porte s'ouvrait. L'homme s'avança et dit simplement : — Oui, Marie, c'est moi. — Une angoisse lui tordit le cœur, elle s'affaissa sur son fauteuil et se cacha la figure dans les

maines. — Je vois que tu me reconnais, reprit-il à voix presque basse, mais pourquoi as-tu si peur, Marie, je ne suis pas un revenant ? — Tremblante elle balbutia "J'ai plus peur de toi vivant que d'un revenant, Jean Mathieu! "

S'approchant d'elle, il détacha doucement les pauvres mains de la figure terrifiée :

— Je n'ai pourtant jamais été mauvais pour toi ? — C'est vrai...mais...je te croyais mort...je t'ai attendu si longtemps, si longtemps !...puis le petit est mort; j'étais seule...je me suis remariée...Mon Dieu, que c'est affreux ce qui arrive !

—Ecoute, Marie, je ne viens pas te faire des misères : je savais que, vingt ans après mon départ, tu avais épousé Joe Robert. Tu n'as rien à te reprocher, ma pauvre femme, c'est moi qui ai tous les torts et je ne suis pas si fautif que je le parais ! Quand je me suis sauvé du chantier, vois-tu, j'étais fou, oui, j'étais fou : j'avais bu, je m'étais battu avec Varette. Il était étendu dans la neige, j'ai cru que je l'avais tué. Alors je me suis enfui...j'ai couru, marché et couru encore : j'ai eu froid et j'ai eu faim ; j'ai entendu hurler les loups et je n'étais pas armé ; puis j'ai fini par gagner la frontière, j'ai pris un autre nom, et pendant des mois j'ai vécu dans la terreur d'être découvert et arrêté.

Il y a environ trois ans, j'ai appris qu Varette n'avait pas même été blessé, qu'ic on me croyait mort, et la pire de toutes les

nouvelles, Marie, que tu étais remariée ! Il était trop tard pour revenir : je t'avais perdue par ma faute et je résolus de ne pas troubler ta vie. Mais on est lâche quand on est seul et j'ai vécu comme un ours, là-bas, rapport que je me croyais un assassin. L'idée de revenir au pays, de te voir, de t'expliquer tout, d'embrasser le petit, s'est mise à me ronger : je ne dormais plus, je ne pensais qu'à m'en aller, et quand je n'ai plus été capable de résister... — Oh ! Jean ! Jean ! sanglotait la pauvre vieille désespérément.

Il la regardait avec une grande pitié, puis il reprit : — A présent que tu sais pourquoi je ne pouvais pas te dire... rien, que je sais, moi, que tu ne peux pas m'en vouloir, je serai moins malheureux, et toi, Marie, il ne faut pas te faire de chagrin à cause de moi. Je vais m'en aller, mais je resterai au Canada..." Il se leva, et, solennellement : "Marie, écoute et rappelle-toi ce que je vais te dire, ça te consolera : après mon coup de tête, je n'ai jamais bu et je me suis conduit en homme, en honnête homme. Des fois, j'étais tenté, mais je pensais à toi et cela me tenait ferme. Je t'ai fait du mal mais c'est involontairement et je t'ai toujours aimée. Toi, tu ne m'as fait que du bien, faut donc pas avoir de chagrin ni de regrets..."

Leurs vieilles mains s'étreignaient à croire qu'elles ne pourraient être séparées que par la force. Elle essaya de protester ; — Mais

Jean, ce n'est pas possible... Il se leva brusquement... — Adieu, prie pour moi, Marie ! — Et il s'en alla, son grand corps courbé luttant contre la neige et le vent dans lesquels il disparut...

XVI

Les choses sont ce qu'elles sont

Les choses sont ce qu'elles sont. Cela semble une vérité simple et que tout le monde croit ? Pas du tout. Les plus sages seulement connaissent les choses comme elles sont. Les autres les voient comme ils les désirent ou se leurrent de l'idée qu'elles peuvent être modifiées pour eux. Et pourtant la connaissance véritable des choses n'est possible que parce que nos désirs ne sont pas leur loi : cette connaissance nous apporte de la joie parce qu'elle est un lien qui nous attache à toutes les choses qui nous entourent : elle les fait nôtres en quelque sorte, et ainsi elle étend les limites de notre personnalité.

Nous ne faisons pas un pas sans avoir à tenir compte des autres et de toutes les choses. Nous ne serons seuls que dans la mort.

L'individualisme tant prôné est donc une erreur dangereuse, et en l'acceptant comme une loi de progrès, les hommes deviennent

des monstres d'égoïsme. C'est que nous ne devenons grands qu'en étant de plus en plus unis à nos semblables, à la nature et par eux au Créateur.

Et c'est la loi qui régit l'univers qui rend cette union possible. Il serait simple et sage de la reconnaître et de l'accepter doucement. Ce sont nos désirs individuels, en lutte contre les lois de la nature, qui font que nous demeurons si enfantins et si futiles et que nous souffrons inutilement.

Ces lois d'ailleurs n'agissent pas contre nous et ne sont pas opprimantes : elles nous servent et nous protègent. Elles ne nous contrarient et ne nous nuisent que lorsque, par manque de raison, nous voulons aller contre le courant naturel des choses.

Il en est de même dans la vie spirituelle. Les grandes lois morales sont faites pour tous et quand nous voulons faire exception et aller à l'encontre, nous nous amoindrissions et nous appelons la souffrance : alors ce qui paraît le succès est réellement une faillite et l'accomplissement de nos désirs nous dégrade et précipite notre ruine.

Rejetant la loi commune, nous prétendons avoir des privilèges spéciaux et de ce fait nous entrons en lutte avec ceux qui respectent la loi générale. Notre orgueil et notre égoïsme élèvent des barrières artificielles entre eux et nous, mais nous n'échappons pas à leur condamnation, bien plus,

nous n'échappons pas à notre propre condamnation.

La plus grande leçon donnée par la vie à l'homme, ce n'est pas qu'il y a dans le monde du travail et de la souffrance, c'est qu'il dépend de lui de rendre ce travail et cette souffrance profitables, et que c'est avec eux que l'homme construit ses succès et ses bonheurs.

Nous ne devons donc pas nous servir de notre liberté pour essayer d'éloigner les afflictions, les soucis et les difficultés, mais nous devons les faire servir à nos fins, et créer des joies avec les obstacles et les difficultés que nous surmontons. Naturellement nous n'y arriverons qu'en étant convaincus que notre individualité ne doit pas primer les intérêts généraux; que nos désirs ne doivent pas s'affranchir des lois morales et chrétiennes; que nos plaintes et nos révoltes ne peuvent rien changer à ce qui est, et enfin que la peine est l'envers de la joie.

Quand nous saurons tout cela, nous comprendrons aussi que nous ne sommes pas des mendiants. Nous achetons, et si cher parfois, tout ce qui compte dans la vie: succès, sagesse, amour. Ces biens sont précieux justement parce que nous les payons avec le meilleur de notre esprit, de notre travail et de notre coeur.

Que vaudrait la puissance d'un homme oisif qui prétendrait gouverner les autres sans s'occuper d'eux ?

Que vaudrait un amour qui rejetterait la souffrance et qui n'aurait jamais pleuré ?

XVII

Autodafé

Seule : j'entends le vent tumultueux courir sur les toits en soulevant les tourbillons de neige ; sifflant et hurlant, il tord les branches qui résistent et se brisent, et l'espace est rempli de plaintes et de cris qui me font penser au "Vent chargé du désespoir" du poète. Est-ce la douleur de cette heure, dans le monde entier, qui passe dans ses gémissements ? Les agonies des mourants, l'angoisse des vivants, les terreurs des enfants, toutes les détresses qui se sont contenues tout le jour et qui éclatent quand il fait nuit ?

J'entends le vent qui a passé sur ces souffrances, et je frissonne de pitié et de peur aussi, peut-être : on est faible quand on est triste ! Dans l'âtre presque éteint, je regarde des cendres pareilles à de la poudre grise... tout ce qui reste de lettres aimées tant de fois relues ! Le feu, en les dévorant, a fait dans mon cœur une large blessure. Un jour vient où l'on se dit que les choses qui furent la chaleur et la douceur de notre vie doivent nous précéder dans la mort, car dans ce monde étrange, pour garder à soi ses trésors, il faut les faire disparaître !

Quand la mort nous prend un être aimé, elle nous frôle de très près, et elle nous chuchote que notre tour vient : l'un après l'autre, nous nous en allons tous ! Ses avertissements nousserrent le coeur, de crainte ou de tristesse ? Ils nous causent plutôt un étonnement, comme si mourir était une chose nouvelle, et pourtant nous ne saurions compter ceux que nous avons connus et qui sont morts !

Je me dis ce soir devant mes pauvres lettres brûlées que, lorsque la mort frappera à ma porte, elle me dira : "Prends toute ta vie, depuis tes premiers sourires jusqu'à tes dernières agonies, c'est l'heure : tout ce que tu es, tout ce que tu as été, tout ce que tu espères, tout ce que tu aimes, c'est ton âme immortelle que j'ai attendue pour la conduire à ton Seigneur." Et je partirai, et les étoiles continueront à veiller dans la nuit, et les aurores à inonder le monde de lumière rose, et les heures, comme des vagues ininterrompues, verseront les joies et les souffrances aux vivants laissés derrière moi qui oublieront, eux aussi, que la mort les attend et viendra les prendre avec leur vie telle qu'ils la vivent tous les jours.

Quel mystère que notre insouciance de cette fin certaine et peut-être si prochaine ! Elle est tellement universelle et prodigieuse qu'elle est sûrement une des bénédictions de Celui qui, en nous donnant la vie, a voulu que nous l'aimions. Il veut sans doute aussi

que nous aimions la mort ? Et beaucoup de mourants la désirent et l'appellent.

Je ne puis détacher mes yeux de ce petit tas de cendres : le meilleur de deux âmes a rempli les feuilles que le feu a anéanties, c'était le lien visible et palpable entre deux coeurs dont l'un était l'écho et le reflet de l'autre ; la flamme a détruit l'expression du sentiment, mais rien au monde ne peut faire disparaître le sentiment vivant qui s'attache aux profondeurs d'une âme humaine ! C'est la consolation des séparations cruelles et comme la signature divine des affections impérissables.

Afin de ne pas arriver comme des pauvres de l'autre côté où nous attend notre Seigneur, cultivons les affections, les pensées, les sentiments que Dieu peut signer, et nous lui tendrons toute notre âme faible, aimante et douloureuse, mais tellement sienne qu'Il la reconnaîtra en souriant.

XVIII

Pendant qu'elle rêve

Dans le ciel d'hiver d'un azur délicat, les nuages qui n'habitent nulle part, se forment et disparaissent comme les rêves de la jeune fille qui brode, assise à la croisée de la grande salle, basse de plafond, meublée avec une simplicité vieillotte et sévère assez rare par ce temps de luxe plus ou moins criard.

La tête penchée sur son ouvrage, elle brode : mille petits trous ajourent la toile, et des fleurs en relief s'épanouissent sur le fin tissu... Est-ce la mystérieuse histoire de son coeur qu'écrit là l'enfant diligente, et ces ramages et ces entrelacs représentent-ils ses projets d'avenir ?

Pendant qu'elle brode sur la toile, le givre dessine sur la vitre des fougères et des personnages falots, et les moineaux affairés viennent jusque sur la rampe de la galerie s'assurer qu'aucune miette ne reste de la dernière distribution.

Elle est seule : son petit visage fermé ne laisse voir que l'application à broder vivement.

Pourtant, elle finit pas relever la tête, se doigts s'immobilisent et elle laisse échapper un grand soupir.

Au loin, sur la route de neige dure, des grelots secouent leur musique légère dans le silence de la campagne, et au-dessus de sa tête, son chardonneret chante à perdre l'âme.

— Encore une journée finie ! Mon oncle va rentrer : il lira son journal, nous souperons, il s'assoupira sur son livre. Au lieu de regarder par cette fenêtre, le soleil se coucher, je regarderai la lune se lever par la fenêtre de ma chambre ! Et demain, je recommencerai à broder, à rêver, à regarder la neige... Rien n'arrive jamais !... et les jours vides s'en vont ! Je ne suis pas malheureuse,

mais j'aimerais mieux avoir quelquefois du chagrin et me sentir plus vivante ! Est-il possible que deux, trois, beaucoup d'années s'écoulent dans cet assoupissement, sans rien à faire, aucun but, aucun intérêt ? Je regrette le couvent où j'étudiais, je causais, je jouais et je riais. . .

Encore un soupir et peu à peu la tête blonde s'abandonne sur le dossier du fauteuil, et paisiblement, comme une enfant qu'elle est encore, la petite s'est endormie.

Pendant que la jeune fille fait des rêves d'or en tenant entre ses doigts fins une broderie fleurie, pendant qu'elle s'ennuie un peu dans la monotonie d'une existence trop douce, la vie, au dehors, sème de la joie et des tourments, brise les coeurs et torture les consciences, sépare ceux qui s'aiment et enchaîne ceux qui se détestent : elle crée des bonheurs éphémères et elle blesse les coeurs trop confiants.

La petite dormeuse, pourtant, désire sortir de son jardin fermé pour se jeter dans la mêlée ; elle veut pleurer et elle veut aimer.

Elle dédaigne son bonheur actuel : elle sent en elle des puissances vivantes et captives. Elle donnerait sans hésiter sa sécurité, son existence si tendrement gardée, pour aller vers l'inconnu mystérieux où il se passe des choses et où l'on vit !

L'oncle débonnaire est rentré : il a lu jusqu'aux annonces de son journal, il est las et il regarde en souriant sa petite enfant

endormie qu'il adore et qu'il gâte. Il la croit très heureuse, et d'un bonheur qu'elle lui doit: il se réjouirait franchement si une inquiétude sourde ne venait le troubler; il a souvent d'étranges palpitations, un coeur fuyant dont la vie, semble-t-il, s'en va goutte à goutte... que deviendrait-elle, la mignonne, si...

Et voilà justement l'affreuse sensation qui l'étreint, l'étouffe, il étend les bras, il veut appeler...

La mort est venue brutalement prendre le vieillard pendant que la jeune fille, toujours endormie, appelle la vie et lui tend les bras.

XIX

Kate

On parlait hier, devant moi, des événements d'Irlande, et comme il arrive si souvent, ceux qui se disaient sympathiques à la cause des opprimés de toujours, les blâmaient ferme et critiquaient tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils ont fait. "Ils n'ont pas su s'y prendre," paraît-il ! Dommage qu'ils n'aient pas pris des leçons des Anglais ! En voilà qui savent "s'y prendre !"

Mais chut ! je ne m'aventure pas sur les terrains brûlants et je ne fais pas de politique, rien que du sentiment et mes sentiments de justice et de pitié étaient étrangement remués hier soir.

C'est que de tout coeur, et par des liens subtils et forts, je suis attachée à l'Irlande. Du plus loin de ma petite enfance, j'en ai entendu parler avec une piété fervente, comme du pays le plus merveilleux, celui où l'on aime le mieux, celui où l'on prie avec plus de foi, le pays où les saints et les fées tour à tour viennent à votre secours quand vous êtes dans l'embarras, le pays, enfin, où tous les prêtres sont des saints et tous les fidèles, des frères. Ma bonne, Kate McGinley arriva tout droit d'Irlande chez nous : elle y passa quinze années, ne s'acclimata jamais complètement et n'apprit pas un mot de français. Par contre, quand elle était très émue ou quand elle nous racontait ses extraordinaires histoires, elle retombait dans le *brogue* délicieux que nous imitions à la perfection à sa grande joie et à l'amusement de nos parents. D'une voix douce, un peu basse, elle chantait de jolis airs qui me donnaient envie de pleurer. Comme elle avait soin de nous exclusivement, elle ne nous quittait pas et tout lui était une occasion de rappeler son pays, ce paradis où cependant l'on avait tant de misère ! Les souvenirs de son enfance rustique, remplie de superstitions et de prières, les contes et les légendes auxquels elle croyait si fortement, nous faisaient vivre dans un monde chimérique, où il était tout naturel que les petits "goblines," en collerette rouge, vinssent dérober nos cordes à danser et cacher nos pelles et nos rateaux. Ils en

faisaient bien d'autres en Irlande où ils étaient chez eux et en nombre ! Ceux qui s'amusaient à nous jouer des tours étaient ceux qui l'avaient suivie et ils avaient moins de malice dans le Canada si froid !

Après notre bain, une des caresses de Kate était de baiser nos petits pieds : des pieds comme ceux des fées de chez elle, disait-elle, si légers, qu'ils marchaient sur les fleurs sans les froisser, et si rapides, qu'en un clin d'oeil, ils amenaient les fées vers les amis qui les appelaient. Quand la fièvre brûlait les malades, les fées, vêtues de brouillards, leur apportaient à boire une eau plus froide que celle qui coule sous la glace de l'Yamaska.

Nous écoutions les yeux humides et le coeur serré le récit des misères de là-bas, dans ces pauvres cabanes où le ciel regardait par les trous des toits, où le cochon et la vache habitaient presque la maison, tant la cloison entre l'étable et la cuisine était disjointe.

Les "Landlords" étaient devenus pour nous aussi méchants que des diables, et l'une de nos injures choisies, quand nous nous querellions c'était : "You, cruel English landlord !"

Elle était jolie, Kate, avec un sourire dont le rayonnement donnait de la chaleur. Elle parlait de Dieu en l'appelant "Our dear Lord" et en inclinant la tête : elle Le mêlait si bien à notre vie, le remerciant pour un

accident évité, le priant de nous pardonner nos fautes, elle en parlait sans cesse et nous avions constamment l'impression de sa présence près de nous. Quand il fallut apprendre nos prières en français, nous avions bien peur de ne pas être bien comprises par ce bon Dieu que nous n'appelions plus notre cher bon Dieu !

J'ai vu, quand je fus sortie de l'enfance, que Kate était un poète : elle avait une imagination charmante, une façon originale de voir les choses et un tour imagé pour les exprimer.

Elle a peuplé notre enfance de choses exquis : son dévouement était délicat et inlassable. Elle brodait nos robes, et je la vois dans le jardin, tout en surveillant nos jeux penchée sur les linons fins et ajourés. Elle nous parlait si doucement, avec des mots caressants : "My honey," "sweet-heart", "My fairy." Quand nous étions fatigués, elle recommençait ses contes auxquels elle prenait toujours le même intérêt.

Je crois que nous avons fini par absorber son indignation contre les Anglais : elle n'exprimait cependant pas son antipathie, au contraire, à la suite de ses griefs, elle ajoutait toujours pieusement : "Que notre cher bon Dieu leur pardonne !"

On ne se forme pas une bien bonne opinion des gens qui ont besoin d'autant de pardons ! Devinez-vous la conséquence d'une telle éducation, et comprenez-vous que

j'aime l'Irlande^m d'un amour d'instinct et d'élection que les années et les événements n'ont pu affaiblir ?

XX

Les Egards

Vous êtes-vous déjà arrêté à tout ce que la phrase "avoir des égards" comporte de signification délicate et nuancée ?

La personne qui a des égards pour une autre personne devient une sorte de petite Providence invisible qui devine ce qui pourrait blesser, écarte ce qui est ennuyeux, adoucit le souci inévitable, ménage la joie imprévue, prévient les désirs. C'est autre chose que l'autorité qui impose sa vigilance, et c'est plus complet que le respect, un peu froid et qui maintient les distances. Avoir des égards pour les siens, c'est jouer dans la famille le rôle de l'ange gardien, attentivement et avec une discrétion qui ne gêne la liberté de personne.

Comme la vie serait facilitée, si on s'habituaient à avoir des égards les uns pour les autres au lieu de parler et d'agir inconsidérément, sans souci de contrarier ou de faire de la peine.

On peut avoir des égards de bien des manières : égards de paroles, égards de silence, égards de petites attentions, égards

dus au caractère et au tempérament des autres : ils ne se referont pas plus que nous ne nous refaisons nous-mêmes et nous devons avoir de l'indulgence pour ce qui nous déplaît chez eux mais dont ils ne sont pas pleinement responsables.

S'exercer dans la famille à avoir des égards pour tous, c'est faire plus pour le bonheur des siens que si nous leur donnions une fortune. On a toujours dit que les hommes sont plus égoïstes que nous, et il semble que, dans le détail de la vie, ils savent moins s'oublier que les femmes, mais qui niera qu'ils se dévouent autrement que nous, et parfois davantage, dans leur vie extérieure remplie de tant de tracas, d'inquiétudes, de travail ingrat ? Il est indéniable que beaucoup se font mourir pour procurer le bien-être à leur famille, et que parfois celle-ci ne semble pas se douter des sacrifices faits pour elle, et en abuser par son manque d'économie et ses exigences.

Je pense qu'on ne peut jamais trop prêcher aux femmes d'avoir des égards pour leur mari, leur père, leurs frères, afin de faire de la maison le lieu de repos dont la seule pensée soit rafraîchissante, au travers des ennuis quotidiens de ceux dont la vie extérieure est laborieuse et si souvent pénible.

Que de foyers, au contraire, sont une arène où des adversaires, qui se sont aimés, versent le sang de leur cœur à lutter avec orgueil et violence, et le triste résultat de

faire croître la haine sur les ruines de l'amour.

Ne semble-t-il pas que si, dès les premiers différends, il y eut eu un peu d'égards, plus de délicatesse dans les procédés, plus de politesse dans les discours, on n'en serait pas à ce point que chaque parole fait une blessure ?

Qu'on ne m'accuse pas de dire que ce sont les femmes qui sont responsables de ces duels cruels dont elles souffrent encore plus que leurs compagnons, mais elles y ont toujours leur part de responsabilité, et plus de finesse, de souplesse, de douceur, d'oubli de soi, les auraient singulièrement aidées si elles avaient fait usage constamment de ces égards qui sont l'huile dans les rouages.

Nous avons tous le tort immense de vouloir ignorer le tempérament et la nature de ceux avec qui nous vivons, et de tout apprécier à notre seul point de vue. C'est un manque d'intelligence et la cause de la plupart des mécontentes qui séparent ceux qui ont cru pourtant ne pouvoir trouver le bonheur qu'en s'unissant.

XXI

Bazar a Saint-Hyacinthe

C'est dimanche et grande fête, au couvent, pour les orphelins, les vieux, les vieilles, les simples d'esprit, que des Soeurs de Charité,

seules, peuvent, non seulement endurer, mais à qui elles font une vie heureuse et occupée.

Ils se sont rendus dans l'immense salle, où le bazar, interrompu pour le public, bat son plein pour le personnel de la maison. Tous ont une bourse, et les bons génies du lieu veillent à la tenir bien remplie.

C'est un spectacle touchant et triste, ce grand plaisir des pauvres sur qui s'est acharnée la misère, et dont les joies sont si rares, qu'une après-midi comme celle-ci puisse faire époque dans leur vie.

Pendant des chapelets d'années, ces pauvres vieux et ces petites vieilles ont roulé de gêne en privations, de privations en misères, pour être enfin recueillis par des anges en cornettes qui les aiment, sont douces pour eux, leur donnent le vivre et le couvert, mais pas souvent de plaisirs !

Autour des religieuses, les enfants courent en liberté, se bousculent, jouent et crient de joie. Les plus jeunes se frôlent et s'accrochent aux mains et aux jupes des petites Soeurs et de tous côtés on entend : Mère, je n'ai plus de sous !—Mère, je voudrais une poupée comme celle de Pauline !—Mère, j'ai perdu Gertrude !—Mère, les grands m'ont poussé !—

Et la Mère cherche Gertrude, console celui qui pleure, achète la poupée et donne des sous. Là-bas, dans les cimetières couverts de neige, les petites mamans peuvent

dormir paisiblement : leurs petits sont bien soignés et ne sont pas privés d'une tendresse qui croît sous l'amour divin et se prodigue à tous les enfants qui n'ont plus de mère !

Il y a des pauvres idiots souriants, d'autres qui pleurnichent pour manifester leur plaisir : ils font le tour des comptoirs et mettent avec fierté la main au gousset pour payer leurs emplettes ; ils insistent pour que les paquets soient bien ficelés.

Des prêtres vont de groupes en groupes et distribuent la manne qui fait éclore un bon sourire sur les figures les plus moroses.

Une petite vieille toute plissée vient acheter une trousse à un comptoir, une vendeuse lui dit : Laissez, laissez, la mère, je vous la paye votre trousse... — Ah ben, non, par exemple, ça me fait trop gros plaisir d'acheter ! J'ai pas acheté depuis le bazar de l'année passée ! — Et elle compte deux fois ses dix sous avant de les donner. En partant, elle ajoute en clignant de l'oeil : Faut ben faire la charité, et ça itou c'est un plaisir !

A la salle des banquets, vieux et jeunes se régalent, servis par les jeunes filles empresées et ils vont ensuite tenter leur chance à la roue de fortune dont les palettes leur sont vendues pour un sou !

Et les sous s'amassent et font des piastres, des dix, vingt, cinquante, cent, et d'autres cent piastres et après quatre heures de fête, on en a recueilli neuf cents. Neuf cents dollars dépensés par ces pauvres qui n'ont

pas le sou, et à qui la charité la plus exquise fournit la meilleure joie du monde : celle de donner, de faire l'aumône.

Parmi ces vieux et ces idiots, toutes les religieuses, novices, postulantes, circulent, douces et souriantes et l'on se sent heureuse, avec des larmes aux yeux, dans cette atmosphère bénie où la Bonté toujours active fait des miracles dans le mystère que si peu pénètrent. Il faut voir pour comprendre l'abnégation et la patience des religieuses qui soignent ces déchets de l'humanité et s'en font aimer.

XXII

Les pauvres vieux

Le crépuscule triste descend sur la nature accablée sous le silence et la pluie : l'ombre grise s'allonge sur les chemins boueux et enveloppe les arbres où de minces bourgeons frissonnent. La vieille Millard sert son tricot autour de ses épaules voûtées : près de son poêle tiède, elle grelotte. Attentive aux bruits de dehors, elle n'entend que le gémissement du vent et le glissement monotone de la pluie sur les vitres. Son vieux est parti le matin pour assister aux funérailles de sa soeur, grosse dame riche de la ville, qui les a dédaignés de son vivant, mais qui a peut-être pensé à eux à l'heure de la mort ? Tout

est possible ! Et parce que ce bon rêve de finir leurs jours dans l'aisance est réalisable la vieille, laissant glisser son chapelet, ferme les yeux pour avoir, plus nette, la vision de sa maisonnette restaurée et bien meublée, de son vieux se reposant enfin après une vie pénible d'ouvrier pauvre, et d'elle-même, vivant dans l'aisance, aidée par une servante, et n'ayant plus qu'à tricoter et à soigner ses fleurs...

Le bruit de la porte qui s'ouvre la fait sursauter et elle a un serrement de cœur de mauvais augure. Le vieux entre, enlève son paletot et elle, ne pouvant supporter son silence : — Eh bien ? — Voilà ! Elle est entre quatre planches dans la terre et je ne me plaindrai pas de ne plus la voir, c'te sainte Nitouche-là ! — Dis-moi tout, mon vieux ! je suis toute tremblante, et ça me fait mal d'attendre... — Il la regarda affectueusement et vint s'asseoir près d'elle : — Il y a, ma pauvre Toine, qu'on s'est toujours passé de son maudit argent et qu'il faudra bien s'en passer encore. Madame a légué tout son avoir à l'hospice Saint-Pierre. — Et rien, rien pour nous, pour toi, son frère ? — Pas une piastre ! Comme me l'avait conseillé le docteur, je suis allé voir le notaire, et je peux pas dire autrement, il m'a bien reçu, mais il a été diablement surpris d'apprendre que je suis le propre frère de la défunte ! Paraîtrait qu'elle n'a seulement pas mentionné mon existence. J'ai pas discuté, tu me connais,

mais vrai de vrai, j'en ai eu tout mon raide, pour ne pas lui crier que la Sophie avait un mauvais coeur, qu'elle avait vécu avec, mais qu'elle n'entrerait pas au paradis avec ! — Chut ! chut ! mon vieux ! Elle est morte, laissons-la en paix.

Un silence tomba où leur tristesse se fit très lourde : — Ma pauvre Toine, pendant trois jours je me suis imaginé qu'avec un peu d'argent, je pourrais te faire soigner et te donner des douceurs que tu n'as jamais eues, et voilà que je ne pourrai rien, quand même je travaillerais dur ! Cré Sophie !

Il se leva, prit sur une étagère du buffet une vieille photographie encadrée et ouvrant le poêle, il la jeta tranquillement dans le feu — Brûle ! C'est tout ce que tu mérites, vieille méchante !

Le mois de mai vint, pluvieux et froid, et la vieille, déjà si fragile, prit une bronchite et dut s'aliter. C'est avec un coeur lourd que le bonhomme allait à son travail, le matin, après avoir mis à la portée de la malade ce dont elle aurait besoin. Il sentait que cela ne pourrait durer ainsi, et peu à peu se fixait en lui, malgré lui, le projet de placer sa femme à l'hospice, où, au moins, on la nourrirait convenablement. L'évocation de cette salle commune, où sa bonne Toine passerait les derniers jours d'une vie si dévouée, lui crevait le coeur ! D'abord révolté, il acceptait enfin la triste nécessité, mais il fallait convaincre sa femme. Ce fut

dur et ils crurent en mourir de chagrin tous les deux.

Le jour qu'il la conduisit à l'hospice, le bon accueil des religieuses n'enleva rien à l'amertume du sacrifice. Il était sur le point de s'en aller : les petites vieilles, par groupes, bavardaient ensemble et ils entendirent près d'eux : — Encore une grand'messe demain pour la vieille dame si riche qui a donné tout son argent à l'hospice. Paraît que les soeurs vont construire une aile qui sera nommée l'Aile Sarteau : la vieille a mis cette condition-là à son don.

Les vieux se regardèrent : — Comme je la reconnais bien, là, la Sophie ! Elle fait la fière avec son argent même dans la mort !

— M'est avis, reprit doucement la vieille, qu'on fait bien de beaucoup prier pour elle !

XXIII

Un Pèlerinage

Une amie aimable, et curieuse de tous nos souvenirs historiques, m'amena, la semaine sernière, à la Pointe-Saint-Charles, au berceau de la communauté des religieuses de la Congrégation Notre-Dame. Dans notre pays où l'on démolit avec tant d'insouciance tout ce qui date un peu, cette vieille maison, où les clous mêmes auxquels sont suspendues les vieilles images ont près de trois cents ans, est une pure merveille !

En franchissant le seuil, on entre de plein pied dans une autre époque: les plafonds et les grosses poutres de cèdre noircis par le temps, les murs blanchis à la chaux, les vieilles clanches des portes, les targettes des fenêtres à petits carreaux, tout cela fut installé sous les yeux et la surveillance de Marguerite Bourgeoys et or n'a rien modifié. Les cheminées profondes, qui ne servent plus, ont leurs crémaillères prêtes à recevoir les mêmes lourdes marmites de fer ou de cuivre rangées dans le vieux bahut. Maintenant, des portes ferment ces cheminées: nous avons trouvé, dans celle de "la salle," une mère-chatte avec ses petits; dans l'autre, des poussins en train d'éclore dans un grand panier ouaté. Cette maison de Marguerite Bourgeoys n'est pas très grande et ne ressemble pas du tout aux beaux couvents de nos jours. La fondatrice vécut là en famille avec ses filles. En entrant, à gauche, c'est "la salle" qui servait de salle de communauté et de réfectoire; on y recevait les visiteurs et on y vivait. Des fenêtres en avant et en arrière l'inondent de lumière et de soleil. Le poêle est au centre, des fleurs remplissent de verdure les fenêtres du midi. Une longue table est entourée de chaises empaillées dont le grand âge ne nuit pas à la solidité; il n'y a qu'un vieux fauteuil, celui de la Mère et que l'on offrait aux visiteurs. Une horloge haute, debout dans un coin, dit l'heure sans se lasser depuis quelques chose comme 275 ans. On

nous assure que, d'après les livres, elle fut réparée la dernière fois en 1720 ! Voilà qui témoignerait en faveur de l'horloge et de l'horloger !

La cuisine est intéressante : la seule note disparate est le poêle nickelé et tout à fait moderne : il paraît dépaycé parmi les tables, les armoires et toutes les si anciennes choses qui nous amusent.

Nous montons l'escalier à la rampe étroite dont les marches sont creusées au milieu pour tant de petits pieds actifs et bienfaisants. Marguerite dormit dans le petit dortoir et dans l'un de ces lits de bois à montants reliés par des barres de fer soutenant les rideaux d'indienne. C'est toujours le même plafond aux poutres équarries à la hache, et les murs à la chaux sur lesquels se détachent de très anciennes statues de la Vierge et de Saint-Joseph et un grand crucifix devant lequel se signent les religieuses d'aujourd'hui comme le faisaient les pauvres petites Soeurs d'autrefois exposées à tant de dangers et à tant de misères.

La chapelle est toute petite et d'une simplicité phénoménale en ce temps de fioritures et de décorations criardes. Un autel de bois peint en blanc, six chandeliers de bois, quelques vases à fleurs. Le temps a donné aux vieilles estampes du Chemin de croix des teintes palies. Des petits bancs et des chaises empaillées. Un ancien meuble qui tient de l'armoire et de la commode est placé

près de l'autel et c'est toute la sacristie : il contient les vases et les vêtements sacrés. Nous avons tout visité : la laiterie et les greniers superposés où dorment de vieux coffres de bois, des huches à pain, des chandeliers de cuivre, des dévidoirs de formes diverses et plusieurs rouets.

Des fenêtres des mansardes nous apercevions le fleuve qui roulait ses blocs de glace et, plus loin, l'île donnée aux religieuses par monsieur Le Ber, père de la recluse... et pendant quelques instants nous nous sommes cru très loin de l'agitation de la ville et du vacarme du progrès.

Un bon chien noir et un chat familier nous suivaient, accentuant le caractère d'intimité qu'a conservée la vieille demeure claire et charmante dont je garde un souvenir ravi.

La lutte

Dans le froid cruel qui noircissait les bourgeons tendres et tuait les petits oiseaux transis, nous avions dans l'âme toute l'angoisse du printemps brutalement repoussé par le brutal l'hiver, c'était l'angoisse des beaux sentiments déçus, l'angoisse des âmes qui accueillent la vie avec confiance, en l'aimant pour sa beauté, sans soupçonner sa dureté, et qui tout à coup sont frappés par elle. Et nous regardions tristement, par là

fenêtre, l'image de nos luttes pour tenir contre tant d'obstacles et tant de contre-temps, et il nous semblait revivre les heures où nous avons été près du découragement.

Se décourager, cesser de lutter, renoncer à tout le bien que l'on a désiré pour se plonger dans l'inaction et la tristesse, c'est pourtant la seule chose absurde et que repousse vaillamment une âme fière. Rentrer en soi est bon pour recueillir les forces que nous avons, mais ce retrait de l'âme ne doit pas se faire dans la tristesse qui ne recueille que nos faiblesses et ne fait sortir de nous que l'égoïsme et l'amertume. A caresser ses propres douleurs en s'y absorbant, on oublie trop la grande misère du monde : il y en a tant qui sont plus malheureux que nous, dans l'impossibilité où ils sont de trouver en eux et hors d'eux une issue pour échapper à leur misère morale et matérielle.

Quoi qu'il arrive, chères petites soeurs accablées qui m'écrivez, il faut essayer de tenir sa tête au-dessus des vagues, et si l'on ne sait pas nager savamment, se débattre et lutter sans relâche afin de ne pas enfoncer ! C'est le propre des âmes bien vivantes de ne pas s'abandonner, de ne pas dire, "la lutte est impossible," et toujours elles finissent par réussir, reconstruisant sans cesse un idéal nouveau, tendant infatigablement vers lui, employant leur intelligence et leur volonté à vivre, pleinement et utilement, puis-

que, aussi bien, il faut vivre quand même tout irait très mal.

Les âmes vaillantes sont les grandes forces de ce monde : elles savent que leur courage ajoute à la somme du courage humain par quoi la vie est belle et bienfaisante. Elles sentent leurs épreuves, elles en souffrent cruellement, mais jamais elles ne s'abandonnent à la tristesse déprimante et stérile. Que de merveilleux exemples de courage on rencontre dans la vie ! De quelle résistance sereine et gaie font preuve même les femmes les plus fragiles ; elles se donnent corps et âme à leur oeuvre sans se laisser rebuter par rien : leur dévouement est si spontané, si entier, si parfait, que ceux pour lesquels elles donnent leurs forces, leur énergie, toute leur vie, ne sentent ni leur effort ni leur usure, ne voient pas qu'elles sont admirables. Cela semble si simple et si naturel, ce dévouement, qu'il ne paraît même plus méritoire, et de cela non plus, elles ne s'inquiètent pas, elles ont trop à faire pour couvrir ceux qu'elles aiment de leur force, de leur protection et ne jamais perdre un atome de leur courage, pour s'arrêter à regretter les admirations refusées.

Et où trouver la source de ce courage qui est le propre des âmes supérieures ? Dans leur amour de la vie qui domine la souffrance, dans l'exercice de toutes les puissances de leur âme, dans leur lutte contre toutes les formes du mal, dans leur sacrifice pour des biens dont d'autres bénéficieront. Ce qui

veut dire, en langage chrétien, dans l'expansion et l'élévation de leur âme qui a compris, qu'en vivant dans l'harmonie de tout leur être avec la vie telle que voulue par le Créateur, elles concourent à l'oeuvre divine, elles se divinisent.

XXV

Imprudentes

Le petit Printemps hâtif fait une apparition charmante : enveloppé de soleil, soufflant des caresses, il a touché les saules qui reverdissent et les lilas dont les bourgeons se gonflent. Il a même voulu se faire accompagner d'éclairs et de tonnerre, tout comme s'il était installé, et naïfs, et crédules comme toujours, et tout en disant : "Il fera encore froid," nous n'avons pas voulu croire que le printemps de mars est un être fantastique qui disparaîtra dans une giboulée !

Et les femmes imprudentes ont mis de côté leurs vêtements chauds : chaussées de bas de soie et de souliers légers, elles sautent par-dessus les flaques d'eau ou y déposent maladroitement le pied, quand le jupe trop étroite arrête leur élan ! Oh ! il y aura beaucoup de rhumes et des gripes et des névralgies, car les imprudentes ne veulent pas comprendre qu'elles ne sont ni plus jolies, ni plus aimées quand elles sont vêtues trop légèrement pour la saison.

C'est très difficile, il me semble, de saisir la mentalité des femmes élégantes qui, à n'importe quel prix, veulent inaugurer et suivre la mode à outrance.

Leur but évidemment, c'est de plaire aux hommes et d'attirer leur admiration. Mais peuvent-elles croire sérieusement que les hommes remarquent ces détails qui, pour elles, ont une telle importance ? Ils ne les voient même pas, ou, s'ils les remarquent, c'est souvent pour en critiquer le peu d'à-propos.

Un ensemble agréable flatte leurs yeux ; ils aiment qu'une femme soit jolie et bien mise, mais c'est idiot de s'imaginer que le degré de leur admiration sera mesuré à l'épaisseur des bas et des chaussures, et qu'ils tomberont en arrêt devant une femme qui s'habille, le vingt-cinq mars, comme si c'était le vingt-cinq juin ! Que de peines perdues à nourrir ces folles illusions et que de malaises immédiats et de maladies contractées qui compromettent peut-être leur santé pour toujours. Plus tard, elles auront besoin de toute leur réserve de forces pour être des petites mères solides et courageuses, et elles seront languissantes et molles comme des chiffons !

On constate tout de même avec joie que le mouvement de réaction contre la frivolité féminine est en progrès : on rencontre beaucoup de jeunes filles sérieuses qui aspirent à autre chose qu'à être des mannequins élégants. Celles-là ont demandé à l'étude de

les sauver de la puérilité vaine et de la vanité effrénée qui règnent dans les grandes villes. Elles suivent des cours, assistent aux conférences, se livrent à l'étude de langues étrangères, font des lectures sérieuses et, peu à peu, elles se détachent des préoccupations mondaines, car leur vie est intéressante et leur esprit est toujours occupé. Et parce qu'en devenant plus sérieuses, elles comprennent mieux le sens de la vie, elles ne dédaignent pas de s'initier aux travaux du ménage et il se trouve que ce sont les plus intellectuelles qui se préparent mieux à leur véritable rôle de femme et qui se mêlent plus activement des oeuvres de charité.

Et cela n'a rien qui doive surprendre. Les jeunes filles formées sérieusement sont attirées vers les choses sérieuses. Ayant appris à observer, à comparer et à réfléchir, elle jugent à sa valeur la grande mascarade mondaine et elles cherchent leur bonheur dans une vie où elles sentent vivre leur âme.

Il y a plus : en devenant plus intelligentes et plus sérieuses, elles se rendent plus aptes à comprendre les hommes et à se rapprocher d'eux par l'esprit.

On doit me connaître assez pour savoir que rien n'est plus loin de ma pensée que de préconiser la formation de femmes savantes et d'odieux bas-bleus ! C'est d'ailleurs une espèce qui vient mal dans notre Canada encore pénétré de la modération et du bon sens français.

Mais j'affirme que le meilleur et le plus agréable dérivatif à l'esprit mondain et à la vanité insensée de nos jours, c'est de mettre dans la tête de nos filles le goût et l'habitude des choses de l'esprit. Nous sommes à même de faire des comparaisons entre les marionnettes mondaines et celles qui ont voulu continuer à s'instruire et c'est vers ces dernières que va toute notre confiance pour l'avenir du pays.

XXVI

La fortune sourit a ceux qui osent

Quand Virgile écrivait : "la Fortune sourit à ceux qui osent," il devait avoir en vue ceux qui osent risquer leurs biens, leur vie même pour atteindre un but difficile et enviable. Ce vieil adage m'a fait penser, ce soir, au nombre considérable de ceux qui, dans l'ordre moral, n'osent pas, et je me demande comment il se fait que les plus hardis aient de si étranges timidités.

C'est donc bien difficile d'oser être bon, d'oser être sincère, d'oser toujours être soi-même ?

Oui, nous le savons tous, hélas ! car nous en avons tous souffert.

Oser être bon ; nous croyons l'être , nous le sommes, mais d'une bonté qui n'est qu'une ébauche : nous avons pitié, nous désirons faire du bien, nous sommes émus et nous

parlons avec un sentiment vrai inspiré par notre bonté qui est touchée, mais combien de fois notre bonté va-t-elle au delà des paroles ? Elle ne sait pas se transformer en activité et en secours efficace, arrêtée, le plus souvent, par la timidité qui nous paralyse. Et je crois que lorsqu'il s'agit de souffrances morales, nous osons encore moins que devant la misère matérielle, nous approcher de cette vie triste; nous ne faisons rien pour gagner la confiance d'un être qui ne se plaint pas mais que nous devinons écrasé sous son trop lourd fardeau. Le coeur débordant de compassion et de sympathie, nous laissons tomber des paroles banales ou froides, comme si, ce qui, en nous, est bon et aimant était enchaîné et incapable de se manifester !

Qui donc, en jetant un regard sur sa vie, n'y trouve pas le remords, ou au moins le regret, de ce qu'il aurait pu faire et n'a pas fait, de ce qu'il aurait dû dire et n'a pas dit ? Et l'heure s'est envolée avec l'occasion d'être secourable. Nous n'osons pas davantage être sincères. Nous le sommes peut-être dans le sens de ne pas mentir. Mais cela suffit-il ? Sommes-nous entièrement sincères avec les autres, le sommes-nous toujours avec nous-mêmes ? Entre le mensonge que nous écartons avec mépris et l'absolue sincérité où l'âme s'ouvre toute grande, il y a place pour tant de demi-vérités ! Nous parlons, nous écrivons avec une grande circonspection, et presque toujours, quelque

chose reste au fond de nous qu'il aurait été bon et bien de dire mais que nous avons retenu par une pusillanimité que nous décorons du nom de prudence. La sincérité fait la force et le charme des relations d'amitié et de l'intimité familiale, et si tant de ces liens d'affection sont fragiles c'est parce que nous n'osons pas être sincères.

Enfin, nous n'osons pas être nous-mêmes : nous nous donnons pour ce que nous ne sommes pas et ce que nous avons de plus délicat, de plus profond et de plus vivant en nous, nous le cachons derrière des paroles vaines et des gestes puérils. Pourquoi dissimuler ainsi nos meilleurs sentiments, nos tendresses, nos pitiés, nos vertus ? Si nous osions être constamment nous-mêmes, tout irait mieux dans le monde et des abîmes de désunion seraient comblés !

Mais nous ne nous permettons même pas d'être nous-mêmes, vis-à-vis de nous-mêmes ! Avec une persévérance inexplicable nous décourageons le divin en nous. Nous réprimons nos élans de générosité et d'affection avec une dureté inflexible qui finit par user ce que nous avons d'exquis dans l'âme. Pour cultiver l'animosité et refuser le pardon nous faisons intervenir l'orgueil et la rancune, et en invoquant le sordide intérêt, nous prétendons que la raison nous défend d'être généreux : peu à peu, à force d'avoir fait taire les vertus dont Dieu nous avait dotés, nous cessons vraiment d'être

nous-mêmes, nous nous transformons et Dieu, à son tour, refusera peut-être de nous reconnaître...

Et le monde est rempli d'êtres qui sont animés d'une singulière défiance les uns contre les autres, qui vivent sournoisement sur la défensive et comme s'ils n'étaient ni bons ni sensibles ni aimants; ils sont malheureux et ils se plaignent de n'être pas aimés!

XXVII

Temps Perdu

"Perdu, hier, entre le lever et le coucher du soleil, deux heures d'or enchâssées chacune dans soixante minutes en diamant. On n'offre pas de récompense, car une fois perdues, on ne les retrouve plus."

Je voudrais que cette phrase, joliment enluminée sur un carton, fût glissée dans le cadre des miroirs des jeunes filles à côté du tally, du programme de bal, des photographies qui agitent leurs petits souvenirs devant les yeux de la paresseuse qui bâille, en se coiffant, entre dix et onze heures du matin. Deux heures perdues ! Ce serait peu... ce sont des heures et des jours et des mois qui sont perdus, et la difficulté serait de trouver deux heures utiles chaque jour dans ces vies frivoles où la prudence la plus humaine n'est pas observée ?

J'entendais un médecin sérieux dire que deux ans de vie mondaine suffisaient pour développer la tuberculose chez la moitié des jeunes filles qui sortent et compromettre la santé générale de l'autre moitié.

D'ailleurs, il n'est pas besoin que la science parle ! Le simple bon sens fait comprendre combien est malsaine la vie de ces enfants qui veillent la nuit et dorment le jour, et qui passent tant de temps dans l'atmosphère surchauffée et viciée des salons trop remplis. Chaussées de bas de soie et de souliers légers, vêtues de robes transparentes, elles sont exposées à des refroidissements dangereux, quand, après avoir dansé plusieurs heures, elles sortent dans la nuit par un froid de vingt-cinq sous zéro. Et la surexcitation continuelle et l'habitude déplorable de la cigarette de plus en plus répandue !

Et voilà pourtant comment sont préparées au mariage et à la maternité les jeunes filles du monde de nos jours ! Ne nous étonnons pas des catastrophes matrimoniales et du nombre croissant des orphelins dont les mères sont encore vivantes !

Mais nous n'y pouvons rien ! gémissent les mères. Le courant est trop fort, comment pouvons-nous y résister ? Tout le monde permet ce que je tolère !"

C'est là une excuse qui équivaut à celle-ci : tout le monde boit du poison, ma fille fait comme les autres, mais je lui ai recommandé d'être prudente.

Pour aider ces mères puériles et faibles, je leur dirai que, Dieu merci, tout le monde ne suit pas le courant qui les entraîne. Il y a encore des femmes chrétiennes, sensées et qui aiment assez leurs enfants pour ne pas les sacrifier à la mode et à la perversité du monde.

Elles permettent à leurs filles de sortir dans le monde mais non d'en devenir les esclaves et les victimes; elles consentent à ce qu'elles s'amuse, à la condition que le plaisir soit une distraction et non le but de leur vie. Elles exigent que cette vie soit réglée et remplie d'occupations utiles. Elles se font aider par leurs filles et leur enseignent ainsi à acquérir les vertus nécessaires aux gardiennes du foyer et aux bonnes mères. Car il serait insensé de croire qu'en ne cultivant chez les jeunes filles que la vanité, l'égoïsme et la paresse, on en fera des femmes modèles ! Quand un jeune homme a terminé ses études, si ses parents lui donnaient trois années oisives vouées à la seule recherche du plaisir, ils en feraient probablement un che-napan ! Est-ce bien plus sage de sortir une jeune fille du couvent pour la jeter dans le tourbillon mondain ? Et que les mères ne croient pas qu'il soit si difficile de réagir contre les habitudes actuelles ! On ne leur demande pas de réformer la société mais simplement d'avoir soin de leur fille : elles répondent de son âme, de son avenir, de sa santé, de son bonheur. Elles ont à remplir

vis-à-vis d'elle un devoir strict dont personne n'a le pouvoir de les dispenser.

Est-ce si pénible de garder son enfant, de faire d'elle sa compagne et son amie, de former sa conscience par des conseils et surtout par des exemples, de lui ouvrir les yeux sur les dangers de la vie frivole et sur l'impérieuse nécessité d'accepter tous ses devoirs de femme en se préparant à les remplir ?

Quand chaque mère sérieuse aura rempli consciencieusement, tendrement et jusqu'au bout son rôle de mère, la réforme de la société sera bien près d'être accomplie !

XXVIII

Attirance

Avez-vous remarqué que, lorsque nos amis sont dans la joie, célèbrent un événement heureux, nous nous tenons volontiers à l'écart après les avoir félicités : nous craignons de gêner, d'être de trop. Sont-ils malheureux au contraire, nous accourons, nous multiplions les témoignages de sympathie, sur un simple mot d'invitation, nous nous installerions chez eux : il semble que la peur d'être importuns ait complètement disparu, c'est comme s'il nous fallait notre part de leur douleur.

Il y a là, sans doute, de l'affection et une pitié bien naturelle pour ceux que nous aimons, mais il y a plus, je crois. Cette atti

rance de la douleur chez les autres, nous la trouvons, sous une autre forme, dans notre propre douleur. Avec quel soin jaloux nous la gardons, comme il nous semble qu'elle soit profanée par les sympathies banales : nous la tenons cachée comme un trésor terrible et précieux que nous aimons.

Et voyez quel regret poignant nous éprouvons, presque un remords, quand, fatalement, avec le temps, notre douleur nous quitte, que les traits de ceux que nous avons tant pleurés s'effacent et que nous pouvons, sans trembler, relire des lettres qui furent un jour pour nous des messagères de vie ou de mort. C'est donc que la douleur est un de nos biens ? Elle éveille ce qu'il y a de plus caché, de plus mystérieusement bon dans nos âmes et nous lui rendons une sorte de culte.

J'ai pensé à cela hier après avoir rencontré une personne qui m'expliquait fébrilement tous les moyens qu'elle prenait pour se distraire d'une perte douloureuse... elle m'a paru anormale, je lui voyais une âme pauvre et j'en avais pitié, de cette pitié un peu méprisante que nous inspire le mendiant qui refuse du travail.

Savoir souffrir, savoir être heureux, c'est vivre tout entier avec son âme et selon la volonté de Dieu qui a créé pour nos âmes la profondeur du bonheur et de la douleur.

Je le sais, tous nous redoutons la souffrance et nous cherchons à l'éviter, c'est

naturel et bien légitime, mais quand elle nous atteint, c'est notre noblesse de l'accepter bravement, dans toute sa tristesse, et notre générosité porte en elle sa récompense: nous ne tardons pas à sentir en nous l'action bienfaisante de la douleur: elle fond notre égoïsme et nous rapproche de tous ceux qui sont malheureux.

Et puis elle passe... le cœur le plus fidèle ne peut retenir toute sa douleur car on ne peut passer son existence dans un sanctuaire. La vie reprend ses droits, impose ses devoirs et offre de nouveau ses joies, et notre âme rassérénée se tourne vers le bonheur comme la fleur vers le soleil, et doucement il lui vient, de toute la beauté et de tout l'espoir du monde que Dieu fit pour elle, de la beauté mystérieuse des âmes, de sa propre puissance d'aimer et de donner de la joie.

Donner de la joie, c'est la leçon qu'apprend le mieux l'âme dans la douleur, mais elle ne peut donner que ce qu'elle possède et elle ne possède que ce qu'elle a su trouver.

Où? Comment? Partout, en soi et autour de soi, il y a des parcelles de bonheur: il n'y a qu'à les voir, à les recueillir et à les distribuer généreusement. Après avoir respiré le parfum des roses, vous les donnez à ceux qui ne savent où les cueillir et, ô miracle! les autres possèdent vos fleurs et vous les avez toutes encore et leur parfum ne cesse de vous réjouir.

Je voyais à l'hôpital une petite fille in-

ferme, triste et taciturne. Elle me répondait à peine et je ne parvenais à l'intéresser un peu qu'en faisant de grands frais d'imagination. L'autre jour, quand je franchis le seuil de la salle, ses yeux me cherchèrent avec une expression si joyeuse que son petit visage laid en fut transfiguré. J'approche de son lit et elle retire de sous ses couvertures quatre tulipes qu'elle me tend en disant d'une voix toute tremblante de plaisir : "C'est pour vous!"

Elle avait trouvé la bonté de son cœur et un bonheur, jusque là inconnu, dans ce geste nouveau pour elle, la pauvre, qui n'avait jamais rien eu à donner !

Nous pourrions essayer de cette méthode pour attraper du bonheur mes chères sœurs ! Donnons nos fleurs, nos sourires, notre esprit, quelquefois notre présence ; donnons notre confiance, notre bienveillance et notre amitié, et pour finir mon sermon comme il convient, nous créerons ici-bas notre petit paradis où tous les malheureux voudront entrer ! C'est la grâce que je vous souhaite . .

XXIX

Les oiseaux de Nazareth

Je regardais des livres dans une librairie à côté de deux religieuses qui choisissaient des images : — "O ma Sœur ! Voyez celle-ci !

Oh ! Puis-je en prendre trois ?" fit la plus jeune, à la fois ardente et timide. Ses yeux clairs priaient gentiment et sa bonne vieille compagne autorisa, d'un signe de tête, la grosse acquisition. Quand elles se furent éloignées, je voulus voir la jolie chose qui avait allumé cette lueur de convoitise dans les yeux de la jeune fille.

Vraiment l'image était exquise : un Jésus d'une dizaine d'années pétrit de l'argile : à côté, sur une pierre, un groupe d'oiseaux, un autre inachevé dans ses doigts mignons. Joseph, debout sur le seuil de leur petite maison regarde l'Enfant extasié qui suit des yeux un des oiseaux s'élevant dans l'espace. Tous les détails sont évocateurs : on se figure la clarté radieuse de ce ciel d'Orient enveloppant de lumière l'enfant Jésus, et Joseph intéressé et admirant le travail du petit sculpteur. Jésus lui-même regarde ses oiseaux avec complaisance, et on croit l'entendre : "Il ne leur manque que le souffle... que je voudrais les voir s'envoler !" Le père sourit d'un souhait si irréalisable. Et voilà que Jésus reprend dans ses petites mains tous les oiseaux d'argile, il se penche sur eux pour les baiser, comme font les enfants qui ont de si adorables tendresses pour les choses, et soudain, sous le souffle divin, prenant leur vie dans le désir de Jésus, les oiseaux palpitent, se transforment, deviennent des petits êtres chauds et vivants et qui s'envolent pour obéir au petit Dieu émerveillé

qui leur a dit : "Montez vers mon Père, portez-lui tout l'amour de mon coeur qui le remercie !"

J'ai acheté une de ces images, je l'ai piquée au-dessus de ma table de travail, car elle est un symbole de ce que peuvent devenir nos pensées humaines si un souffle divin les anime et leur permet de s'envoler là où leur passage laissera un rayon de lumière ou de force.

O la merveille, que dans ce monde rempli d'événements extraordinaires, de grandes actions, de personnages illustres, de travaux importants, la moindre petite action, une parole entendue au hasard, puissent avoir assez de retentissement dans les âmes pour éveiller des activités nouvelles et faire la vie meilleure !

Pour ne rien perdre de cette merveille, il suffit d'être attentif à recueillir la beauté qui, sans cesse, se dégage des âmes en gestes ou en paroles timides. Je pense aux délicieuses pensées qui éclôrent dans la cellule de la petite religieuse contemplant les oiseaux de Nazareth ; je pense aux âmes qui recevront d'elle, et peut-être un peu de cette lettre, un reflet de ces pensées et je me dis que l'artiste qui imagina la scène ravissante et la vit d'abord dans son âme, a donné la vie à plus de beauté pure et de grâce charmante qu'il ne s'en doutait peut-être, et alors, qu'y a-t-il de plus consolant que ce pouvoir, avec si peu, de faire circuler dans le monde un peu

plus de beauté et de bonté. Si vous vivez des heures tristes, vous me répondrez peut-être que nous avons la même puissance pour créer les pensées troublantes et les impressions malfaisantes ! Je ne crois pas, cependant, que le mal se produise avec la même facilité que le bien : il n'est pas si fort, il passe, il ne s'implante nulle part pour toujours, — aucune âme n'étant exclue du pardon et de la régénération, — tandis que la plus légère semence de bien, parce qu'elle est divine, germe obscurément et finit par s'épanouir dans les coeurs où l'on n'osait plus l'attendre. Voilà le secret des générosités, des dévouements imprévus qui ont jailli après avoir été longtemps invisibles et insoupçonnés. Cette certitude du bien qui ne se perd jamais rend la vie attachante et meilleure, elle nous fait plus indulgents pour les autres, plus patients avec nous-mêmes, car parfois nous nous traitons durement.

XXX

Découragement

Il faut quelquefois beaucoup de volonté et un grand courage pour accomplir toutes les tâches qui sont la trame d'une journée ordinaire, et qui, habituellement monotones et insipides, deviennent odieuses quand elles nous arrachent à la pensée qui voudrait nous absorber. Ranger du linge, reprendre des bas,

préparer le menu, donner des ordres, les répéter, en surveiller l'exécution et sentir dans son coeur une inquiétude qui le ronge, un chagrin qui le tourmente, et auxquels on refuse de s'arrêter parce que la foule des petits devoirs vous appellent, vous accrochent, enchaînent votre pensée et votre volonté c'est une fine torture qui a éprouvé bien des vertus féminines. Les vaillantes y vont de toute leur énergie en essayant de ne pas crier leur angoisse et d'être actives, attentives et patientes. Parmi elles il y en a qui ont même appris à bénir la contrainte tyrannique qui leur enlevait la liberté de s'occuper de leur chagrin. C'est que sur leur route, elles ont déjà rencontré des femmes qui, n'étant pas forcément distraites de leurs soucis ou d'une grande douleur s'y sont livrées entièrement. Délivrées des devoirs encombrants et des nombreuses responsabilités dont nous nous plaignons, mais privées aussi des bonnes tendresses exigeantes de la famille, elles ont été sans défense devant leur chagrin qui s'est emparé d'elles, les a roulées dans ses plis noirs et elles ne voient plus rien d'autre ! Tout ce qui est en dehors de lui, c'est-à-dire d'elles mêmes, est négligé et oublié, et fatalement, l'épreuve qui devait élargir leur coeur et l'attendrir en lui faisant comprendre les épreuves des autres, l'a replié en un farouche mouvement d'égoïsme qui le déforme.

Ayons pitié de ces malheureuses qui s'isolent volontairement dans la vie parce que la vie les a blessées. . . elles n'ont rien compris : ni Dieu ni la vie ni leur propre nature, et ne nous plaignons pas trop des devoirs impérieux qui nous arrachent péniblement à nos chagrins. Ils sont un dérivatif bienfaisant et ils sont extrêmement utiles au maintien de notre santé morale.

Nous sommes trop portées à nous croire un centre auquel tout doit se ramener. Soyons un centre, soit, mais un centre qui, au lieu d'absorber les rayons, les répande au dehors. Les instincts d'égoïsme auxquels nous cédon, quand nous nous désintéressons de nos devoirs immédiats, ont vite fait de nous aveugler et de nous affaiblir ; nous ne voyons plus ce que les nôtres ont droit d'attendre de nous, ou, le sentant vaguement, nous n'avons pas la force de le leur donner.

Et pendant que nous empoisonnons notre âme de nos chagrins, d'autres âmes, dont nous ignorons les appels, s'en vont sans guide dans des voies détournées, et des enfants dont la mère est vivante sont abandonnés comme des orphelins !

Cette misère, je l'ai vue et j'en ai été navrée. Les mères n'ont pas le droit ni le temps de s'absorber dans la douleur ! Elles doivent leurs larmes comme tout le reste aux enfants qui leur ont été confiées.

Le seul grand malheur réel, c'est de permettre à son âme de s'égarer dans un étroit

égoïsme qui l'empêche de réaliser le bien et le beau qui sont en elle. Comme Dieu répand sur la terre les rayons du soleil et les pluies bienfaisantes, Il envoie aux âmes la joie et la douleur; les uns et les autres sont nécessaires à l'épanouissement parfait des fleurs et des âmes. Toutes se redressent plus belles quand le soleil reparaît et, parce qu'il a plu, les fleurs ne cessent pas d'être une joie.

XXXI

Boches

J'assistai impuissante à un drame qui se joua sous mes yeux au commencement de juin. Une petite maison d'oiseaux, solidement fixée au sommet d'un arbre mort, était devenue la demeure d'un couple de rossignols gris qui venaient familièrement autour de la maison, chercher les miettes de pain que chaque repas renouvelait. Or, un matin, un grand tapage à la maisonnette attira mon attention. Un écureuil était monté, en quête, probablement, des oeufs dont ils sont friands, et trouvant l'habitation à son gré, en avait chassé les propriétaires et en gardait la porte; les oiseaux affolés volaient en faisant de grands cercles autour de l'envahisseur et poussaient des cris perçants. Mais solidement assis sur le derrière, l'écureuil les défiait: en vrai boche, il

devenait possesseur de ce qu'il avait pris parce qu'il était le plus fort.

Les oiseaux ne s'apaisèrent que vers le soir. Ils refirent un nid dans un sapin touffu, tout près de la maison et ils continuèrent avec nous leurs relations de bon voisinage, enseignant plus tard à leurs petits que nous étions des amis.

Les écureuils aussi élevèrent des enfants dans leur maison volée, et jusqu'à aujourd'hui tout semblait leur réussir malgré leur malhonnêteté ; je me disais toutefois : "Comment feront les petits pour descendre de là ? La mère va et vient, et sans la moindre hésitation elle accomplit des merveilles d'équilibre, mais elle n'a pas commencé une telle gymnastique à six semaines ?"

Il faut vous dire que l'arbre n'a pas une branche : c'est une haute et mince colonne sur laquelle une planchette soutient la maison et déborde autour en formant une plate-forme assez large. Pour en descendre, il faut un bond en bas, en calculant bien son élan pour retomber sur l'arbre et chaque fois que je vois exécuter le saut périlleux, je m'attends à une catastrophe.

Ce matin, à plusieurs reprises, il y eut, dans la maison et sur la plate-forme, des discussions, des gronderies, des coups, des cris désespérés des petits qui refusaient de se risquer et rentraient se cacher dans leur nid. La mère les ramenait au-dessus de l'abîme et les scènes recommençaient sans plus de

succès, Les parents sont inquiets et furieux. En n'écoutant que leur ambition et leur désir effréné de conquête, ils se sont aveuglés sur les conséquences d'une installation si contraire aux habitudes des écuireils et les petits paieront peut-être de leur vie leur soumission aux ordres impérieux de leurs parents.

Les hommes et les bêtes ont les mêmes défauts: c'est étonnant et humiliant de constater les ressemblances! Comment se fait-il que l'âme, dont nous sommes si fiers, ne nous ait pas élevés au-dessus de toute comparaison?

Il n'en est rien: Comme les écureuils, les hommes disent: "Ote-toi de là que je m'y mette," et s'ils sont riches et forts, ils prennent ce qui les tente et ils jouissent paisiblement du fruit de leurs injustices.

Les hommes aussi, comme les écureuils, manquent de discernement. S'illusionnant sur les capacités et les forces de leurs enfants, ils exigent d'eux un travail au-dessus de leur âge, et si tant d'enfants sont ignorants quand ils vivent près des écoles, c'est que les parents les exploitent et préparent, sans s'en douter, des révoltés, qui, un jour, demanderont compte à la société de l'égoïsme et de la bêtise de leurs parents.

Et chez nous, comme chez les oiseaux, il y a des êtres courageux que rien n'abat: vaincus, chassés, ruinés, ils recommencent bravement leur vie; reconnaissant l'erreur

d'attirer l'attention des envieux, ils refont leurs nids dans l'ombre d'une vie retirée et y élèvent leur famille en édifiant une fortune modeste et sûre.

Chez les hommes et chez les bêtes, il existe des êtres de proie cruels et malfaisants, toujours à l'affût pour profiter des erreurs et des imprudences, intriguant toujours pour abuser de la générosité et de la confiance des autres.

Ils sont quelquefois les instruments de leur propre perte et, comme dans le cas de mes petits écureuils, leurs crimes retombent sur la tête de leurs enfants et leur succès apparent est éphémère.

Mes chers lecteurs, quand on flâne dans une solitude agreste, on ne peut guère qu'observer les curieuses petites créatures qui nous entourent et l'on fait des rapprochements dont je m'excuse auprès des grands orgueilleux qui se croient toujours les seigneurs de la Création!

XXXII

Les Oeillets de Madame Goderre

Il y avait si longtemps que les commères du village avaient décidé que Joseph Brisard épouserait la veuve Goderre, que l'émotion fut grande, mais non la surprise, en voyant le bonhomme traverser la grand'rue avec un oeillet blanc à sa boutonnière. Or,

de ces oeillets il n'y en avait que dans le jardin de Mame Goderre et elle n'en donnait jamais à personne ! Vous saisissez ? On avait là la preuve évidente que Joseph Brisard avait fait la grande demande et qu'il avait été agréé. D'un perron à l'autre, la nouvelle se transmettait et les commentaires étaient animés et d'ailleurs bienveillants.

Veufs tous deux, vieux tous les deux, ils avaient chacun un peu d'argent et, de l'avis de ces sages bavardes, ils se convenaient parfaitement.

La demande en mariage avait été simple et brève : — "Je suis sûr que vous êtes une bonne femme Mame Goderre et sans me vanter, je vous ferais un bon mari. Voulez-vous qu'on se marie ?" Elle avait dit oui, sans phrase et sans émotion apparente. Mais, s'attendant à cette démarche, elle avait compté qu'un peu de sentiment serait de la partie ; elle se rappela, involontairement, la déclaration si tendre de son Georges, trente ans avant et elle soupira. Joseph Brisard, de son côté, était désappointé : il admirait sincèrement la femme de son ancien ami, mais il aurait aimé qu'elle parût un peu émue. Ah ! comme elle était gentille, sa petite blonde d'autrefois, quand il lui avait demandé d'être sa femme ! Et comme il tremblait lui, déjà mûr, craignant d'être refusé par l'enfant de dix-huit ans. Il soupira aussi, mais il secoua vivement l'espèce de gêne qui suivit leur accord si peu sentimen-

tal. Quand il s'en alla, elle l'accompagna dans l'allée du jardin il lui demanda un oeillet blanc qu'elle épingla à sa boutonnière.

Le soir, à huit heures, il arrivait, toujours fleuri, mais d'un oeillet un peu fané que vit de suite sa solide fiancée qui ne donnait pas ses fleurs pour les voir mourir ! — "Georges l'aurait mis dans l'eau," — pensa-t-elle.

Le bonhomme, installé dans une grande berceuse, demanda la permission de fumer, et pendant qu'il bourrait sa pipe, madame Goderre tirait à elle son tricot, et tout à coup, involontairement, elle laissa échapper sa pensée : — "Georges ne fumait jamais !" — Surpris, décontenancé, il retira sa pipe. — Vous me l'aviez permis... — Oh ! pardon, continuez, je vous en prie, oui, je vous l'ai permis et je veux que vous fumiez, Jos !

Jos ! — elle l'avait appelé Jos, comme faisait sa petite Luce ; le nom lui revenait avec des intonations caressantes, et mû par une répugnance à mêler le passé au présent : — Peut-être, fit-il lentement et en cherchant ses mots, peut-être mame Goderre, comme nous ne sommes plus jeunes, vaudrait-il mieux m'appeler Joseph, vous ne trouvez pas que ça convient mieux à un homme de mon âge ? —

La conversation ne fut pas bien animée : leurs souvenirs de jeunesse persistaient à tendre entre eux un voile, et distraits, tirés en arrière par leur passé heureux et lointain, ils n'arrivaient pas à être franchement et

cordialement attentifs l'un à l'autre. Quand dix heures sonnèrent, il se leva prit son chapeau, hésita, fit trois pas, revint, et prenant son courage à deux mains : — Il n'y a rien pour retarder notre mariage, Charlotte, si vous fixiez le jour ? — Elle eut un choc : interdite, étourdie, il lui sembla que la parole l'abandonnait, mais tout à coup, elle vit clairement que ce mariage était impossible, et elle le lui dit bien doucement : elle l'estimait bien, mais jamais elle ne pourrait ainsi abandonner son Georges, elle était sûre que lui ne se serait pas remarié si elle fut partie la première. "Et, j'ai l'impression, ajouta-t-elle, que vous éprouvez la même chose que moi : nous ne serons pas heureux." — Il ne dit ni oui, ni non, il tournait son chapeau. Enfin, lui tendant la main : — Nous avons le temps d'y réfléchir, vous changerez peut-être d'idée ? — Et il partit, la laissant un peu dépitée qu'il ait pris son refus si tranquillement.

Deux jours après, la voisine de Madame Goderre, n'y tenant plus, arriva avec son tricot pour une "petite jase." Toute frétilante de curiosité, elle avait à peine enlevé son chapeau qu'elle félicitait son amie et lui demandait à quand le mariage. — Jamais, répondit la veuve. C'est vrai que Joseph Brisard m'a demandée, mais j'ai refusé : je ne puis me décider. Je passerais ma vie à me tourmenter et à me dire que Georges m'accuse d'infidélité...

L'autre éclata de rire : — “Quelle bêtise, mame Goderre! Votre mari! Il était comme tous les autres: il vous aimait bien, mais il vous aurait vite oubliée, et quand à ce que vous faites maintenant, ça ne le tracasse plus! N'allez pas manquer une telle chance! Joseph Brisard est riche, il n'a ni parents, ni enfants, vous non plus; c'est un bon et honnête homme; il a besoin d'une femme comme vous pour avoir mieux soin de lui que sa première, une petite sans-dessein qui ne lui a jamais donné de confort. Mariez-vous, ma chère amie, c'est triste de vieillir toute seule.”

— “Elle a peut-être raison,” se disait la veuve en prenant son souper solitaire, “et si je savais que Georges...”

Le soir, ne pouvant dormir, elle était dans l'obscurité près de sa fenêtre ouverte, et dans le silence, la conversation de ses deux voisines lui arrivait très distincte : — Son Georges! Non, il n'aurait pas été veuf longtemps, et ça ne lui coûtait pas de faire de l'oeil aux femmes ! Je le vois encore passer, le matin, avec ses oeillets blancs, qu'il donnait en passant à la petite femme du vieux Brisard et ça jacassait à la barrière !! Je crois bien qu'il n'y avait là que des oeillets et des oeilades, mais c'est pas pour un homme comme lui qu'il faut que sa femme s'enterre! Ah ! Non !”

Ses oeillets!... Son Georges les donnait à cette petite écervelée! Ce fut un rude

coup pour la veuve! Mais la réaction fut salubre. Quand elle eut recouvré son aplomb, elle fit de si jolis saluts à Brisard qu'il comprit que le vent avait tourné, et que bientôt il mènerait à l'autel une madame Brisard qui ne se laisserait plus inquiéter par les fantômes.

XXXIII

Le Sorcier

Le beau lac Tremblant, aux eaux profondes et agitées, étendait maintenant sous nos yeux ravis sa surface bleue dans laquelle ses îles baignaient comme d'immenses corbeilles vertes. Nous avions atteint l'extrémité nord, et voilà que, sous les arbres qui se rejoignaient et en dissimulaient l'entrée, nous pénétrâmes dans la Rivière Cachée, si bien nommée, où nous glissions parmi la verdure des juncs et des nénuphars.

Les rives, aux tournants imprévus, étaient couvertes de fleurs et peuplées d'écureuils gris, d'oiseaux innombrables et de grands papillons qui venaient jusqu'à nous et se posaient sur les hautes herbes que le canot couchait sur notre passage et qui se relevaient gracieusement après ce bain forcé: des insectes bleus ou dorés, d'un éclat métallique, se posaient sur nous en fredonnant leur petite chanson monotone.

Je revivais des impressions d'enfance: j'avais voyagé, en lisant, dans des pays semblables à celui-ci, où, la nuit, les fées venaient animer la solitude et jouer avec les rayons de lune.

En repassant le long du mont Tremblant, les légendes du grand Manitou Ewitchi, puissant, magnifique et terrible me revinrent à l'esprit, et je me perdais dans ces rêveries fantastiques, quand le vieux Moïse, notre guide, mit en fuite la divinité sauvage en me demandant à quoi je "jonglais."

Et plutôt que de lui avouer mes "jongleries," je le questionnai, et il se mit à se raconter avec une langue et une verve inimitables.

La centaine d'ours tués, les têtes de loups payées par le gouvernement, les pêches mirobolantes, toute sa vie aventureuse de campeur et de trappeur dans la forêt sauvage me furent présentées en tableaux vivants que je n'oublierai pas.

— On m'a dit, monsieur Fleury, que vous aviez le don de découvrir les sources ?

— Bédame, oui, j'suit un sourcier. Mais ça, Madame, c'est pas forçant. A soixante-quinze ans, que j'aurai faites le quinze août, c'est une ouvrage plus douce que de coucher un âbre à terre ou de tuer un ours."

Je voulais me renseigner et mes questions se multipliaient.

— Voilà, c'est ben difficile de vous expliquer clairement comment la baguette sent l'eau; si vous voulez venir avec moi, ce soir,

je vous ferai voëre: rien comme de voere avec ses yeux, et m'est avis que si le bon Dieu se cachait un peu moins, il y aurait moins d'incroyants."

Et le soir nous vit, le vieux Moïse et moi, monter, par le bois, le sentier pierreux qui va rejoindre la grande route. Au bruit de nos pas, les perdrix se levaient et s'enfuyaient, les écureuils regagnaient les sommets, et les oiseaux sifflaient avec impertinence en s'avertissant de notre passage.

Devinaient-ils que nous allions à la recherche d'un filet d'eau avec nos branches de coudrier, et que par la magie de nos petites baguettes nous prétendions connaître avec certitude l'endroit d'où l'eau jaillirait dès qu'on y creuserait?

Curieuse, un peu incrédule, tenant avec fierté mes petites branchettes taillées en fourches, je suivais mon guide, en m'extasiant sur la beauté du soleil qui disparaissait derrière la montagne incendiant le ciel et le lac.

Le bonhomme me fit signe d'arrêter. Il tenait fortement, de chaque main, les deux branchettes latérales et la branche principale pointait en haut. Très lentement, comme s'il accomplissait un rite, il se mit à marcher, et je ne perdais par des yeux le bois magique. Et voilà que je le vois s'animer, trembler, puis d'un mouvement continu s'incliner vers la terre: on sentait, on voyait la résistance que lui opposait les mains serrées du sour-

cier, si bien que la baguette se brisa, non sans que le bout dirigé d'abord vers le ciel ne se fut tout à fait tourné vers le sol. Il recommença sa démonstration plusieurs fois, avec la même solennité et le même succès, et il me proposa de l'imiter.

C'est la foi qui me manque ou le don ? Ma baguette n'eut pas même un frisson. Hélas ! je n'ai pas le fluide merveilleux qui guide les âmes vers les sources d'eau vive ! Mais j'ai acquis une certitude parce que j'ai vu le miracle. Il a raison, le vieux Moïse. Rien comme de voëre !

Je crois aux sourceiers désormais : ce sont des êtres privilégiés et un peu sorciers, c'est du moins ce qu'ils croient en leur for intérieur.

XXXIV

Le Secret Rongeur

Parmi les douleurs de toutes sortes qui blessent les âmes humaines, l'une des plus cruelles est celle qui, à tout prix, veut se cacher afin de n'être pas devinée.

Tapie dans le coeur, comme une bête mal-faisante, sans cesse elle le ronge, interrompant le sommeil, la nuit, et mordant et griffant, le jour, quand on espère avoir trouvé une heure d'oubli.

Le coeur, tourmenté sans cesse, ne s'habitue pas à cette torture, la pensée toujours

ramenée vers elle est incapable de se fixer ailleurs.

Cependant la pièce où chacun de nous joue son rôle forcé continue à se dérouler: on attend vos réponses, on vous regarde agir: on s'étonnerait et on se scandaliserait si vos sourires et vos paroles n'étaient pas d'accord avec le personnage heureux de la pièce que vous représentez. Les jours s'en vont, les saisons changent, mais le chagrin demeure: vos yeux se remplissent de larmes à tout ce qui le rappelle, et le cœur est si lourd, si lourd que vous épuisez vos forces à le porter en vous.

Les années guériront-elles la plaie douloureuse? Pas dans les âmes profondes où les racines d'un sentiment atteignent le fond même du cœur.

La mort de l'être le plus aimé ne cause pas cette amertume de la douleur, car nous restons étroitement unis à nos morts si nous les gardons de l'oubli.

Non ce qui passe sur le cœur comme un feu dévastateur, laissant derrière lui un désert aride où plus rien ne fleurira, c'est la trahison d'un ami en qui reposait la confiance entière: vous supporteriez peut-être une diminution de son amitié; vous ne pouvez endurer qu'il soit méprisable! D'être forcée de lui retirer votre estime est plus douloureux que de le voir s'éloigner de vous.

La sécurité des jours passés vous supplicie, elle reposait sur le mensonge: détours, ruses

et tromperies, vous revivez le tout et votre coeur essaie en vain de ne pas croire à tant de duplicité.

La pensée que, pendant que vous lui prodiguez les trésors d'une affection confiante, il vous jouait la comédie de la sincérité et de la vertu, est un venin qui empoisonne toutes vos relations d'amitié. Celui que vous aviez mis si haut était indigne de votre estime, les autres, tous les autres la méritent-ils davantage ?

Chez un grand nombre, ce doute engendre la dureté: les protestations les font sourire, les larmes ne les émeuvent plus: ils ne peuvent plus croire! Comédie! Comédie! crie en eux leur chagrin, le bourreau qui refuse de les quitter et qui ne veut pas se taire!

Cette trahison pèse sur leur vie comme une malédiction qui la ruine et qu'ils n'ont pas méritée. Ils s'indignent de leur impuissance devant cette injustice, ils sont scandalisés des succès du traître qui, au dehors, continue ses mensonges et vole l'estime de ceux qui l'admirent. Parce qu'il n'a ni coeur, ni honneur, c'est lui qui est heureux ?

Ces réflexions sont les échos de tant de confidences entendues de tant de drames devinés! Que nous en frôlons de ces douleurs dissimulées sous des sourires, de ces vies brisées sans que rien n'y paraisse aux yeux distraits.

Presque toujours les victimes des traîtres et des menteurs sont des êtres sincères, qui

ne soupçonnent pas les bassesses dont ils sont eux-mêmes incapables.

XXXV

Chaleur

L'ombre enfin descend sur la terre brûlée et séchée par la chaleur : des bouffées de vent chaud passent sur nous avec leurs rumeurs et leur parfum, et puis elles s'en vont ailleurs et plus une feuille ne bouge. Une fumée bleue et légère comme une fine mousseline adoucit tous les contours : c'est le repos, le silence, mais toujours cette chaleur torride qui accable les corps et les âmes!

Nous sommes livrés sans défense à ce qui déprime le corps et comme alors notre âme devient molle et sans ressort! L'impatience l'agite, l'effort lui répugne, toutes les concessions plutôt qu'un geste de résistance, et ceux qui dépendent de nous, enfants, serviteurs, employés, profitent de cette inertie qu'ils devinent, et c'est la source de difficultés qu'une fermeté raisonnée et égale aurait pu éviter.

L'énervement et l'agitation d'une âme faible et peu maîtresse d'elle-même se communiquent à son entourage comme une maladie contagieuse : les petits surtout les sentent et les reflètent immédiatement.

et tromperies, vous revivez le tout et votre coeur essaie en vain de ne pas croire à tant de duplicité.

La pensée que, pendant que vous lui prodiguez les trésors d'une affection confiante, il vous jouait la comédie de la sincérité et de la vertu, est un venin qui empoisonne toutes vos relations d'amitié. Celui que vous aviez mis si haut était indigne de votre estime, les autres, tous les autres la méritent-ils davantage ?

Chez un grand nombre, ce doute engendre la dureté : les protestations les font sourire, les larmes ne les émeuvent plus : ils ne peuvent plus croire ! Comédie ! Comédie ! crie en eux leur chagrin, le bourreau qui refuse de les quitter et qui ne veut pas se taire !

Cette trahison pèse sur leur vie comme une malédiction qui la ruine et qu'ils n'ont pas méritée. Ils s'indignent de leur impuissance devant cette injustice, ils sont scandalisés des succès du traître qui, au dehors, continue ses mensonges et vole l'estime de ceux qui l'admirent. Parce qu'il n'a ni coeur, ni honneur, c'est lui qui est heureux ?

Ces réflexions sont les échos de tant de confidences entendues de tant de drames devinés ! Que nous en frôlons de ces douleurs dissimulées sous des sourires, de ces vies brisées sans que rien n'y paraisse aux yeux distraits.

Presque toujours les victimes des traîtres et des menteurs sont des êtres sincères, qui

ne soupçonnent pas les bassesses dont ils sont eux-mêmes incapables.

XXXV

Chaleur

L'ombre enfin descend sur la terre brûlée et séchée par la chaleur : des bouffées de vent chaud passent sur nous avec leurs rumeurs et leur parfum, et puis elles s'en vont ailleurs et plus une feuille ne bouge. Une fumée bleue et légère comme une fine mous-seline adoucit tous les contours : c'est le repos, le silence, mais toujours cette chaleur torride qui accable les corps et les âmes!

Nous sommes livrés sans défense à ce qui déprime le corps et comme alors notre âme devient molle et sans ressort! L'impatience l'agite, l'effort lui répugne, toutes les concessions plutôt qu'un geste de résistance, et ceux qui dépendent de nous, enfants, serviteurs, employés, profitent de cette inertie qu'ils devinent, et c'est la source de difficultés qu'une fermeté raisonnée et égale aurait pu éviter.

L'énervement et l'agitation d'une âme faible et peu maîtresse d'elle-même se communiquent à son entourage comme une maladie contagieuse : les petits surtout les sentent et les reflètent immédiatement.

L'âme dirigeante d'une famille crée l'atmosphère de la maison où les jeunes âmes conciliantes ou exigeantes, paisibles ou tapageuses, généreuses ou mesquines reçoivent une première formation qui ne s'effacera plus.

Alors, il ne faut pas permettre à la température d'influer trop sur nos dispositions morales, et notre volonté d'été doit être aussi ferme et aussi raisonnable que si la chaleur n'était pas fatigante.

Une volonté raisonnable n'insiste pas sur les minuties, ne se disperse pas sur les détails; elle ne risque pas d'épuiser la soumission pour des vétilles et de n'en plus trouver pour les choses importantes.

En tout temps on a le devoir d'exiger que les enfants soient obéissants, respectueux, absolument vénéralés. Ensuite, fermons les yeux sur les choses secondaires. Ayons pitié de leur faiblesse : la chaleur les fatigue, et les énerve comme nous.

J'ai vu des grandes personnes bousculer et rudoyer des enfants pour un vêtement sali, un bas percé. On parle rudement aux petits et l'on s'étonne qu'à leur tour ils soient grossiers. L'impatience provoque l'insolence et l'injustice fait naître la révolte.

Quel calme et quelle réflexion la mère doit avoir pour n'être jamais injuste, pour ne pas laisser percer une préférence, pour ne pas humilier inutilement, pour ne pas donner

raison à celui qui a tort mais qui est le plus rusé et le plus habile.

L'oeuvre difficile et si longue de l'éducation commence par la propre rééducation de la mère. Pour réussir dans sa tâche compliquée et délicate, il faut de toute nécessité qu'elle pratique ce qu'elle enseigne. Tous les défauts y passent : elle est le point de mire de ses enfants et vous savez avec quelle finesse ils observent.

Ils ne formulent pas toujours leurs observations qui sont souvent des accusations, mais rien de leur échappe et ils s'autorisent de l'exemple de leurs parents pour échapper à leur direction.

Aidons les enfants à trouver leur âme : que leur petite conscience éveillée et éclairée, soit notre aide la plus efficace. Si les mères pouvaient comprendre à quel point leur tâche serait simplifiée si chez tous les petits enfants le sens chrétien était développé par elles.

XXXVI

La Grace

Le soleil a disparu derrière les montagnes en laissant aux nuages de flamboyantes rouges, les vagues moirées du lac reflètent le ciel mauve et rose, et l'ombre du soir fait paraître plus sombres et plus sévères les vieux sapins dont la tête plonge dans l'eau

ransparente. Voilà que, dans le silence de l'immensité sauvage, arrive de très loin, apporté par le vent, le son affaibli de l'angelus dont la prière passe sur le monde : elle se mêle au mystère de la forêt, à la blancheur des routes indécises, au charme des montagnes baignées de brume bleuetée et vaporeuse, et sa voix éveille en nous la pensée des choses éternelles. Car nous ne ressemblons pas à celui qui disait : "Mon bonheur, c'est de ne jamais penser à mon âme!" — Quelle tristesse! Comme il faut avoir gravement offensé les autres et s'être offensé soi-même pour en arriver là ! L'âme qui se repose dans la solitude ne se fuit pas et les cloches du soir évoquent pour elle le bon souvenir de ceux qu'elle aimait et dont les yeux adorés ne pleurent plus ces larmes qui brûlent les paupières et le cœur.

La cloche si lointaine, flottante comme un rêve, grave comme un adieu, nous dit que nous sommes tous des passants sur la terre, que nous nous inquiétons de bien des choses vaines, que Dieu veille et nous aime, même quand nous sommes tristes de nous croire abandonnés. Car il y a des heures, que nous connaissons tous, où nous sentons davantage le poids de la chaîne, où les confidences de tant de cœurs torturés nous accablent, et il semble que les lames les plus aiguës de la douleur séparent les chairs, le cœur et l'esprit. C'est comme si, en s'éloignant du bruit et du tumulte de l'existence agitée,

nous pouvions entendre plus distinctement la grande lamentation humaine qui regrette sans cesse ce qu'elle a perdu et soupire en vain après l'inaccessible.

Et tous les secrets surpris ou confiés passent devant nos yeux : les déceptions de l'amour, les trahisons de l'amitié, les arrachements de la mort, l'étreinte brutale de la misère, les meilleurs élans repoussés, la lassitude de l'effort quotidien, l'inutilité des dévouements, le remords des choses faites, l'effroi des choses à faire ! Au milieu de cette houle qui monte, l'âme éperdue chancelle, touchée par le doute : cette vie est elle vraiment un bienfait ? Pourquoi toute cette souffrance imposée à des malheureux qui n'ont pas demandé à vivre ?

C'est une petite agonie dans les ténèbres... mais la cloche tinte et l'ange vient qui répond à la plainte et nous apporte la grâce. La grâce ! Le fluide mystérieux et divin, qui ranime et console, assure la foi, aide à dominer son mal et à vaincre le mal.

Nous sommes agités, bruyants, et la grâce nous est souvent offerte sans que nous nous en doutions, et elle passe... Et quand la tristesse de la vie nous accable, nous sentons notre faiblesse et nous nous laissons écraser... mais l'angelus sonne dans l'air silencieux, une petite source chante sur la pente d'un roc gris, ou c'est une parole ardente disant une profonde vérité, peut-être la plainte des feuilles agitées dans la nuit...

Dieu se sert de toutes ses voix pour nous parler, et ses anges invisibles font briller de nouveau dans nos âmes la lumière qui éclaire tous les doutes et nous remplit soudain d'une joie inexprimable.

Nous savons maintenant que tout est bien, que tout est pour le mieux, puisque l'Amour veille sur le monde et que nos âmes vivent de l'amour qu'elles donnent comme le soleil donne sa chaleur.

C'est la grâce, c'est l'amour et c'est la joie; c'est le refus de l'âme de désespérer et c'est la foi sereine et inébranlable; et parce qu'elle nous est si nécessaire, Dieu ne cesse de la distribuer aux pauvres âmes qui se laissent troubler par les apparences.

Veillons, soyons attentifs, arrêtons les anges au passage : ils nous donnent toujours ce qui nous aide à vivre mieux et à croire, quand même tout, que la vie est bonne...

XXXVII

Dans le Brouillard au bord de la mer

Le brouillard vient du large, il monte lentement de la grève, enveloppant les formes, effaçant les lignes : tout est blanc, vaporeux, et dans l'air refroidi passe un grand frisson. Il me semble que le brouillard va me prendre aussi et me dissoudre. Roulée dans un chaud manteau, je reste tout de même dehors, regardant le spectacle étrange de la nuit noire

et du brouillard blanc s'emparant de la terre où rien ne bouge... pas même les vagues invisibles qui dorment. Les oiseaux et les enfants sont au nid, à peine distingue-t-on des lueurs vagues derrière des fenêtres closes qu'on ne voit pas. Suis-je donc la seule au village à braver l'énorme fantôme rampant, qui, inlassablement, s'avance? Et voilà que de loin m'arrive le petit air de Schumann que j'aime, celui qui recommence sans cesse, plaintif, doux et monotone comme le regret des bonheurs rêvés.

Un silence... l'ouate blanche épaissit, et l'air recommence, sur le violon cette fois, avec le piano qui accompagne en sourdine. Dans l'étrange solitude voilée où rien de familier ne se dessine, j'écoute mes pensées transformées en esprits chanteurs qui reprennent l'air triste et doux pleurant les songes défunts.

Encore un profond silence après des arpegges tremblants, comme une chute d'ailes blessées. Que se disent donc les deux, qui, de la-haut, laissent descendre vers moi cette musique qui recommence encore? Se souviendront-ils toujours de ce soir unique où peut-être le coeur de chacun eut besoin de la musique dans le brouillard pour se faire mieux comprendre?

Le motif a été repris et interrompu plusieurs fois, puis dans les soupirs du violon, il est devenu si éteint, si lointain, que sûrement il

se mourait... et je n'ai plus rien entendu que le battement de mon coeur qui vivait, lui!

Le silence fut quelque chose de grand, d'infiniment triste dans cette blancheur impalpable qu'aucune étoile n'éclairait, qu'aucune ligne ne traversait, et je pus me croire toute seule dans un grand monde fini.

Malgré le froid et la vague angoisse, je restai là, attendant une lueur, la lueur que nous ne renonçons jamais à attendre! Mais rien ne vint! Le brouillard épaissi pénétrait comme de la pluie: je rentrai transie, toutes mes pensées étouffées par ces vapeurs glacées et je bénis le sommeil qui me ferait oublier la profonde tristesse de la nuit.

Tous, dans notre vie morale, nous avons été perdus dans des brouillards semblables, ou disparaissait la trace même des indicateurs et des soutiens ordinaires. Les lumières du ciel étaient éteintes, les choses familières devenues étrangères, et nous restions solitaires, glacés, silencieux, ne voyant plus notre but, incapables de décider quelle route prendre!

Mais derrière les brouillards de la terre, il y a toujours le grand soleil qui finit par pénétrer, et le vent survenant roule les masses blanches pour les dissiper dans l'espace. Et derrière les brouillards de l'âme, il y a toujours la Vérité, une, immuable et parfaitement claire, pourvu que notre conscience reste droite et veuille fermement s'affranchir des pensées troublantes et vagues que

notre imprévoyance a laissées libres d'envahir notre esprit. Au fond, ce qui importe, quoi qu'il arrive, c'est la volonté de faire son devoir quoi qu'il en coûte, même quand on ne peut pas comprendre pourquoi il nous fut imposé.

XXXVIII

La Petite Marie

C'est samedi au petit jour et la maisonnée est en ébullition. Chacun a déjeuné sur le pouce et le père Trudaine se prépare à partir pour le marché. Le cheval piétine dans la cour remplie de piailllements et d'ailes agitées; la basse-cour est de belle humeur et coquette au soleil; les pigeons volent en rond et s'appellent tendrement, le gros chien de la ferme a décidé d'aller lui aussi faire son petit tour à la ville; il saute au nez du cheval et sa queue éloquente décrit à son ami tout le plaisir qu'il se promet en trottant ces trois lieues dans la poussière de la grande route.

Le bonhomme Trudaine a placé sa dernière cage de poulets dans la charrette avec impatience : — Voyons, Julie, as-tu betôt fini de t'astiquer? La journée s'annonce chaude et j'ai ben de quoi faire à la ville!

Julie arrive enfin, pimpante et, Dieu lui pardonne! poudrée, fardée, parfumée et frisée

comme une actrice de cinq sous ! Son père la reluque narquoisement. — Cré bateau ! qu'on s'est enjolivée, la Julie ! C'est pas pour dire, mais y a semblance que t'en as mis un peu trop ! —

Boudeuse, Julie grimpe dans la charrette sans répondre et ils partent aux joyeux aboiements du chien qui s'est chargé de tous les bonjours.

Marie, sur le seuil, regarde longtemps la poussière soulevée par le lourd véhicule. Elle aimerait bien aller quelquefois à Sorel, mais ce n'est jamais son tour et Julie lui a brutalement expliqué pourquoi hier.

— T'as pas d'orgueil de vouloir te montrer à la ville ! Pauvre fille ! tu ferais rire de toi ! —

Elle n'est pourtant pas ridicule, la petite Marie. A la suite d'un accident, elle boîtte et elle a une hanche plus haute que l'autre, mais elle a un petit visage frais et rond que des yeux doux et rieurs éclairent comme des étoiles.

Elle secoue l'ombre du souvenir triste et elle se met avec ardeur au travail. Il y a les volailles à soigner, les vaches à traire, la cuisine et toute la maison à ranger et elle se hâte afin de profiter de son jour de congé. Elle pourra lire dans le livre de prix où est décrite la campagne qu'elle a sous les yeux et où sont presque photographiées ses voisines et elle-même.

L'après-midi vint et Marie, à l'ombre d'un gros pommier, lisait attentivement quand un vieillard qu'elle reconnut pour un prétendu "jeteux de sort" s'arrêta pour lui demander à boire. Il était fatigué, poussiéreux, mais il n'avait pas du tout l'air méchant, et la bonne petite lui offrit la fraîcheur de son arbre pendant qu'elle lui chercherait de quoi manger et se rafraîchir. Il but avec avidité le bon lait froid et il mit le pain dans son panier. — T'as donc pas peur de moi, la p'tite? — Non, monsieur, comme vous voyez. — Pourtant que les gens de par icitte prétendent que je jette des sorts? — C'est des bêtises et je sais que c'est pas vrai. — Comment que tu sais, si sûr que ça? — J'veus ai vu dire votre chapelet à l'église et je sais que les jeteux de sort c'est les amis du démon et ils ne prient pas dans les églises. — Regardez-moi ça! c'est gros comme rien et ça raisonne comme un livre! fait le bonhomme tout réjoui. Ben, moi, vois-tu, j'suis pas accoutumé de rencontrer quelqu'un qui se sauve pas quand j'arrive ou qui lâche pas son chien sur moi, et vrai de vrai, ça me fait plaisir d'être si bien reçu. Je t'le revaudrai ce plaisir-là et tu te souviendras de moi et ce sera pas pour m'en vouloir. —

Il partit reposé, content, et Marie avait dans son cœur toute la joie du vieux et toute la douceur de sa bonne action. L'automne passa et le long hiver et un nouveau printemps, et un jour que la bonne odeur du

foin coupé embaumait la brise de juin, le père Trudaine reçut une lettre d'allure importante et il appela Marie, la savante de la famille.

C'était un notaire de Richelieu qui informait monsieur Louis Trudaine qu'un vieillard du nom de Joseph Chesné était mort et léguait "tout son avoir" à Marie Trudaine qui était la meilleure et la plus intelligente petite fille qu'il connût. Et cet "avoir" consistait en une somme de trois cent vingt-cinq dollars! Marie n'en croyait pas ses jolis yeux et elle appela Julie pour relire la lettre du notaire. — Pas de danger, grogna l'acide Julie, qu'il me tombe une chance comme celle-là à moi !

XXXIX

Le petit brin de confiance

Septembre dévide trop rapidement son ruban de journées capricieuses aux ciels indécis où roulent des nuées d'orage sur des étendues bleues.

Les montagnes sont éblouissantes: toute la gamme du rose au rouge des érables se marie aux ors des ormes, aux bronzes des chênes, aux verts des épinettes et des sapins. Les arbres sont touffus comme en été et il n'y a que les grands vents pour leur arracher quelques feuilles.

Le jour, tout est lumière et splendeur, mais les soirées sont tristes malgré le nombre et la clarté des étoiles. Les montagnes se dressent sombres et tragiques au-dessus du petit lac profond et les feuilles, peureuses, frissonnent dans le vent, dont les longues plaintes montent et descendent lamentablement. Ce grand silence des soirs où, seul, le vent élève la voix, est très impressionnant. Dès neuf heures, la dernière lumière du village s'éteint; vous avez l'impression de veiller seule dans la nuit et la tristesse douce, celle que vous aimez, veille avec vous; elle est venue, chargée du souvenir de toutes les beautés que vous possédiez et qui vous ont été enlevées, comme les feuilles d'automne, dans toute leur grâce attachante.

Aimons le silence et la tristesse des soirs solitaires, ils sont bienfaisants pourvu que s'y mêle le "petit brin de confiance" dont parle si joliment Madame de Sévigné.

Ce joli brin de confiance, ne nous le laissons jamais enlever: gardons-le jusqu'au seuil de la porte qui s'ouvrira pour nous sur l'autre monde où tous nos espoirs seront réalisés.

Il faut nous en fleurir, afin que les autres, le voyant si vivant et robuste, même dans la tempête, même dans le frimas, nous demandent où, eux aussi, pourraient le cueillir. C'est en le leur expliquant que nous devenons pour eux une bénédiction. Ceux qui allaient se désespérer voient leur erreur, ceux

qui s'absorbaient en des regrets stériles relèvent la tête et entendent les voix de la vie qui leur crient d'agir et de marcher courageusement.

Nous passons parfois près des pauvres êtres qui détournent la tête pour ne pas voir notre beau brin de confiance. Amers et méprisants: "Ils n'ont pas souffert, disent-ils, ceux qui continuent à espérer et à sourire, mais nous, nous que la vie accable, ne saurions que faire de cette chimérique confiance!"

Ils sont les plus à plaindre, mais ils ne sont pas méprisables. Ils croient tout perdu, mais comme jamais rien n'est vraiment perdu, il faut, bien doucement, ramener l'espérance dans leur coeur, leur donner, presque malgré eux, notre brin de confiance, le leur épingle sur la poitrine, les aimer, leur rendre la vie un peu plus douce, afin qu'ils se reprennent à l'aimer, puisque quand même, il faut vivre!

Ayons tous confiance, non seulement dans la vie mais ayons confiance dans le mystère qui nous trouble et nous déconcerte. Comme ils sont inutiles nos éternels pourquoi auxquels rien ne répond ! Nous comprendrons plus tard... notre curiosité nous dispose à la révolte et c'est elle surtout qui nous rend malheureux.

Il est tellement plus simple d'accepter ce qui nous vient, sans amertume, sans récriminations, comme nous acceptons les variations de temps, avec la certitude que tout est

bien, même ce qui nous fait mal et que des bénédictions miraculeuses sortiront de nos larmes.

Si nous pouvions croire profondément que "le palais et l'étable, le poêle du pauvre et le lit du malade, tout est situé sous le même ciel, purifié et gardé par la même Puissance infinie."

XL

Sur l'eau

Il faisait très chaud, nous laissions le canot descendre lentement le courant, cherchant l'ombre des vieux saules du rivage : nous nous gardions bien de parler : mon compagnon, pour ne pas effaroucher le poisson, et moi pour ne pas mettre en fuite les pensées que le silence éveille. Nous atteignîmes ainsi un élargissement de la rivière, un étang tout fleuri de beaux nénuphars blancs : quelques-uns, grands ouverts, délicats comme des bijoux, dressaient leur tige brume au-dessus de l'eau somnolente, d'autres effleuraient à peine la surface lisse de l'étang, je les voyais remuer en cadence avec des gestes gracieux de nageurs; et il y en avait dont les fleurs complètement recouvertes paraissaient écrasées sous le poids de l'eau verte et immobile.

J'ai vu là une image de notre esprit rempli de pensées aux floraisons si variées!

Quelques-unes sont achevées, épanouies, comme les beaux nénuphars que la brise indolente balance au-dessus de l'eau; il en est d'incomplètes qu'on laisse flotter avec paresse à fleur d'esprit et dont on aime le murmure vague, sans chercher à en bien saisir le sens. Et tant d'autres qui germent mystérieusement au fond de notre esprit et qui lentement s'y forment... les jours passeront, et de l'eau lourde qui les recouvre, les pensées sortiront, un jour, claires, vivantes, fleurs à leur tour.

C'est une des grandes joies de la vie, cette étrange élaboration de la pensée humaine toujours à la recherche de l'inconnu, et l'appel incessant de l'inconnu nous faisant signe de le suivre. C'est ce qui fait que la vie ne peut jamais être monotone et ennuyeuse pour ceux qui sont conscients de cette activité de l'esprit. Que nous nous tournions vers la nature ou vers les âmes, toujours nous trouverons des merveilles insoupçonnées, des parcelles de la Grande Beauté répandue avec tant de prodigalité dans le monde.

Je me souviens du temps où je disais étourdiment : cette fleur est laide; cette personne est méchante!

Je ne trouve plus aucune fleur laide: elles sont toutes des miracles de délicatesse, et il n'y a pas d'âme où l'on ne puisse trouver de la bonté, si on sait l'y voir. Vivre en découvrant la beauté dans toutes les choses et

dans tous les êtres, c'est participer à la joie de l'univers dans la certitude de l'harmonie universelle, parce que tout est l'expression de la volonté du Créateur.

Cette certitude réconcilie tout ce qui paraît contradictoire: de même que dans le monde physique, le jour et la nuit, le froid et la chaleur, le mouvement et l'immobilité se rejoignent et s'harmonisent sans jamais créer le chaos, il y a dans l'âme humaine la même beauté attachée à la douleur et au bonheur, la même bonté dans la jouissance et le renoncement; de tout doit sortir le bien, et la distance entre le fini et l'infini est sans cesse comblée par l'Amour qui a créé le monde, qui le surveille et qui le remplit.

Pour celui qui est attentif, tout dans la création devient un messager divin qui le guide un bout de chemin et lui murmure un nouveau secret l'aidant à comprendre toujours un peu plus, de sorte que, jamais il ne s'effraye ou ne se scandalise quand il ne saisit pas tout de suite, par où et comment le bien peut sortir des mille misères et des dures épreuves qui nous font souffrir.

XLI

Incompatibilité

Quoique l'huile et l'eau soient chacun de bons éléments, jamais, tant que le soleil éclairera la terre, rien ne les fera se mêler.

Je pense à cette impossibilité quand je vois deux êtres de natures incompatibles essayer péniblement de vivre en bonne intelligence. Le comble, c'est que souvent, ils se sont distingués et choisis, qu'ils se sont aimés sans s'apercevoir que tout les séparerait, et maintenant ils ne se résignent pas à la lutte constante qui naît de l'opposition de leurs natures.

Nous apprenons facilement les lois physiques, que le feu brûle, que le froid gèle, que la glace fond; plus vaguement, nous apprenons quelques lois spirituelles et morales; mais il y a une loi fondamentale, une des plus importantes lois de la vie que nous ignorons pour notre malheur. On devrait la crier sur les toits, l'enseigner dans les écoles, à l'église et dans la famille, c'est la grande loi de la sympathie, de la compréhension, de l'entente absolument indispensables dans toutes les amitiés vraies et sur laquelle le mariage devrait être fondé.

La méconnaissance de cette loi essentielle dans beaucoup d'unions est plus qu'une erreur, elle est une faute presque impardonnable, et, en tous cas, irrémédiable.

Et pourtant, l'instinct, sentinelle toujours en éveil, a essayé de donner l'alarme quand deux êtres qui ne sont pas faits pour aller ensemble se proposent de s'unir pour la vie.

Dans mille circonstances ils se sont sentis lointains, étrangers, incompris. Certaines

de leurs discussions ont éveillé en eux une animosité proche de l'antipathie; ce qui enthousiasmait l'un laissait l'autre froid et parfois l'ennuyait. Ils se quittaient tristes et inquiets et ils se retrouvaient avec un peu d'appréhension.

Ils ont chassé ces ombres sans en chercher la cause, en se disant: nous nous aimons, tout s'arrangera plus tard! — Plus tard, quand l'enchantement de l'amour tout neuf fut passé, les ombres revinrent, demeurèrent, et firent de leur vie une désolation semblable à celle de la campagne sous le ciel gris de novembre.

Comment pourrait-on faire comprendre que l'amour n'est pas durable s'il n'est qu'une griserie et un sentiment irraisonné: il doit être une attirance de sympathie, l'intuition et l'entente l'un de l'autre, la connaissance des qualités et des défauts, et l'assurance intime et profonde qu'ils sont les défauts et les qualités qui peuvent vivre avec les nôtres sans provoquer la guerre au foyer.

Il y a trop de malheureux êtres liés irrévocablement qui arrivent à la conviction lamentable qu'ils n'ont ensemble de commun que leur maison et leur nom. Tout est cause de friction entre eux, tout engendre la lutte: dès qu'ils sont ensemble ils perdent leur entrain et ils n'ont plus rien à se dire: la faute n'est pas celle de l'un plus que celle de l'autre: ils n'étaient pas faits pour vivre en-

semble, ils sont malheureux de leur propre souffrance et ils ont le remords de la souffrance de l'autre qu'ils voient trop clairement.

Les enfants paient très cher cette erreur de leurs parents, et une éducation solide et saine est impossible dans un milieu triste et tourmenté. Il faut aux enfants un entourage harmonieux, paisible, l'union du père et de la mère dans l'oeuvre de l'éducation, et voilà qu'ils vivent au milieu de l'antipathie à peine voilée, des discussions âpres entre ceux qu'ils aiment également: ils en sont blessés et assombris pour toute la vie très souvent.

On ne conseillera jamais assez aux jeunes filles et aux jeunes gens d'apprendre à se connaître, de ne négliger aucun indice révélateur, de ne dédaigner aucun avertissement de l'instinct qui, lui, ne se trompe pas quand il nous tire en arrière.

Sans cette parenté de l'âme qui vous tient en communion constante d'idées, d'impressions et de sentiments, sans la confiance seraine et sans limites, sans l'élan qui vous porte vers l'autre et qui vous fait désirer d'être près de lui même dans les dangers et les misères, sans l'intuition qui fait vôtres ses joies et ses soucis, n'allez pas croire que vous serez vraiment unis dans le mariage.

L'intimité, les petites difficultés inévitables agrandiront, au contraire, la brèche presque imperceptible que vous ne voulez pas voir.

Le risque est si grand dans l'aventure du mariage, au moins faut-il être parfaitement assuré que le compagnon choisi est l'unique, le seul avec qui on puisse l'affronter.

XLII

A Percé

A coups de vent, en multipliant les ondées glaciales et prolongées, l'automne, ayant malicieusement dispersé les "tourisses," — comme disent les enfants de Percé, — a repris son beau visage grave, et il profite de la solitude des grèves et des bois pour inonder de lumière la mer, les feuillages agonisants, les murailles de grès rose qui couronnent les montagnes environnantes.

Inlassables, nous suivons les petits sentiers ombreux parfumés de cèdre et de sapin qui conduisent, tantôt à une grotte sauvage, où l'on s'attend à voir surgir des fées sous le ruissellement des eaux claires et glacées qui semblent dégringoler des nuages; tantôt, sur un sommet, d'où les moissonneurs, les chevaux et les maisons paraissent des jouets d'arche de Noé.

Percé est le pays où la fatigue des escalades et des descentes par les chemins pierreux sont récompensés si magnifiquement, qu'une seule chose s'imprime dans la mémoire: la beauté sauvage, lumineuse et grande de la

montagne qui regarde l'océan, et de l'océan qui contemple la montagne.

Avec un guide comme le mien, on passe d'un ravissement à un autre, et quand on s'endort c'est pour rêver encore de ce que l'on a tant admiré dans le jour.

J'ai l'impression que l'âme de Percé se révèle encore mieux dans la beauté fragile de la saison à son déclin, dans les lumières atténuées et la beauté fantastique de ses coloris, comme aussi dans les brouillards qui après avoir étendu leur voile délicat sur les sommets, courent comme les esprits sur la plaine, cachant clochers, maisonnettes et passants, confondant les lignes, comme des metteurs en scène d'une fantasmagorie.

Le silence du village, la solitude des grèves, le grand vent qui se plaint dans les pins, les vagues dont la chute brisée ne cesse pas, le capricieux éclat du soleil que tant de lourds nuages éteignent subitement, composent ensemble un accord profond, triste et doux qui atteint le fond de l'âme: toutes les descriptions, les reproductions, ce que l'on en dit ou ce que l'on voudrait écrire est plat comparé à la réalité, et je me reproche cet essai!

Ici il ne faut pas écrire, mais ouvrir le oreilles et les yeux et toute son âme attentive, afin de ne rien perdre de cette grande beauté qui se prodigue.

Je faisais cette déclaration à mon amie, dans le jour finissant, pendant que nous lon-

gions l'église au retour d'une de nos promenades. Le premier coup de l'angelus tinta, puis les autres se perdirent dans le carillon endiablé qui suivit: nous entendions des éclats de voix enfantines, des cris, des piétinements. C'était les enfants de Marie Poin-tue qui sonnaient l'angelus en cabriolant et se bousculant pour s'arracher la corde; ils dansaient comme des lutins autour de ceux qui ne lâchaient pas prise. Je pense qu'un angelus de cette façon ne se sonne nulle part dans le pays!

Ils sont amusants les gamins de Percé, et très beaux, en général. Nous en avons rencontré trois dans la forêt, hier: ils conduisaient un chien attelé à un charriot primitif rempli de bon bois franc fraîchement coupé dans "la terre à boé" d'un propriétaire du voisinage. La morale des très pauvres gens du village est élémentaire et simple: Il faut que tout le monde se chauffe, je n'ai pas de boé, j'en prends chez celui qui en a. Il se fâche, je le quitte se fâcher et je me chauffe." Et ainsi le poêle se remplit, le garde-manger se garnit, et on les "quitte faire" avec une philosophie charitable inconnue dans mon coin de province!

XLIII

Gapit, le beau Sonneux

L'automne, dans les campagnes, c'est encore la bonne saison; dans les longues soi-

rées, le triage des pommes, les épluchettes de blé d'inde sont l'occasion de joyeuses réunions dans les villages et dans les rangs. Les routes boueuses et les premiers froids qui pincement semblent doubler le plaisir des vieillards. C'est si bon de passer du Noir et du Froid dans la vaste cuisine où le poêle, les lampes et la bouillotte chantent leur chanson de bienvenue, pendant que les hôtes, auprès des grands paniers de maïs, attendent leurs invités. Vite on se met à l'ouvrage; les gais propos, les éclats de rire volent avec les pelures que l'on lance en tas, au milieu de la pièce où les barbes soyeuses ressemblent à des chevelures blondes.

On cause, on se turlupine, on chante, et tout à coup, sans raison, tout le monde se tait, et quelqu'un dans le silence murmure: "C'est un ange qui passe"... Et comme si réellement, un effleurement d'ailes avait laissé un frisson d'infini, la gaieté est moins bruyante, les conversations languissent. C'est l'heure du conteur: jeunes et vieux réclament une histoire, et le vieux la médite en bourrant sa pipe tout en surveillant son auditoire devenu attentif et grave. Nombreux sont les coups d'oeil furtifs jetés vers les coins sombres: les chaises se rapprochent, les amoureux se prennent la main à la dérobée, et on frissonne d'avance, car le bonhomme raconte les "peurs" d'une façon inimitable.

— C'est l'histoire de Gapit, le plus beau sonneux que j'aie jamais entendu. Il était infirme, Gapit: il était resté tordu et crochi d'une grande maladie qu'il avait eue à dix ans. Il était ben laid et si chétif, que sa mère qui était veuve, malade et pauvre, était obligée de payer pour des services que les petits gas rendent d'ordinaire dans la maison: tirer de l'eau, fendre du bois, le rentrer, soigner les bêtes, etc.

Gapit ne jouait jamais avec les autres enfants, il en avait peur et faut avouer qu'ils le tourmentaient. Il s'était fait ami avec le bedeau, leur voisin, et il le suivait à l'église où il apprit à l'aider à faire les parures des autels; mais son plus grand plisir était de le voir sonner les cloches. Quand il fut assez grand, il essayait aussi de tirer sur les cordes, et des fois, que le grand Léveillé avait pris un coup de trop, — ça lui arrivait, — Gapit sonnait tant qu'il pouvait et comme il pouvait! Ça réussissait mieux pour les baptêmes que pour les funérailles, parce qu'il manquait des coups ou qu'il en sonnait trop, mais c'était tout de même aussi bien que pouvait le faire Léveillé quand il était saoul!

Pendant que Gapit grandissait tant bien que mal, Léveillé buvait que la moitié en était de trop, tant et si bien qu'il en creva. Avant de mourir, — ce qu'il fit dans toutes les cérémonies, — il dit au curé que personne ne pouvait le remplacer si bien que Gapit. Le curé le trouvait bien un peu jeunet, mais

c'était un bon garçon, sobre, dévot, bref, il devint le bedeau du village. Ah! mes amis, ce qu'il sonnait bien après quelques mois! Tout le monde le complimentait, jamais on n'avait entendu les cloches chanter si bien...

Voilà mon Gapit gonflé d'orgueil; fier de son importance, il oublie ses infirmités, se croit un homme comme les autres et il s'amourache de la plus jolie fille du village: il se dit comme ça que, puisqu'il peut la faire vivre grassement, il n'y a pas de raison pour qu'elle dise non. Mais elle avait son idée qui n'était pas celle de Gapit et elle le refuse.

C'était le Samedi Saint, — un drôle de jour pour une demande en mariage, mais Gapit ne faisait rien comme les autres, — et c'était à l'heure où Gapit devait faire revenir ses cloches de Rome. Elle lui dit non et elle file son chemin; il ne répond rien et s'en va sonner ses trois cloches.

Ce fut si beau, sa sonnerie, cette fois-là, qu'on aurait dit que c'était sur de la musique que les cloches volaient pour s'en revenir! Mais voilà-t-il, pas qu'au milieu du carillon, ding! une longue plainte, puis une autre, et une troisième.... Gapit sonne-t-il des glas? mais personne n'est mort, et l'heure est mal choisie! Les fenêtres s'ouvrent, les perrons se garnissent de curieux qui veulent savoir ce qui arrive. Ding! une dernière plainte longue, et faible, comme si le coeur de la grosse cloche s'en allait dans un dernier soupir. On prend sa course vers

l'église, mais la grand'côte est à pic et il faut du temps pour se rendre. On entre dans la tour des cloches et on trouve le pauvre Gapit pendu à une des cordes et déjà tout bleu. On le détache, on court chercher le curé qui l'extrémise et qui a le temps de lui ouvrir la p'tite porte du paradis où il ne serait jamais entré s'il était mort dans son désespoir. "Ça, c'est trop de chagrin, rien que pour une créature!" conclut le vieux, d'édai-neusement, en crachant avec énergie.

XLIV

Le mal de la ville

Dans le village pittoresque que je traverse au moins une fois par jour, voilà qu'en ouvrant bien les yeux pour voir ce qu'il s'y passe, je suis prise de l'envie de moraliser. — "Ce n'est pas nouveau!" grognent les critiques. Hélas! ils ont raison, mais peut-être, s'ils me lisent encore cette fois, me donneront-ils raison!

Il n'était que neuf heures, ce matin, quand je vis, balayant le seuil de sa porte, une jeune fille, qui, après avoir passé l'hiver en service à Montréal, est revenue ici pour épater son monde! Poudrée comme une souris échappée d'un sac à farine, les cheveux en broussailles et en oreilles de chien, elle a des souliers pointus et haut perchés, des bas d'un blanc douteux, une blouse russe de crêpe de Chine

ornée de chamarrages de laine; elle est très décolletée et, des manches courtes, sortent ses bras rouges et ses grosses mains; une jupe de soie blanche fanée complète l'accoutrement dans lequel cette petite folle balaie, à cette heure matinale, un perron qui est aussi le trottoir: son père est journalier et ses petits frères ne se chaussent que le dimanche.

Elle n'est pas laide, mais elle est ridicule, et elle aurait dû observer chez celles qu'elle veut singer, qu'on ne s'habille pas ainsi le matin et que rien n'est plus comique que la combinaison du costume prétentieux et du balai de blé-d'Inde tenu par la "demoiselle" qui mâche de la gomme.

Par la porte ouverte, on aperçoit la pièce sombre, sale, bourdonnante de mouches et de petits à demi-nus, et vraiment il faut rire en se représentant l'effet des oripeaux soyeux au milieu de toutes ces guenilles pas même propres.

Voilà pourtant ce que peut le séjour à la ville sur le cerveau mal équilibré d'une pauvre fille qui a dépensé le fruit du travail de plusieurs mois pour venir faire la roue chez elle pendant les mois d'été. Elle retournera à l'automne avec de plus gros appétits de vanité et de luxe. . . où la mèneront ils ?

Je ne risquerais pas une grosse somme sur la solidité de la vertu de cette écervelée! Cette petite n'est pas une exception: la ville attire la jeunesse des campagnes, l'absorbe

ou la renvoie déflorée moralement et physiquement. L'éducation aurait certainement quelque chose à faire pour retenir les jeunes filles, les former plus sérieusement et les diriger avec plus de bon sens.

Certains parents raisonnables et fermes et qui n'ont pas lâchement abdiqué leur autorité, s'opposent au départ de leurs filles, et en constatant la déchéance de certaine voisine, ils voient clairement comme ils eurent raison. Un trop grand nombre sont faibles : quelquefois l'appât d'un gros gain les influence : ils ne tardent pas à déchanter, car ils ne voient jamais la couleur de l'argent que gagnent leurs enfants. — Il est sûr que les éducatrices de l'enfance, dans les campagnes, ont ici une responsabilité sérieuse et il est temps qu'elles comprennent que les enfants de leurs écoles et de leurs couvents de village doivent recevoir une formation spéciale qui développe en elles l'amour de la terre et de la vie campagnarde, leur fasse apprécier la belle indépendance du cultivateur et les avantages d'une vie saine et simple. Toutes les superfluités de l'éducation : piano, broderies et dentelles devraient être retranchées : elles ne servent qu'à engendrer des idées de luxe et à dégouter les fillettes des travaux rustiques.

Je rêve de couvents où les travaux manuels seront strictement la couture solide, les leçons de coupe, le tricot des bas et des chaussettes, le raccommodage et le ravaudage. Si

on y joint l'enseignement ménager, les jeunes filles sortiront de là mieux préparées à la vie qui les attend, soit à la campagne, soit à la ville.

XLV

Les pommes

Tout le monde l'appelle la vieille Tofie: je crois bien qu'elle fut baptisée Théophile. Vous me direz que c'est un nom masculin; je vous répondrai que les habitants de Sainte-Marcienne n'y regardent pas de si près; ils donnent à leurs enfants le nom qui leur plaît, le curé proteste, mais ils sont têtus, et en fin de compte, ça ne va pas plus mal là qu'ailleurs.

Il est certain que la petite Tofie, puis mamzelle Tofie, et enfin la vieille Tofie furent d'heureux personnages; elles habitèrent toujours la même cabane, au bout du village, vis à-vis le cimetière. Je ne connais les deux premières que par les confidences de la troisième qui "s'en va su quatre-vingt," souriante, grassette, proprette et pas mal bavarde.

Causer avec elle, c'est faire un petit cours de philosophie pas banal, et ne vous étonnez pas si je deviens de plus en plus ennuyeuse, c'est, je vous l'assure, que je deviens de plus en plus sage!

Je m'arrêtai, ce matin, en passant, devant la porte où la vieille Tofie se berçait sur son

perron en mordant dans une pomme! Ses cinq crocs faisaient de la bonne besogne et croquer sa pomme fut l'affaire de quelques minutes. Elle m'en offrit une, en reprit une seconde, et je vis venir un discours de sa façon.

— «Moi je connais des gens qui achètent un gros quart de pommes et qui n'en mangent pas souvent de vraies belles. Ils passent leur temps à les trier: ils commencent par manger celles qui sont tachées, puis vite, celles qui amollissent, et quand c'est le tour des plus belles, elles sont amollies à leur tour, et leur baril de pommes leur a donné plus de soucis que de plaisir. J'aime mieux acheter un sac de belles pommes fraîches et fermes et les manger tout de suite, pendant qu'elles sont bonnes. — Ce que vous dites me paraît plein de bon sens, fis-je en riant, pour activer le monologue.

— Ben, moi qui n'ai plus qu'à regarder les autres alentour, je trouve que la vie est un peu comme un quart de pommes: on n'en tire pas beaucoup de bon parce qu'on n'a pas assez de bon sens pour jouir des bonnes choses pendant qu'elles sont bonnes.

Ça me rappelle une voisine, la Michon. Elle m'invite, une fois, pour me montrer une belle robe de gros de Naples, c'était beau dépareillé.

— Cré bon! Vas-tu être faraupe là-dedans, à la messe, dimanche qui vient!

— A la messe! qu'elle crie, vous êtes pas folle la Tofie! Je serre ma belle robe dans

du papier de soie, dans la commode d'en haut, et je sais pas quand je la mettrai, à quelque noce peut-être...plus tard. Tenez, en voilà une autre en popeline brune, je l'ai depuis cinq ans, et je l'ai mise quatre fois.

— Mais pourquoi as-tu des robes alors ? Pour les garder dans tes armoires ?

— Je les garde pour plus tard . . .

— En attendant on te voit toujours dans ta vieille robe de mérinos changée qui a l'air aussi ancienne que moi. Quand tu porteras tes belles robes, elles seront devenues anciennes, aussi.

"Ben entendu qu'elle n'a pas fait de cas de ce que je lui disais : c'était une bonne femme, mais ça se croyait capable de conseiller le bon Dieu sur la manière de conduire le monde ! Un bon jour, elle prend une pomonie qui la fait mourir. Au bout de l'an, Michon se remarie, et c'est la seconde Michon qui a usé les belles robes. Et c'est comme ça ! Il n'y en a pas assez qui profitent chaque jour de la joie de chaque jour qui est à leur portée. Les autres attendent toujours quelque chose de mieux : ils se reposeront plus tard, ils s'achèteront ce qu'il leur faut plus tard, quand ils seront vieux. Et pendant qu'ils sont jeunes, ils se piètent, et ils se lamentent et ils disent que la vie n'est pas drôle !

Avec l'expérience que j'ai, je sais que ce n'est pas prudent d'attendre d'être vieux pour jouir de la vie. Pourtant, moi j'ai tou-

jours été pauvre, mais j'ai toujours été passablement heureuse. Quand j'étais jeune, je dansais, je m'amusais avec les jeunes, et quand j'ai été vieille, j'en ai pris mon parti en riant: je tricote, je voisine...et je mange des pommes, ajouta-t-elle en clignant drôlement de l'oeil.

Le bonheur voyez vous c'est un oiseau à grand'queue: quand il passe, si on l'a guetté, on peut toujours lui arracher quelques plumes. C'est plus sûr que d'attendre qu'il aille se percher sur la clôture pour le prendre tout rond...C'est pas dans ses habitudes de se laisser poigner. Je n'ai jamais regretté la joie que j'ai prise mais celle que je n'étais pas assez fine pour voir quand elle était près de moi.

On ne peut pas avoir tout ce qu'on veut et les choses ne vont jamais juste comme on les désire, mais si je suis décidée d'aimer ce que j'ai, j'aurai toujours ce que j'aime! Et c'est vrai rapport au gens comme rapport aux choses. Il n'y a pas d'anges sur la terre, et au lieu de tant éplucher les défauts des autres, si on essayait de voir leurs qualités et d'en profiter. .ça m'a réussi, vous savez, et j'ai toujours mangé les meilleures pommes les premières!"

XLVI

Potins

Saint-Nazaire est un grand village des Laurentides, rempli de gens sociables, potiniers et flaneurs. Les plus occupés ont de nombreux loisirs : c'est vous dire que les autres en ont trop ! Le train du soir apporte la malle, et après le souper, en attendant la distribution des lettres, il y a toujours grande réunion au magasin de Michel Foisy, pendant que dans une salle voisine, mademoiselle Foisy procède au partage de la correspondance.

Autour de la grosse tortue bourrée de charbon, les histoires s'éparpillent avec la fumée des pipes.

— Avec-vous vu la nouvelle locataire de Buisson ? demande, un soir, le notaire au docteur. — Non... une étrangère ?

— Oui, elle est venue visiter et louer la maison, la semaine dernière, et elle vient d'arriver, ce soir.

— Dans quel *gendre* ? demande de bedeau.

— Pas laide, jeunette, et avec du gros bagage. — Une famille ? — Elle est arrivée toute seule... avec son chien.

Quelques jours après, dans le salon de madame Landré, il n'est question que de la nouvelle venue.

Il y a là les cinq ou six amies de la dame, toujours informées authentiquement de ce qui se passe et de ce qui va arriver. Elles se communiquent les nouvelles sous le sceau du plus strict secret, et à peine séparées, elles les jettent allègrement aux quatre vents. Elles sont en effervescence, car la locataire de Buisson est séparée de son mari, paraît-il, elle a de l'argent... on sait ce que ça veut dire quand une femme vit seule, qu'elle est jolie et jeune... il serait prudent des'abstenir de la voir, pour le moment, conclut la femme du notaire, une majestueuse dinde du cercle intime.

Quinze jours après, c'est bien une autre histoire! L'étrangère loge un monsieur chez elle! Il est arrivé l'après-midi de mardi, et depuis, on ne les voit ni l'un, ni l'autre! Quel scandale! Ne devrait-on pas prévenir le Curé, et le propriétaire... car ce dernier est un homme respectable, et de la ville voisine il ne soupçonne pas ce qui se passe ici!

Les yeux roulent, effarés les plus austères lèvent les bras au ciel pour mieux témoigner leur indignation. — Mais, risque une femme plus calme et plus charitable que les autres, cet homme est peut-être son frère? — Son frère? Naïve que vous êtes! Et ces allures mystérieuses... et ce que l'on raconte sur le compte de... cette personne! — Qui le raconte? D'où viennent ces renseignements? Moi je l'ai rencontrée sur la rue, cette jeune femme, elle paraît très bien: modeste, distinguée, et

si jolie! — Depuis quand la beauté est-elle un brevet de vertu? dit d'un ton acide, la plus laide de la compagnie.

Et l'air du salon devient irrespirable tant il y flotte de malice et de mépris.

Autour de la fournaise du marchand, les hommes répètent les cancanes de leurs vertueuses compagnes en clignant de l'oeil d'un air entendu.

Le curé fut dûment mis au courant par une charitable personne, mais il connaissait ses ouailles de longue date et il se défiait de leur imagination!

Il alla faire visite à sa nouvelle paroissienne qui le reçut gentiment et le pria de la suivre dans la salle, où son mari, immobilisé par une entorse, se trouva être le fils d'un de ses amis d'enfance. C'était un homme menacé de tuberculose et à qui sa femme épargnait tous les soucis matériels. Il venait dans cet accueillant village de Saint-Nazaire pour y retrouver la santé!

XLVII

Dans les bois d'Automne

L'été qui s'en allait à regret est revenu pour un dernier adieu. Dans l'air chaud le doux parfum des feuilles sèches ajoute une tendresse triste à la beauté de toutes les belles choses qui vont mourir. Je croyais les jolis oiseaux partis, mais deux geais des mon-

tagnes, sur la fine pointe de sapins voisins, se font leurs confidences en roulades charmantes. Les gazons fleuris sont encore de velours vert; les nuages ourlés d'argent et les arbres roses se mirent dans le lac clair; les cigales chantent éperdument pendant que les sauterelles dansent comme des folles.

C'est encore l'été, la forêt nous attire, plus belle que jamais dans ses couleurs d'automne. Mon amie, active et gourmande, apporte un panier, et nous allons dans un endroit où est assemblé tout un peuple fatot de champignons. Il y en a de toutes les formes et de toutes les nuances: gris, bruns, verdâtres, beiges, noirs, roses, blancs, orangés. Il y en a qui ressemblent à des petits nains coiffés de chapeaux chinois; d'autres, à des parapluies de poupées; quelques-uns ont l'air de minuscules tables plates et rondes, et les champignons roses sont pareils à des petites danseuses aux jupes finement plissées, à la japonaise. Parmi tous ces fantasques personnages, il y en a de meurtriers dont il faut avoir grand'peur! Mon amie fait paisiblement sa cueillette et son panier se remplit: je prédis des empoisonnements tragiques, elle annonce un souper succulent. Et voilà que, mise en demeure de répondre à une question directe, je déclare sans rougir, que je veux partager le souper mirobolant! Et de rire de mon manque de logique!

Les heures passent trop vite dans la forêt bruisante que les petits "Suisses," les perdrix, les insectes et les oiseaux remplissent de bavardages et d'appels. Comme tout est vivant ! On a peine à croire que dans quelques semaines ce sera l'hiver.

Pendant que nous causons, le vent s'élève : il vient de loin avec un bruit de marée qui croît et décroît. Bientôt l'onde mystérieuse atteint la cime des arbres qui frissonnent, et peu à peu, tous, sapins, érables, tilleuls, chênes se mettent à vibrer d'un chant grave, lent, vieux comme le monde. — "C'est la prière du soir de la forêt," dit mon amie. Et nous prions avec elle. Là-bas, au couchant vers lequel nous allons, le soleil, qui disparaît derrière les montagnes, strie le ciel de couleurs ardentes comme des reflets d'incendie. Le clocher de l'église se détache sur le fond, splendide comme un bijou étincelant, et le son adouci de l'angelus met une musique pieuse dans cette belle fin de jour. Comme ce serait impossible de nier Dieu quand Il respire dans toute cette beauté du ciel et de la terre ! Il la prodigue et c'est le trop plein de son amour qui s'exprime dans ces couleurs, ces formes gracieuses jetées partout, moins pour manifester sa puissance que pour nous dire, de mille manières ingénieuses et délicates, qu'il s'occupe de nous et qu'Il veut conquérir nos cœurs, nos pauvres cœurs errants, lassés et déçus, avides de perfections et de durée introuvables ailleurs qu'en Lui.

Nous nous taisions, écoutant Dieu tout près de nous : une grande douceur nous enveloppait avec l'ombre qui s'étendait sur la nature recueillie.

XLVIII

Le Prince de Galles

Il était une fois un roi qui avait un fils beau comme le jour, gracieux, intelligent, et dont le sourire gagnait tous les coeurs. Son père désira qu'il visitât ses possessions au-delà des mers, et il partit pour un long voyage...

Ce prince de conte de fées est venu : il a parcouru notre pays en se faisant aimer, et sa séduisante personnalité a réuni dans un même sentiment de sympathie tous les habitants du Canada : de l'ouest à l'est, Français et Anglais, catholiques et protestants ne faisaient qu'un pour l'acclamer et l'admirer.

En nous quittant, aurait-il emporté le doux soleil de l'automne finissant ? Tout est gris, la neige tombe sur le paysage terne, non la neige éblouissante qui fait charmantes les plus laides choses, mais une neige timide, affolée, qui se jette avec désespoir dans la boue à laquelle elle se mêle pendant que le vent méchant la siffle en agitant draperies et étendards mouillés, déteints, qui pendent lamentablement en attendant leur tour d'être

décrochés. Tout est laid! C'est un lendemain de fête!

Et quelle fête ! la semaine dernière fut une fantasmagorie! Les petites personnes qui dansèrent avec le "fils du roi" croyaient rêver, et elles en rêveront longtemps!

Il restera certainement un souvenir sérieux et bienfaisant du passage du Prince de Galles. Il a donné, peut-être avec intention, peut-être sans s'en douter, des leçons dont nous pourrons tous profiter. Aux Anglais, il a prouvé que, dans son estime, les deux races sont égales et que rien n'est plus loin de sa pensée que de manifester une préférence pour la race anglaise. A nous, Français, il a démontré le plus aimablement du monde qu'il nous aimait comme nous étions, et que l'anglicisation qui tente tant de snobs ne ferait que nous enlever de notre mérite. Partout où la majorité était française il parlait français, et même, quelques Anglais ont trouvé qu'il avait poussé un peu bien loin cette règle de conduite, et que la fameux coffret eut dû contenir une copie anglaise de l'adresse de la Ville de Montréal. N'empêche qu'il a fait ce qu'il trouvait bien, et cela fera sans doute réfléchir les extrémistes. Ses discours ont exprimé encore plus clairement ses idées larges et bienveillantes, et je pense que le prince Charmant est aussi un prince Clairvoyant qui entend aider de son influence cette fameuse union des races dont on parle si bien mais que l'on pratique si peu!

Voilà que mes pensées deviennent vagues : c'est que, pendant que j'écris, un air de Schumann m'arrive du salon, assourdi et triste ! Dans la maison silencieuse, on n'entend que ce chant inquiet et ma plume qui court. Les notes familières peuplent ma solitude d'êtres aimés qui les ont entendues avec moi, et tous les regrets de ma vie remontent des profondeurs de l'âme, là où habitent, silencieuses, toutes les tristesses. Percant l'obscurité, traversant les vitres ruisselantes, les glas de huit heures entrent, laissent tomber lourdement, un à un, leurs appels de détresse, et c'est à genoux que je veux m'approcher de ceux qui m'appellent. Ma prière les fait tout près : pour un moment, elle me les rend. Chères âmes, c'est votre mois ! Que j'aime l'expression anglaise, "Mois des âmes," mieux que la nôtre : "Mois des morts," puisque justement ils ne vivent qu'avec leurs âmes éclairées, affranchies de tout ce qui nous empêche, nous, de comprendre et d'être meilleurs !

XLIX

Coeurs Fidèles

L'exquise douceur de ces derniers jours d'octobre distille une tristesse infinie, il y entre le souvenir de la désolation de l'automne dernier avec ses processions de cercueils sur les chemins boueux, sous le ciel ruisse-

lant. Les sonneries de glas, dans la brume matinale, font revivre ces jours d'angoisse où les cloches pleuraient tout le long du jour, tant et tant qu'il fallut les faire taire, et où les malades à peine morts étaient enlevés trop rapidement. La terreur était dans l'air; les désespoirs des uns se heurtaient à l'égoïste frayeur des autres. La mort passait et tous se renfermaient. Elle entraît quand même partout: elle prenait les pères et les mères, elle vidait les berceaux, elle séparait les fiancés, elle envahissait les couvents et les collèges.

Rappelez-vous l'angoisse, les demeures fermées devant lesquelles on passait hâtivement, les nouvelles guettées avec angoisse et toujours plus inquiétantes, les interminables listes de morts dans les journaux.

Il y a un an de cela... si peu de temps! pourquoi nous étonner que l'espace soit rempli de voix de l'autre monde?

Les disparus voient-ils ce qu'ils sont devenus dans le cœur de ceux qu'ils aimaient? O tristesse! Combien de ces chagrins éphémères se sont effacés dans l'agitation des vies futiles! Ceux qui sont partis cherchent-ils en vain les tendresses passées, voient-ils les visages aimés se détourner, et les volontés froides s'appliquer à effacer les souvenirs du passé? Douze mois ont suffi pour les rayer de la vie des êtres chéris qui leur ont tant juré de les aimer toujours. Toujours! C'est long pour les petits cœurs humains, et les

voix plaintives de l'automne pleurent, parce que la mort a pris tant de victimes et parce que l'oubli les a fait disparaître!

Il est pourtant des coeurs où les aimés ne meurent pas! Dans les coeurs des mères ils sont toujours vivants. Les mères gardent tous les souvenirs, depuis la première heure où elles étreignirent avec ravissement leur nouveau-né, jusqu'à la dernière, où elles le virent dans toute sa beauté et sa force viriles s'anéantir dans la mort. Sans cesse elles les bercent, et leurs sanglots de bébés, et leurs plaintes d'hommes se confondent et se perdent dans leur tendresse qui ne se lasse ni ne s'affaiblit.

Elles sont les mères fidèles, jamais distraites, jamais consolées, vivant en communion avec leurs enfants, leur disant les choses qu'elles n'osaient leur confier, leur demandant ce qu'ils n'osaient leur dire. Leur coeur s'est brisé mais leur amour continue, recueillant les moindres parcelles de souvenir, cherchant la solitude pour mieux trouver leur enfant et ne rien perdre de ce qui leur vient de lui à travers les espaces.

Et avec les mères, que d'âmes profondes qui ne cessent de vivre avec leurs morts et de s'inspirer d'eux. Qui ne sait que la noblesse de certaines vies tient toute dans cette communion intime avec les âmes invisibles mais présentes, compatissantes, voyant en Dieu le rôle de chacun dans le plan divin, secourant les faiblesses, éclairant les aveugle-

ments. Leur sympathie, comme des bras aimants, soutient l'effort des cœurs vers la Bonté et la Vérité. Les âmes de Lumière, doucement, tirent en haut les âmes tristes qui ne veulent pas croire à la disparition de leurs aimés, et c'est bien là l'union qu'il faut entre des âmes immortelles.

L

Jours de pluie

Trois jours de pluie dans les Laurentides, en novembre, à dix minutes des voisins, c'est une épreuve, et c'était bien l'opinion de la jeune femme qui ne faisait qu'un tour entre la cheminée où flambait un bon feu, et la fenêtre où dégoulinait la pluie.

De son côté, dans la cuisine la vieille servante grognait. Salessive, terminée lundi, trempait encore dans les cuves jeudi ! Il paraissait aux deux prisonnières que jamais le ciel ne s'éclaircirait. La pensée qu'elles passeraient une année encore dans les montagnes pour assurer la guérison commencée n'était pas, ce matin là, une pensée réconfortante.

Des pas sur la galerie firent bondir la petite agitée qui se précipita à la porte afin de voir un visage nouveau. C'était l'enfant du laitier, ruisselant, joufflu et rose qui chantait à tue tête : "C'est la belle Francoise." — Un beau temps pour être dehors

fit ironiquement la dame en prenant la bouteille de lait— Pristi oui! un beau temps, quand même qu'y mouille, je viens de voir un renard en longeant le bois. Un beau renard! Si je peux le poigner, je vas l'apprivoiser.”

Et reprenant sa chanson, il se sauva en courant à travers le voile que tendait la pluie entre le ciel et la terre noire.

Revenue près du feu, notre amie songeait.

“Comme il est heureux ce petit garçon! Il va courir après son renard.....que lui importe la pluie ou le soleil! Mais, pourquoi n'irai-je pas dans le bois, moi aussi! je verrai peut-être le renard?”

Malgré les protestations de la vieille Agnès qui n'avait pas foi dans la cure d'air, Madame Larche, bottée, vêtue de son imperméable, coiffée de son chapeau ciré, prit le sentier qui grimpait la montagne.

Elle ne vit pas le renard, bien entendu, pas même le chasseur, mais que de belles choses elle découvrit dans la forêt avec sa belle gaieté retrouvée!

Sur les pins immobiles et solennels, la pluie fine dansait en murmurant des folies, les mousses reverdissaient sous la douche tiède, des arbrisseaux sans feuilles portaient à la pointe de leurs branches brunes une quantité de petits fruits rouges comme du feu. Les saules, ô miracle, se faisaient un printemps à eux tout seuls: satinés, verts, encore feuillus, ils se balançaient auprès des bouleaux d'ar-

gent minces et élégants qui mettaient une lumière dans le bois aux teintes encore variées.

Voilà qui vaut mieux que mes lamentations au coin du feu, se disait-elle, en riant de sa mauvaise humeur disparue. Il n'y a pas de soleil, c'est vrai, et la lessive ne séchera que demain et je croyais ce matin que c'était presque un malheur ! Oh ! le délicieux parfum d'automne et comme la pluie est jolie et discrète ici ! c'est à peine si elle mouille ! Je comprends aujourd'hui seulement le plaisir des chasseurs qui ne tuent jamais de gibier et qui ne renoncent pas à leur expédition de chasse annuelle. C'est la forêt qu'ils aiment et dont ils jouissent en prétendant chasser une proie insaisissable et dont ils s'occupent peu, en somme. Ah ! le bon petit garçon qui chantait dans la pluie et qui rêvait tout haut de "poigner" son renard ! Bien sûr je le récompenserai de m'avoir entraînée ici !"

Pour ceux qui sont bien vivants, attentifs à tout ce que nous offre la vie, il n'y a pas de jours sombres, où, un chant, — quelquefois vague et lointain — ne rappelle que les ennuis sont passagers, et souvent, les épreuves, bienfaisantes.

Il y a des âmes sereines et fortes dont la rencontre est pour les autres un encouragement et un exemple salutaires telle la chanson du petit garçon qui fit trouver la pluie charmante à la dame ennuyée.

Tout de même, soupirez-vous, il y a des jours tristes où l'on pleure presque malgré soi. Il faut bien les endurer! — je voudrais bien savoir pourquoi, par exemple! Quand vous apercevez une souris dans la pièce où vous lisez, restez-vous tranquille sur votre chaise à dire que c'est ennuyeux? Vous courez chercher un balai, si vous êtes brave, un autre bras, si vous êtes poltronne, et vous menez rondement la chasse. Chassez avec la même énergie les pensées sombres: essayer d'évoquer le soleil après la pluie, de croire aux joies qui sont là, plus près de vous que vous ne vous en doutez.....et quand ce ne serait qu'un rêve qui vous rendrait du courage, rêvez-le, mes petites soeurs, et reprenez le courage qui vous fera marcher bravement.

LI

Je le sais

Songeuse, je regardais, à travers la vitre, les moineaux sur les branches ouatées de neige : avec leur infailible instinct, ils devaient sentir approcher la tempête de neige qui se ramasse depuis ce matin. Que combinent-ils dans leur petite cervelle, pour se mettre à l'abri du flot blanc qui bientôt s'abattra partout? Et pourquoi tous les oiseaux ne s'envolent-ils pas vers des régions ensoleillées, puisque leurs ailes les y porteraient

si facilement et que la migration du plus grand nombre est la règle.

Ils s'exposent aux angoisses de la faim, aux tortures de froid, à tant de mois de misère, pourquoi ?

Quand revient le printemps les familles d'oiseaux se comptent et il en manque beaucoup à l'appel, — les plus faibles et les moins chanceux qui ne purent résister aux épreuves du cruel hiver.

Et au cours de ma petite rêverie, je pensai à la question que je me posais jadis : que deviennent les oiseaux morts puisque jamais on n'en voit dans la forêt ou dans les champs ? Mais aujourd'hui je le sais, un naturaliste américain, rencontré l'été dernier au Mont Tremblant, m'a donné une réponse de savant qui peut-être intéressera mes lecteurs.

Quand l'oiseau mort tombe sur le sol, il est encore beau, il a sa forme et son plumage intacts : il se corromprait très vite s'il restait là. Mais voilà qu'une légion de scarabées, noirs, rayés de jaune, accourent de tous côtés, guidés par un instinct étrange. Ce sont les ouvriers fossoyeurs chargés de faire disparaître le petit cadavre.

En hâte ils se mettent à l'ouvrage : leurs pattes robustes remuent la terre et leur tête carrée, garnie d'une sorte de pelle, la prend et la rejette sur le bord de la fosse ainsi creusée. Ils sont si nombreux et si

actifs que bientôt l'oiseau descend enfoui dans le sol.

Ces scarabées, "les nécrophores" n'ont rien pris à l'oiseau, n'ont rien retiré pour eux-mêmes de la terre qu'ils fouillent ainsi. A quel mobile obéissent-ils donc ?

A la préoccupation que tous les êtres vivants éprouvent pour leur progéniture, à la prévoyance qui leur donne tant d'ingéniosité pour lui préparer, à l'avance, un logis chaud et abrité et une substance abondante et à portée.

Le petit corps de l'oiseau va disparaître, grâce aux efforts des nécrophores mâles, alors les nécrophores femelles, d'abord spectatrices oisives, se glissent sous les ailes et déposent, à l'abri, les oeufs qui, là, se conserveront et écloreont seuls. Profitant de l'occasion, de grosses mouches bleues, des libellules au corselet vert, des papillons brillants, et d'autres insectes minuscules à peine visibles à l'oeil nu, s'abattent sur la petite forme inerte laissant partout la semence féconde qui donnera naissance aux larves, en attendant que, de ce foyer de vie, s'échappent à leur tour les scarabées, les mouches, les papillons, tandis que la terre engraisée portera là des fleurs plus éclatantes et plus parfumées.

Et il y a là une des preuves merveilleuses du principe immuable qui gouverne la nature: la vie renaissant de la mort dans un perpétuel recommencement. C'est moins

poétique que mon idée des petites âmes d'oiseau disparaissant dans l'espace vers un paradis créé pour elles, mais c'est plus vraisemblable et comme toujours la science positive coupe les ailes de la chimère!

LII

Veille de Noël

A la suite de la soeur portière, je traversai de longs corridors, je montai beaucoup d'escaliers, et ce n'est qu'au dernier étage, tout en haut qu'elle frappa à la porte de l'atelier et disparut. En entrant, j'eus devant les yeux un tableau charmant. Une religieuse, penchée sur un Jésus de cire, disposait avec soin ses boucles blondes; sur des tables qui faisaient le tour de la pièce, il y avait des Jésus de toutes tailles, blonds, bruns, nus ou habillés de chemises de satin bordées de galon d'or, ce qui, entre nous, s'éloigne de la couleur locale, les étoffes soyeuses et les rubans d'or n'ayant jamais approché la pauvre crèche de Bethléem! N'empêche que c'était un joli spectacle, et debout sur le seuil, je regardais, et la petite Soeur absorbée ne m'aperçut que lorsque le beau Jésus fut coiffé dans toutes les règles de son art ingénu.

Quand elle se tourna vers moi, je vis qu'elle était d'une pâleur excessive avec de grands cernes bleus autour des yeux. Je lui exposai

le but de ma visite: un petit Jésus pour mettre dans une crèche déjà habitée par des bergers et des rois mages: de toute nécessité il fallait que l'Enfant fût plus petit que ses adorateurs! Elle en avait bien un, mais il était laid, son visage était maigre et vieillot: sans préciser la raison de mon refus, je dis: — Non, pas celui-là. — Pauvre petit, fit la soeur en rougissant, je lui demande pardon tous les jours de l'avoir fait si vilain, mais j'étais trop lasse et je n'ai pas mis la quantité de cire suffisante dans le moule, — et elle répéta encore en soupirant, — j'étais si lasse! — Et vous l'êtes encore, repris-je vivement, vous devriez être à l'infirmerie. Pourquoi vous fait-on travailler? — C'est moi qui ai prié Notre-Mère de me permettre, jusqu'à la fin, de faire des Jésus. — Elle les regarda avec tendresse, — Je les aime, ce sont mes petits enfants.

.....Elle s'était assise, haletante: — Vous comprenez, si je ne fais plus mon service à l'atelier, je ne serai bonne à rien, inutile! — Elle était si fragile et si triste, que je ne résistai pas au désir de la consoler... d'essayer au moins... — Ma petite Soeur, voulez-vous savoir ce que disait saint Paul, quand il était bien las? Et c'était un homme fort et un grand saint! Car la faiblesse, vous le savez, n'est ni un péché, ni même un mal, c'est une des volontés du Bon Dieu. Voici donc ce que disait saint Paul: "Je n'ai pas fait grand'chose, les autres trouvent que ce

n'est rien, mais comme je n'en puis plus, vous voyez bien, mon Dieu, que je vous offre toutes mes forces." — C'est beau, dit doucement la religieuse, dites encore pour que j'apprenne cette prière de l'homme saint et fort qui n'en pouvait plus!

Je n'oublierai jamais les minutes que je passai avec la petite Soeur. Si peu de mots entre nous, et cependant un contact si intime de nos âmes que j'ai eu l'impression de vivre une heure rare dans ma vie. J'entendais comme le dernier souffle sur la terre d'une âme presque échappée... et dans ce souffle passait la plainte poignante et muette d'une âme de lumière, mystérieusement tourmentée par l'abandon de ses forces et l'idée obsédante et pénible qu'elle n'était plus utile dans son couvent.

Il y a ainsi des âmes délicates et fermées qui ont besoin d'être dilatées dans la confiance; craintives, elles reculent sans cesse dans l'ombre et le silence.

Revenant dans la neige glacée et tourbillonnante, je rêvais de mères spirituelles perspicaces et tendres qui ouvrent des bras maternels à ces enfants souffrantes et qui leur tiennent fortement la main pour leur faire traverser les couloirs sombres du découragement. Il y en a, je sais, mais, au couvent comme dans la famille il y a peut-être des mères tellement prises par la vie active, si énergiques et extérieures elles-mêmes, qu'elles sont aveugles sur les besoins

de tant d'âmes diverses qui leur sont confiées.

Et voilà pourquoi on peut voir une petite Soeur Césaire se mourir toute seule, au milieu de Jésus roses qui sont ses petits enfants!

Mamzelle Melanie

Chaque année, au début de l'hiver, la même pensée triste obsédait Mamzelle Mélanie. Son vieux cœur de bonne vieille fille s'apitoyait sur les enfants pauvres qui ne connaissent aucune des joies enfantines de Noël: bel arbre couvert de jouets, bas remplis de surprises, friandises de toutes sortes. — "Ce n'est pourtant pas juste qu'ils n'aient pas les plaisirs de Noël parce qu'ils sont pauvres! Jésus était pauvre, et les rois mages lui apportèrent des cadeaux..."

La conclusion s'imposait, mais hélas, Mélanie était pauvre et il faut beaucoup d'argent, dans certains cas, pour être logique!

La vieille fille était un personnage dans sa petite ville: elle était vieille, infirme et originale: tous la connaissaient, l'estimaient, l'appelaient "Mamzelle Mélanie," et tous lui parlaient, car elle était un peu bavarde, et elle ne perdait pas l'occasion de faire un bout de causerie pour peu qu'on l'y encourageât.

Elle gagnait sa vie à faire du raccommodage à la journée, et quand le loyer de sa

chambre était payé, qu'elle avait mangé à peu près à sa faim trois fois par jour, il lui restait juste de quoi se vêtir bien modestement.

La bonne femme était très charitable et elle rognait sur la nourriture et sur le vêtement pour donner aux plus pauvres qu'elle. Elle était pieuse, simple, d'une crédulité naïve renversante et, je l'ai dit plus haut, elle causait volontiers.

C'est dans ses moments d'expansion qu'elle confiait à ceux qui s'intéressaient à elle qu'elle aurait trouvé à se marier dans le temps, mais qu'elle n'avait pas "ça dans le goût, la reproduction."

Ce manque de vocation ne l'empêchait pas d'adorer les enfants, comme vous voyez!

Cette année, elle ruminait depuis six mois le projet de faire une fête de Noël de sa façon à ses chers gamins pauvres. Elle s'était privée de nourriture, elle n'avait pas remplacé sa vieille robe rapiécée et verdâtre; son feutre, bossé et défraîchi, n'avait plus de garniture, mais la bonne Mélanie, sou à sou, avait amassé quatre belles piastres qui gonflaient sa bourse peu habituée à tant de richesses.

— Le vingt-quatre décembre elle n'alla pas travailler, et ses allées et venues entre la rue commerciale et la Salle des Habitants éveillèrent bien des curiosités, entr'autres celle de la nièce du curé, fillette de quinze ans, fine et espiègle qui aurait bien voulu

savoir ce que complotait Mamzelle Mélanie! Elle osa même lui demander pourquoi elle était si affairée: — "Si on te le demande, ma petite, tu diras que tu ne le sais pas," répondit la vieille en riant et en fermant la porte au nez de la curieuse.

Marie bombarda son oncle de questions, et finit par savoir ce qui l'intriguait si fort. Elle eut voulu aider la vieille fille, mais le curé s'y opposa; Mamzelle Mélanie lui ayant fait clairement entendre qu'elle voulait s'arranger toute seule! La pauvre femme cependant n'était pas sans inquiétude. Ses quatre piastres dépensées jusqu'au dernier sou n'avaient pas donné autant de bonbons et d'oranges qu'elle avait compté avoir, et quand elle refaisait le calcul de ses invitations et celui de ses petits sacs, un doute lui pinçait le coeur.

Le hasard voulut que lorsque Mamzelle Mélanie alla dévotement faire ses prières quotidiennes à l'église, Marie faisait les siennes dans le banc voisin. Or, c'était l'habitude de la vieille fille de ronronner ses prières à mi-voix, et la jeune fille entendit distinctement sa dernière supplique: "Mon doux Jésus, je n'ai plus un sou et j'ai peur de manquer de quoi, s'il vient beaucoup d'enfants. Vous qui avez si bien arrangé les choses aux noces de Cana, vous ne permettez pas qu'un de mes petits soit désappointé! Je me fie à vous, O bon Jésus!"

Boîtante et rassurée, elle sortit de l'église pendant que sonnait l'angelus du soir.

Marie ne priait plus: il lui était venu une de ces idées lumineuses qui ne souffrent pas de retard. Courir au presbytère, mettre son oncle au courant des inquiétudes de Mélanie et de son propre projet fut l'affaire de quelques minutes. A la veillée, un des placards vides de la salle fut rempli à débordement de jouets modestes et de sacs de friandises.

Le jour de Noël, après un dîner sommaire, Mamzelle Mélanie, sur le seuil de la maison paroissiale, attendait ses hôtes. Ils arrivèrent: pas quinze ni vingt, mais une quarantaine au moins, et en un quart d'heure la salle fut remplie de visages souriants et de voix criardes. — Mon Dieu! Mon Dieu! soupirait la vieille toute bouleversée, comment arriver avec mes vingt-cinq paquets?

Elle ouvrit son armoire et regarda avec angoisse ses provisions insuffisantes; machinalement elle ouvrit l'armoire voisine. A sa stupéfaction succéda rapidement une profonde émotion: pieusement, elle croisa les mains et pria dans toute l'admirable simplicité de son cœur de croyante: — "Merci mon doux Jésus d'être venu à mon secours et pardon d'avoir douté de vous une minute!"

La distribution des trésors se faisait au milieu d'une joie délirante, quand le curé vint voir la fête de Mélanie: rouge, le chapeau de travers, aussi animée et heureuse

que les petits, la vieille femme ne souffla mot du miracle à son curé.

C'était son secret et plus tard, à l'église, près de la crèche, elle pleurait de joie de ce que Jésus eut daigné opérer une telle merveille pour elle si indigne et pour ses chers petits qui étaient pourtant si insupportables.

LIV

Dans le noir

Ce soir là, le vent âpre soufflait furieusement et le grésil battait les vitres: la tempête, au dehors, faisait plus tiède et plus recueillie la petite pièce intime qu'éclairaient les lumières ambrées et le joli feu clair qui pétillait dans l'âtre.

On peut être toute seule et ne pas sentir l'isolement dans un chez-soi aimé, entourée de choses familières et avec des livres qui sont nos amis.

Aussi, écoutai-je sans tristesse les cris désolés du vent, et dans ce bien-être si doux, avais-je oublié égoïstement tous ceux que la mauvaise saison malmène.

Soudain, toutes les lumières s'éteignirent; grâce au verglas, je me vis condamnée à l'obscurité partielle pour la soirée, car je ne possédais pour tout luminaire qu'un petit bout de bougie. Cela mettait fin à la lecture, et bientôt, ne voyant plus rien, je sentis ma solitude.

Dans l'obscurité de la rue et celle de la maison, le vent et la pluie avaient pris des voix lamentables, et les ombres, autour de moi, étaient tourmentées et inquiétantes. Peu à peu mon petit salon se transformait, et je n'osais bouger, envahie par une petite angoisse qui me serrait le coeur. Oh ! ce n'était pas la peur ! — je me vante volontiers d'être brave, — mais cela lui ressemblait singulièrement.

Tout en regardant l'écroulement progressif du brasier qui lançait des fusées d'étincelles, je prêtais l'oreille à mille bruits inusités et que dominaient tous les cris du vent qui grandissait, brisait les branches et faisait vibrer sur tous les tons les fils de téléphone. La cloche des morts se mit à clamer, lentement, un à un, ses glas qui se perdaient dans le bruit de la tempête, et à genoux, je retrouvai la sécurité avec mes âmes dont la prière me rapprochait.

Puis, de nouveau, je fixai la lueur du foyer que rien n'allumait plus. Est-ce parce que je m'appliquais à ne penser à rien que surgirent devant moi des visions de toutes les années de mon existence ? Ces visions n'observaient ni ordre, ni suite, elles paraissaient et s'évanouissaient ; elles venaient semblables à des ombres et elles s'effaçaient de même. Mais hélas ! elles n'étaient pas des apparitions réjouissantes. Chacune avait le visage fermé et froid d'actes égoïstes, négligents, lâches, qui m'avaient parus insigni-

.

fians quand je les faisais, mais qui, à cette distance, prenaient une importance énorme.

Tous les bienfaits mal reconnus et les bienfaiteurs à peine remerciés; toutes les injures légères mal pardonnées puisque le souvenir amer en était conservé. Et les affections pauvrement rendues, et les belles amitiées mortes de mes indifférences. Et ces millions de bonne paroles que j'aurais pu dire, et ces millions de bons sourires que j'aurais pu échanger, et ces innombrables actions, légères et faciles qui auraient aidé ou réjoui les autres.

Et autour de moi se resserraient les visions méchantes et accusatrices: je ne voyais qu'elles et elles éteignaient les lumières de ma vie.

Au plus fort de ma détresse, les lumières jaillirent aux électroliers... mais je ne repris pas mon livre, et dans la clarté, je continuai à réfléchir sérieusement et sans découragement. Il me semble que les retours sur le passé ne doivent servir qu'à éclairer l'avenir, et que l'aveu et le regret de nos faiblesses doivent préparer les progrès sincèrement résolus.

Nous sommes debout sur le rivage de cette mer dont les vagues sont des années. Elles accourent, se brisent et retombent, mais nous n'y prenons pas garde; cependant, avec chaque vague la marée monte, et nous savons qu'elle nous atteindra et nous emportera... quand ?

LV

La devote Menagere

En cette fin d'année où chacun prépare ses cadeaux et adresse ses souhaits, je vous arrive avec les miens. Si j'en avais le pouvoir, j'y joindrais un cadeau; je le donnerais aux femmes, les hommes en bénéficieraient, et ainsi, mon cadeau apporterait de la joie à tous mes lecteurs qui sont bien un peu mes amis, il me semble ?

Ce cadeau, ce serait la gaieté, l'égalité d'humeur, l'amabilité constante enfin, qui rend la bonté délicieuse parce qu'elle est souriante. Le sourire, mes amies ! Quelle force il nous donne, quel charme il nous communique. J'entends le charme dans le sens employé par les sorciers du bon vieux temps, Le charme qui conquiert, qui attire, qui attache, qui transforme. Un joli sourire vaut de longs plaidoyers et il remercie mieux que des belles phrases !

La femme qui n'a jamais l'air renfrogné, boudeur, indifférent, piqué, dédaigneux, têtu, impatient, c'est celle qui est douce et souriante : tout le monde l'aime simplement parce qu'elle est toujours aimable.

Sans vouloir calomnier mes soeurs, je ne puis m'empêcher de voir que toutes prétendent à être beaucoup aimées et qu'un grand nombre s'inquiètent peu de se rendre dignes

de tant d'affection ! Elles font, au contraire, ce qui est nécessaire pour être détestables, et elles se lamentent des résultats logiques qu'elles obtiennent.

Je crois bien que la femme la plus désagréable que j'aie connue habitait un presbytère où elle faisait gagner le ciel au curé par bonds prodigieux.

Ce curé, qui était un peu mon parent, m'avait invité à passer quelques jours chez lui. C'était un homme doux et timide et je ne fus pas longue à voir que ce n'était pas lui le maître du presbytère, mais bien la ménagère aux yeux durs, longue sur pattes, bavarde et grondeuse qui régissait la maison ; elle ne souffrait ni suggestion, ni remarque, ni intervention d'aucune sorte de la part du curé. Elle était honnête, propre, travaillante et insupportable !

Confondant le moyen avec le but, elle tyrannisait le bon prêtre, sous prétexte de le rendre heureux, en lui tenant sa maison irréprochablement. Entendons-nous : pour elle, la maison irréprochable n'était pas celle où l'on vit confortablement, mais celle où il n'y a pas un grain de poussière, pas une mouche, pas d'air et pas de soleil !

L'accès du salon était à peu près interdit : stores baissés, meubles rangés et époussetés méticuleusement, ce salon dormait dans une netteté immaculée qu'il était défendu de contempler de près. Les rares visiteurs qu'elle était quelquefois forcée d'y admettre,

se sentaient coupables d'indiscrétion tant elle leur laissait voir son mécontentement.

Le public avait naturellement accès au bureau, mais que de récriminations et de reproches tombaient sur la tête du pauvre curé qui n'interrompait le flot de paroles grondantes que par des: "Voyons! Voyons! Il faut bien que ces pauvres gens posent le pied quelque part!"

Alors, sa colère se tournait contre lui. — "Ah! ben oui! Ce n'est pas vous qui nettoyez du matin au soir! Curé ou pas curé, tous les hommes c'est pareil! Ils ne pensent qu'à eux! —"

Et les portes battaient furieusement.

Pour un retard au repas, c'était de véritables scènes et si nous mangions un dîner refroidi, c'était tant pis pour nous! Et c'était elle la victime, à l'entendre!

Je n'ai jamais compris pourquoi le bon curé endurait cette mégère! Par charité, par esprit de sacrifice? Franchement j'aime mieux me rendre au ciel plus paisiblement et je ne l'aurais pas endurée une semaine! J'exprimai cette opinion à mon cousin. Il sourit et admit qu'il était souvent tenté de faire un coup d'Etat. "J'aimerais tant recevoir librement mes amis, circuler à l'aise dans ma maison, manger les mets que je préfère et surtout vivre dans la paix que j'aime! Un jour pourtant, je me déciderai à en chercher une autre car je suis bien fatigué de la vie que cette excellente personne me fait!"

Cette vieille méchante se mêlait d'être dévote. Elle n'avait jamais pensé, je parie, qu'aimer Dieu et le servir, ce n'est pas faire d'interminables prières, mais mettre en pratique les préceptes de l'Evangile; pas plus qu'elle ne savait qu'avoir de la conscience, c'était créer un intérieur confortable à celui qui la payait très cher dans ce but et qui était désappointé au point de se sentir volé.

LVI

Le Veuf

Si j'observe un peu autour de moi, je puis constater que l'entente dans les amitiés et dans les ménages suit le niveau de l'affection. Aussi longtemps que la tendresse est vive, elle voile les imperfections et met en évidence les qualités; il n'est rien qu'on ne supporte de la personne aimée, et si l'amour ne diminuait pas, on ne cesserait de s'admirer mutuellement.

Mais avec l'inconstance propre aux pauvres coeurs humains, la tendresse s'émoussant, les yeux s'ouvrent et voient ce qui a toujours existé mais sur quoi l'on s'aveuglait. Cette clairvoyance, hélas! ne s'exerce pas également vis-à-vis de soi-même; elle nous rendrait certainement indulgents. Elle ne s'applique qu'à relever les défauts et les faiblesses de l'autre: il arrive même que les

qualités qui séduisaient contrariaient et déplaissent.

Et voilà que surgit la grande douleur et la suprême injustice de cette vie, quand l'un des deux seulement a cessé d'aimer. Il a choisi et aimé ce qu'il trouvait désirable, il s'est fait aimer, il a juré d'être fidèle, et parce que son coeur est instable, parce qu'il était rempli d'illusions sur l'être aimé et sur lui-même, il va faire souffrir cruellement. Lui, le coupable par inconstance, va être le bourreau de celui qui est fidèle et dévoué, et parce qu'il est le plus dur et le plus égoïste, il fera le malheur de l'autre et il ne souffrira pas. C'est l'histoire tragique de tant d'unions, qu'il faut une dose d'optimisme considérable pour croire au bonheur possible dans le mariage. Il existe pourtant, mais quelle plante fragile et comme il faut la soigner avec sollicitude!

Par ce beau matin ensoleillé, je revois une autre journée d'été lumineuse où se déroulait la dernière scène d'une tragédie silencieuse dont le souvenir m'attriste.

Je suivais le convoi funèbre sur un chemin de campagne: la rivière riait au soleil, les arbres étaient remplis de bruissements d'ailes et de chansons, nous passions entre des champs verts parsemés de bluets et de marguerites, La terre et le ciel frémissaient de vie intense. A chaque pas dans le cimetière nous écrasions des fleurs; des milliers d'insectes s'agitaient ardemment: et je me sou-

viens quelle impression poignante se dégageait de ce contraste de vie exubérante dans le rayonnement du chaud soleil, et ce cercueil sur le bord de la fosse profonde.

La pauvre petite morte qui avait tant aimé la vie, qui avait eu une telle confiance dans le bonheur, allait être mise dans la terre humide et froide et ses beaux yeux étaient fermés pour toujours à la beauté du monde. Elle n'était pas morte de chagrin, peut-être, mais à cause de son chagrin elle n'avait pas lutté suffisamment contre la maladie. Pour se défendre victorieusement contre la mort, il faut aimer la vie, croire à l'amour et au bonheur, et depuis deux ans elle se désespérait de n'être plus aimée.

Après s'être crue la plus heureuse des femmes, elle avait senti peu à peu son mari se détacher d'elle... en vain était-elle attentive, douce et tendre, un à un se brisaient les liens qui les avaient unis. Sans cesse rebutée, blessée par les paroles rudes et les procédés indéliçats, elle s'était repliée sur elle-même enfermant au profond de son âme son amour dédaigné qui ne mourait pas mais dont elle mourait. Et quand vint la maladie, elle tendit les bras à la mort qui la délivrerait et rendrait libre celui qui ne voulait plus d'elle et dont elle désirait le bonheur malgré tout.

Moi qui savais, je regardais le mari au bord de la fosse. Sur sa figure grave je ne pouvais rien lire. A-t-il eu des remords ? S'est-il cru coupable de cette mort prématurée ? A-t-il

deviné, sous le fier silence, que sa dureté brisait ce coeur délicat ? Mystère ! Il a vu disparaître sous la terre lourde sa femme si charmante qu'il avait juré d'aimer et de protéger toujours, et il est revenu seul dans sa maison... et c'est lui que je plaignais davantage, car il gardait son coeur insensible et toute sa misère de pauvre homme, et elle était délivrée de la triste vie qu'il lui avait faite.

LVII

Simplifier la vie

La difficulté croissante du service, la rareté des servantes et les salaires extravagants qu'elles demandent changeront certainement les conditions de la vie dans notre pays, puisqu'il n'y aura plus que les gens très riches qui se paieront le luxe de domestiques qui travaillent si peu et se font payer des rentes !

Et que feront les jeunes ménages qui s'embarquent dans le mariage avec une si belle audace ? Comment une petite femme délicate, qui élève des enfants, s'en tirera-t-elle à peu près sans aide ? Est-ce possible ?

Nous nous posions ces questions hier, et chacune d'y aller de sa petite solution. — Nous aurons moins d'enfants, dit l'une, par trop simpliste. — Nous vivrons dans notre cuisine et le salon sentira le moisi ! — Nous

prendrons nos repas au restaurant. — Enfin une jeune femme sensée proposa de simplifier notre vie. C'est court, cette phrase, et tout simple, c'est cependant moins facile qu'on ne croit de mettre cette règle en pratique.

Simplifier la vie, c'est retrancher les extravagances et les inutilités qui absorbent l'argent du mari et le temps de la femme sans utilité pour le bien de la famille. Pour arriver à voir en quoi, pour chaque famille, consiste cette simplification, il faut du jugement, de la bonne volonté, et l'entente parfaite de ceux qui consentent à essayer de ce système de simplification.

Au fond, il y a là une question d'éducation, de savoir-faire, l'utilisation intelligente et pratique des activités et du temps, et l'exercice des initiatives personnelles: pas de préjugés, pas d'esprit routinier: apprenons à économiser nos forces et notre temps.

Avec de la méthode, des heures strictement régulières, une activité bien entendue qui ne s'épuise pas sur des détails secondaires, une femme peut faire, sans fatigue, trois fois le travail de celle qui est désordre, agitée et incapable. Parmi les ennemis qui dévorant le temps, je mets au premier rang la mode. C'est un gouffre où sont jetées sans profits beaucoup d'argent et beaucoup de temps. Si tous les six mois, il ne fallait pas modifier robes, manteaux et chapeaux; si l'on portait ses hardes aussi longtemps qu'elles

sont propres et convenables, ce serait certainement un progrès et le triomphe du bon sens. C'était le système des anciennes et il valait mieux que le nôtre. Il ne faudrait qu'un peu de courage pour dédaigner la mode quand elle inspire des absurdités comme de transformer une jolie robe parce qu'elle n'est pas le tout dernier cri.

J'aime beaucoup une jolie maison installée avec confort et élégance, et il se trouve que cette élégance s'arrange très bien avec la simplicité: l'encombrement des bibelots et des objets inutiles est toujours laid, il nuit à l'harmonie et donne du travail. Essayez un peu d'enlever dans chaque pièce ce qui ne sert qu'à conserver la poussière, et vous aurez fait quelque chose pour l'embellissement de votre "chez vous" et pour la diminution du travail.

Ce qui trouble et triple la somme d'ouvrage dans une maison, ce sont les membres de la famille que l'on sert et qui ne rendent pas de services. Que chacun, autant que possible, évite aux autres le travail qu'il peut faire: habituons nos enfants à s'aider, à remettre à leur place les objets dont ils se servent. Que le mari ait moins recours à sa femme pour ce qu'il peut faire lui-même. C'est sans réflexion qu'il lui impose tant de pas inutiles et de petites fatigues qui comptent lorsqu'on en fait l'addition.

Beaucoup de jeunes femmes de nos jours, animées d'excellentes intentions, s'occupent

activement d'oeuvres de charité qui nécessitent des sorties fréquentes et leur donnent parfois bien des soucis. Elles ont tort: qu'elles laissent ces oeuvres à celles qui sont libres et qui n'élèvent pas des enfants. Elles dépensent au dehors des forces dont elles ont besoin à la maison, et nécessairement le gouvernement de leur maison souffre de leur absence et de leur énervement dû à la fatigue.

Pour le moment, leurs devoirs bien compris et bien exécutés suffisent à remplir leur vie. Si elles ont des loisirs qu'elles se reposent, qu'elles se distraient, et qu'elles fassent bénéficier leur mari de leurs heures de liberté.

LVIII

Nostalgie du vert

Les habitants des pays où l'hiver ne fait que passer ne peuvent s'imaginer, je crois, la nostalgie du "vert" qui, dès février, saisit, à leur insu, les Canadiens et les rend malades sans qu'ils sachent pourquoi: anémie, fièvre, lassitude insurmontable... au fond, ils n'en peuvent plus! Tant de froid, de neige, d'absence de couleur les a transis!

Les premiers rayons chauds les grisent, mais le froid cruel et rancunier les ressaisit et se hâte de leur faire du mal avant d'être définitivement chassé. Elle est bien longue,

l'attente des feuillages tendres et des brises caressantes ! L'âme languit dans ce purgatoire : sûre du printemps, ne pouvant l'avancer d'une heure, elle attend, attend !

Tout à coup pourtant il éclatera : en quelques jours tous les arbres seront verts, les vergers fleuriront, et dans les coeurs ce sera aussi le printemps : toute la beauté du dehors pénétrant dans les âmes pour les remplir de bonté et de tendresse.

Cet amour de la nature vivante et fleurie se rattache à nos origines : vous savez bien ? “Adam et Eve étaient heureux dans un jardin magnifique où croissaient toutes les fleurs et tous les fruits. . .”

C'est peut-être pourquoi nos bonheurs sont incomplets s'ils sont renfermés entre des murs sombres loin des jardins embaumés et des grands espaces verts.

Je ne connais rien de plus triste qu'un orphelinat situé au centre d'une grande ville les petits enfants y sont blancs et frêles comme les plantes tenues à l'ombre. Ils jouent dans des cours grises, entre des murs gris, et des hautes fenêtres, ils n'aperçoivent que des toits sombres et de tout petits coins de ciel dont la fumée cache la beauté claire.

On a dit que ce qu'il y a de plus pur et de plus heureux dans notre intelligence prend sa source dans les beaux spectacles que nous avons eus sous les yeux. Quelles pauvres et tristes images vêtiront les pensées et les émotions des pauvres petits qui grandissent

privés des tendresses maternelles, et ignorants de la splendeur rayonnante des espaces libres où Dieu jette ses merveilles à profusion. Si c'est vrai que plus nous voyons de belles choses, plus nous devenons aptes à en faire de bonnes, est-ce que tous les enfants ne devraient pas avoir leur part de soleil, de beaux arbres, de champs verts ou dorés, d'horizons larges et clairs? Elles sont si exquisés les extases des enfants à qui leur mère apprend à découvrir la beauté et à l'aimer.

On se demande si, dans la vie vertigineuse qui les emporte, les jeunes mères comprennent toujours assez que c'est elles qui doivent ouvrir les yeux et l'intelligence de leurs petits enfants et leur révéler les liens mystérieux qui les rattachent à tout ce qu'ils voient comme à tout ce qu'ils ne voient pas sur la terre et dans le ciel? Les imprégner de la poésie des choses, tourner leurs âmes vers la Beauté, c'est le commencement, le premier échelon de l'ascension qu'ils entreprennent sous l'impulsion maternelle: ils ne l'oublieront jamais, et la maternité spirituelle est la seule qui permette aux mères de posséder l'âme de leurs enfants et d'y régner en souveraines toujours.

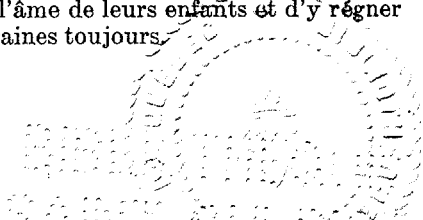


TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
Les âmes qui se fanent.....	3
Revenants.....	6
Le souvenir.....	9
Le roman de la vieille tante.....	12
Pendant l'épidémie.....	15
Automne.....	18
Etes-vous riche?.....	20
Lettres anciennes.....	23
Près de la crèche.....	26
La chaîne.....	29
Petites filles.....	32
Le filleul.....	35
Perdu dans la neige.....	39
L'aumône ingénieuse.....	43
Le passant.....	46
Les choses sont ce qu'elles sont.....	49
Autodafé.....	52
Pendant qu'elle rêve.....	54
Kate.....	57
Les égards.....	61
Bazar à Saint-Hyacinthe.....	63
Les pauvres vieux.....	66
Un pèlerinage.....	69
La lutte.....	72
Imprudentes.....	75
La fortune sourit à ceux qui osent.....	78
Temps perdu.....	81
Attirance.....	84
Les oiseaux de Nazareth.....	87

	PAGES
Découragement.....	90
Boches	93
Les œillets de Madame Goderre.....	96
Le sorcier.....	101
Le secret rongeur.....	104
Chaleur.....	107
La Grâce.....	109
Dans le brouillard au bord de la mer... ..	112
La petite Marie.....	115
Le petit brin de confiance.....	118
Sur l'eau.....	121
Incompatibilité.....	123
A Percé.....	127
Gapit, le beau sonneux.....	129
Le mal de la ville.....	133
Les pommes.....	136
Potins.....	140
Dans les bois d'automne.....	142
Le Prince de Galles.....	145
Cœurs fidèles.....	147
Jours de pluie.....	150
Je le sais.....	153
Veille de Noël.....	156
Mamzelle Mélanie.....	159
Dans le noir.....	163
La dévote ménagère.....	166
Le veuf.....	169
Simplifier la vie.....	172
Nostalgie du vert.....	175

Fin d'imprimer
le 20 mars 1922.